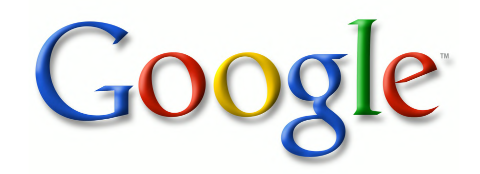


JAMES VANDRUNEN



HEURES AFRICAINES

L'ATLANTIQUE. — LE CONGO

---

140 PHOTOGRAPHIES INÉDITES

BRUXELLES
CH. BULENS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
22, rue de l'Escalier
1899



IL A ÉTÉ TIRÉ SIX CENTS EXEMPLAIRES DE
CET OUVRAGE SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE
CHARLES BULENS
22, RUE DE L'ESCALIER
BRUXELLES



Heures Africaines

JAMES VANDRUNEN



HEURES AFRICAINES

L'ATLANTIQUE. — LE CONGO

140 PHOTOGRAPHIES INÉDITES

BRUXELLES
CH. BULENS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
22, rue de l'Escalier
1899





Anvers. — Les Adieux.

Après le brouhaha des adieux et des recommandations, après les pinçades de sournoise émotion, après les pavoisements et les sociétés de musique, après les quais vivants de foule derrière la dégaine comique des policiers anversois habillés comme des comparses de pantomime, après le tassement de la nuit : le premier réveil en pleine mer... Un épanouissement de claire liberté, le calme dans la grande joie, qui devine, au fond de l'espace, l'inconnu, le merveilleux, — vers lequel solennellement le bateau nous emporte.

La mer est bonne, promenant de complaisantes vagues sous un ciel gris, renfrogné... Le soleil aura pris les devants pour nous préparer, là-bas, des fêtes de lumière.

Il faut arranger et installer la mouvante existence. On soigne l'emménagement de ses manies et de ses colis dans les recoins de l'instable et vacillante demeure. Surtout, on procède à l'apprentissage de la cabine, en s'initiant aux disparitions, escamotages et doubles-fonds qui économisent l'espace et agencent une chambre à coucher avec ses accessoires sur une surface de trois mètres carrés. Le lit est à renversement; le matériel de la toilette se rabat dans un panneau contre la cloison. Il faut se rendre compte des jeux de charnières, des portes à crochets, des combinaisons de meubles qui se disloquent, des surprises et des bondissements de canapés de féerie. Nous nous exerçons au maniement de cette ingéniosité d'ébénisterie et des trucs d'un mobilier conçu par des clowns anglais.

Et vite, nous prenons l'habitude de coucher dans des tiroirs, de nous baigner dans une malle, de nous habiller en dandinant et de vivre, avec toujours une poignée d'appui à portée de la main, dans nos cases machinées, dans les alvéoles du bateau, — la grande ruche à hélice.

Les passagers, mis en présence pour des semaines de vie commune, se considèrent, se conjecturent, se devinent. Tous les sentiments sont en garde, sur la défensive, prêts aux ripostes comme aux alliances. On se tâte par des présentations, par des engagements de causerie très quelconque. Un bout de question, l'inattendu d'un mot éveille de la curiosité et rapproche. Une considération prud'hommesque, issue d'un officiel, creuse un fossé vif, une définitive séparation.

Des groupes sympathiques se constituent en petits clubs et se solidifient.

Sous une apparence de courtoise et conversante cordialité, très générale, mijote un pêle-mêle de précautions, hautaines ou

blagueuses, qui vivent côte à côte, mangent à la même table, partagent d'analogues émotions et se touchent les mains, — les griffes rentrées.

Le golfe de Gascogne, pour inspirer le respect de l'Océan Atlantique, nous reçoit de façon rude et tumultueuse. Le balancement a des accentuations brutales, des lenteurs, puis des reprises, avec les à-coups d'une nouvelle énergie. Des irrégularités fantasques déconcertent l'harmonie mécanique du roulis... Cela devenait de la secouade.

Mais, ce coup de vent et cette menace de gros temps étaient simplement une plaisanterie neptunienne, une épreuve ou un baptême d'initiation.

Le temps est d'un gris tendre.

Une accoutumance se fait; l'attention se familiarise avec le paysage marin; elle l'apprend, le connait, — et une intimité franche, une sincérité de contemplation commencent et attachent; des découvertes de détails appellent de l'intérêt, créent une remuante existence de la mer, une mouvante sensibilité; dans les mouvements et les cadences de la vague se suit une animation personnifiée. Et des liens se nouent d'existence voisinante et amicale... On perçoit dans les matinées de réveil maritime, d'adorables langueurs, des bonheurs de paresse, — ou des moments de méchante humeur, de petites fâcheries qui froncent les lames et assombrissent des coins de nuage. Mais, on la connaît, maintenant, la mer qui nous emmène. Cela n'inquiète plus. La camaraderie existe. Et c'est le bon et absolu compagnonnage.



Le repos à bord.

On l'avait un peu oublié, le continent, — quand, dans la matinée, doublant le cap Finistère, les côtes de Galice s'alignent, estompées dans une brume bleuâtre.

Sous la lumière vive, déjà plus puissante, la mer est d'un bleu solide, avec de petits festons de mousseline blanche, de jolis volants que la brise retrousse. Ces légères dentelles, jetées à l'air et effrontément relevées, ont une friponnerie drôlette de bas de jupons.

De belles vagues, longues et amples, viennent en frôlements se caresser aux flancs du navire. Leur empressement se cogne et les eaux étalent, autour de nous, un mobile tapis blanc d'écume.

La journée se passe, se dissout dans une indolence seigneuriale, dans une paresse sans regret, dans la joie de contempler, dans un très intense affairement à ne rien faire, dans une précieuse immobilité qui voit passer des impressions.

La berçante câlinerie du tangage, l'immense mouvement de rocking-chair a, en sursauts, de minces secousses, des cassures comme de petits réveils vous tapant à l'épaule : par l'émersion de l'hélice, le bateau est pris de trépidation; du frémissement donne au steamer, bataillant avec la vague,

une nervosité ou un temps d'arrêt... Il s'èbroue, secoue les paquets de mer qui lui sont lancés, et allègrement, avec une impétuosité *full steam*, donnant du mufle dans la vague, il pique en avant, et continue l'obstination de sa persistante route.

Dans le capricieux vallonnement des eaux, la lame dilatée promène et roule une joie de liberté; et des heures encore se passent en nonchalances vides, en rêverie cadencée, lentement oscillante, suivant les méandres et les fantaisies, les complications de lignes et les tonalités de cette agitation, — et ses brusques effacements pour de toujours recommencements.

Les vagues vivantes, dans une jeune impétuosité, ont entre elles, tout autour de nous, des courses, des joutes; elles se pressent, se bousculent, se devancent, passant l'une par-dessus l'autre, se renversant, se battant, pour prendre les devants : et elles éclatent et triomphent en éparpillements d'écume, en blanches fusées de joie où bruit de la moquerie victorieuse et de petites rages provocantes.

A nouveau, en rencontres, en rivalités incessantes, des luttes et des cognades s'attachent en remous et finissent par des retombées lasses qui flaquent et bouillonnent en vert glauque.

La transparence de saphir pâle, les vitrifications liquides de l'eau imprégnée de saine lumière, dardent des lueurs de prunelle. Et vivement, tout à coup, l'impression d'être considéré, surpris par des peuples de regards vivants, émeut : une hypnotisation, dans la fatigue de l'attention, dessine des ondulations et des enlacements de sirènes; les rides, à la surface des eaux, ont des expressions singulières — évoquant les théogonies anciennes qui peuplaient d'yeux et de cheveux de femmes la remueuse sournoiserie des mers.



A l'avant.

Et toujours, toujours, avec une monotonie acquise, devenue essentielle, dans ces journées toutes en combinaisons de mouvements, nous allons dans l'étendue, avançant dans l'espace sans fond. L'acclimatation est faite, et nous sentons un rythme, comme des pulsations de l'ardente vitalité du navire, dans ces balancements, ces redressements, ces chutes. Nous sommes devenus êtres marins accommodés au sol qui se dérobe, au plancher à charnières descendant et remontant toujours. On marche sur du caoutchouc, sur des ressorts, et les trucs de la conservation de l'équilibre, dans ces conditions, nous sont acquis. Cette mobilité nous est devenue naturelle. Nous vivons sur une montagne russe voyageante. Une stabilité, une fixité du sol nous dérangerait, nous incommoderait vraiment et nous donnerait le mal de terre.

Comme un taillant formidable, la proue, sous la poussée du bateau, fend la vague, écarte l'eau en deux sursauts de remous, — et tranche, tranche toujours et découpe la moire... La résistance est vaine; toujours, elle cède avec le crissement d'une déchirure.

Domptés, les flots se rangent et font cohue sur les deux bords, s'attroupant et se bousculant avec agitation devant l'incident brutal qui se fraie route, — et passe. Le long du bateau, des modulations singulières, plaintives et douces, chantent de l'inquiétude.

Et derrière nous, le sillage blanc, semble le raccommodage de cette interminable blessure allongée dans les soies bleues de l'Océan.

La nuit. Pas de lune. Seules, à l'arrière, vivent les petites lumières du bord.

Une nuit accablée, dense. Une nuit sans lyrisme, sans romanesque de rôdeuses songeries. Une nuit d'effacement dans l'absolu du noir. Ni mélancolie, ni effroi, dans cette vision de néant, profonde disparition de tout.

Nous filons dans une brume d'encre.

Sous l'effort du gouvernail, les grincements, les douloureux craquements du bateau qui prend son orientation, crient de l'existence et du travail.

Le frôlis des eaux au long du bordage murmure une lassitude, une soumission découragée, presque une désolation de l'interminable mouvement dans cet infini d'existence... Le clapotis, les déferlements de ces eaux de deuil ajoutent des éclats de petits sanglots, des sonorités sombres, une gémissante résonnance.

La corde du loch brusquement se détord et jette un hurlement de souffrance...

— Un monoloch dans la nuit..., dit le rire d'un journaleux qui gagne sa couchette.

Je reste accoudé dans cette ambiance d'inquiétude angoissante; je me sens obstinément attaché devant cet immense rien béant, devant l'indiscernable entêtement de la nuit, avec la notion de la distance continuant, toujours et malgré tout, de se cumuler et de s'entasser à l'arrière dans l'intensité des ténèbres.

•

Une institution vénérée à bord : le cocktail, — dont la joie quotidienne, vers les onze heures, est attendue, désirée, acclamée et gaiement lampée... Une mixture complexe, d'agréable bizarrerie, de couleur coquette, de goût amusant; un breuvage violent et doux, âpre et aguichant qui se dit apéritif et pas trop grisant; une liqueur faite de beaucoup de liqueurs, et qui se laisse laper délectablement, en excitant — l'hypocrite, — des revenez-y enjôleurs.

La fabrication du cocktail est un art; l'opérateur nuance les compositions, possède le secret des artifices combinatifs et des ruses de procédés; il parfait l'étrangeté de goût par un docte apprêt et de minutieuses élaborations. La précieuse officine est fournie d'ingrédients multiples : des alcools, des jus, des amers et des essences, le sherry et le brandy, de la farine et du rhum, des sirops, du jaune d'œuf et de la cannelle, des cristaux de sucre et même une pointe effilée d'épices, avec des vins d'Espagne ou de Champagne. Et ce laborieux assemblage, trituré savamment, s'imprègne d'ingéniosités, de parfums et de roueries savoureuses.

Le maitre, devant l'étagère aux flacons, a les précautions bien dosantes du peintre travaillant sa palette avec le scrupule des exactes tonalités; le pontife du bar, dans une importante attention, marie les saveurs, sait des moyens piquants, connait des règles mirifiques, improvise des étonnements.

Aussi, dès dix heures, on pronostique, on devine ce qui arrivera sur le vaste plateau. Puis, on goûte, on discute, on analyse, on compare, on détaille les combinaisons magistrales, les dosages mathématiques. Et ce petit verre de liqueur brune ou rose, jaune ou rouge, cet art de l'alcool est une amusette dans le vide des journées, une surprise pour le palais, un joujou pour l'estomac, un baume d'appétit, un rafraîchissement arlequiné.

Tout le monde s'est passionné pour le vice mignon et souriant de cette dégustation d'artifices excitants et de supercheries douces, — qui font, machinalement, tendre le verre vide pour une seconde représentation de cette œuvrette régalante.

Des heures encore, inconscientes, passées toujours, inlassablement, à regarder, à contempler, à admirer la mer, sa vie remuante et tournoyante, et ses colorations joueuses. Tous les bleus, de l'azur printanier à l'indigo profond, du bleu écroui et du bleu de banale eau de savon, tous les bleus se forment, se mêlent, s'avivent, échangent des tons, se fondent, toujours muants. Des veines s'allongent et serpentent; des nœuds, par places, figent des apparences d'immobilités... Le bateau semble sur une immense table de marbre dont les ramages et les jaspures, lentement dégourdies et déroulées, prendraient du mouvement; c'est du marbre d'une vivante transparence. Un coup de soleil nettoie et polit les longues glaçures, à vif, les brillante, — et la mer, tout en scintillements, est devenue le gigantesque miroir du ciel; les nuées s'y reflètent en grandes clartés voyageuses.

C'est le perpétuel spectacle auquel on revient toujours, pour aboutir toujours, dans un étonnement de réveil, à la stupéfaction d'avoir encore si peu vu, après de si complètes journées d'attention.

Dans les endormeuses ondulations, dans les étreintes câlines du très régulier roulis, s'épaissit une indolence, une dominante oisiveté, une imposante paresse dorée de soleil. Par l'affranchissement des lointaines et ordinaires préoccupations, règnent béatement la volonté de ne rien faire, la décision du vague : et on se laisse disperser en mollesse inassouvie. On s'étend; et les heures s'envolent et se perdent dans le grand air, vides et lumineuses comme un planement de bulles d'eau de savon.

La journée sans fatigue, sans travail, sans ennui, se dissout et disparaît dans la belle sérénité des soirs, se résout en nocturne imposant, et s'en va dans la solennité de l'ombre. Les eaux conservent des restes, des traces de lumière, de minces bribes que les vagues retiennent et qu'elles semblent taquiner de poussées incessantes ; c'est un continuel luisant, qui a de petits éclats vifs, des feux d'épées, des agaceries ou des démangeaisons de clarté, des lueurs d'acier; et le soir descend sur des flots métallisés, balançant des bouquets d'irisations et tout un jeu de couleurs, en tons de basse.

On se secoue, on se ranime, on se remet à la circulation en faisant les cent pas, le long des bastingages, dans la grande brise du large.

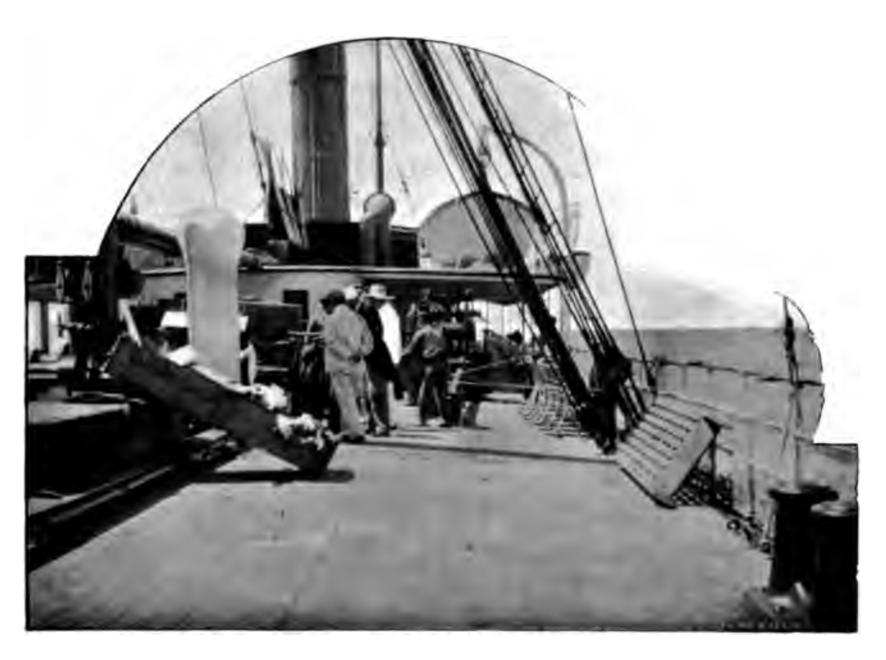
Le gong sonne cinq heures et demie pour envoyer les flâneurs aux préparatifs du dîner, — et nous nous étonnons de voir, déjà, si prestement disparu encore tout cet après-midi

stagnant sur le pont en pensées, en songeries vides et délicieuses, en museries charmeuses et inexplicables. Les journées sans labeur se consument, disparaissent — comme escamotées par une magie. Sans doute, le temps et ses administratives subdivisions se réduisent, s'amoindrissent par le désordre épars des idées, par les rêves hyperboliques de l'illimité. Tout, autour de nous, donne des visions de l'immense, du fabuleux, du désordonné et de la toute-puissance... Ce que nous envisageons à nos côtés, tout ce qui est le cadre de notre existence, se perd en supputations effarantes, en incompréhensions de vertige, en estimations de l'impossible. Et nous subissons un grandissement exaltant, avec l'explosion de nos ordinaires et méticuleuses opinions. Un affranchissement ou un détraquement de nos dosantes conceptions, suit les premiers efforts de l'imagination essayant un contact avec ce vivant démesuré, avec cette portion d'infini qui nous entoure et nous emporte.

A l'avant surtout, la contemplation a une stupeur de puissance et de lutte : le bateau avance, impassible dans sa force... Les vagues lui font une escorte, une suite, avec des remous d'honneur, — comme des mouvements de curiosité dans une foule entassée.

La proue, indifférente, opiniâtre, impulsive, continue. Comme une formidable épaulée, comme la projection d'un coin, elle se taille un passage. La mer entr'ouverte, recule, se sauve en deux masses mugissantes; des essais de retour, des résistances, montent et s'amassent en ressauts, en deux rejets, assaillant les flancs du bateau, mais retombant en épanouissement cahoteux et fuyard, en débandade de troupeau effaré. Et cette cohue hargneuse bave sa colère en mousse qui fermente, en écume qui rage.

Mais, le bateau passe, dominateur, entre ces soulèvements.



Sur le pont.

Le bateau continue dans une menaçante tranchée d'eau, repoussant toujours la bousculade qui regimbe et bouillonne, chassant une galopade, une déroute de vagues affolées ou grondeuses qui allongent, sous des nappes tumultueusement blanches, une soumission simulée.

Au milieu du vaste esseulement, dans l'abandon à ses forces, le bateau prend la vie, l'animation, le sentiment d'un être puissant, d'un organisme personnifiant la grosse machine voyageante, l'imposante fabrique de mouvement. Sa forme, l'agencement de ses moindres dispositifs, son profil, son gabarit, sa coupe, tout est tracé et combiné pour l'avance, pour

le plus preste faufilement à travers la passivité des résistances, pour l'entaille dans l'inertie de l'eau et le passage de sa grande vitesse. Le travail cahoté, la besogne kilométrique de cette conception dynamique, ce mouvant problème naval, marquent une volonté tenace, une énergie concentrée, animant le steamer comme une bête de guerre attaquant toujours la distance, bataillant jour et nuit devant l'Océan et fonçant dans le flot. Animal de combat et d'attaque, individualité conquérante, ses incidents, ses triomphes ou ses retards dans l'opposition des courants, dans les mouvements tournants du vent, son labeur, sa lutte avec les eaux sont de l'intérêt et une attention constante. Il se personnifie majestueusement et entretient avec les passagers, qui lui sont corps et biens confiés, un échange d'émotions. Une familiarité faite de curiosité, d'affection, de respect, attache au navire dont on sait les moindres recoins et avec lequel on partage les risques et les inquiétudes de la vie marine.

Ce rassemblement d'êtres et de sentiments en vie commune et flottante constitue un petit monde. Le bateau, emporté dans sa trajectoire, est maintenant pour nous, par accoutumance, une planète machinée, une portion de territoire planchéié et mobile dont nous sommes les habitants. Nous prononçons le nom du bâtiment comme on déclare une nationalité. L'acclimatation est faite à l'existence en transport et nous nous incorporons dans l'organisme naval, outillé et approvisionné, emportant tout ce qui peut être nécessaire à lui et aux siens, ne comptant plus que sur ses propres moyens, toutes relations coupées avec le continent. Notre steamer est devenu, dans nos sensations, un fragment de monde allant dans un infini aquatique.

Un temps de gala. Du velouté d'or à profusion, partout autour de nous. De l'extraordinaire, de la magie dans la ten-

dresse de la journée. Une lumière de gaieté, une atmosphère de belle humeur. Pas une bribe de vent dans l'espace, pas un flocon de nuage au ciel...

Les vagues sont ardentes et claquantes. Elles se prélassent en roulantes ondulations. Volutantes et gamines, elles évoluent follement et se tiennent comme des rondes de fillettes. Une harmonieuse turbulence se réjouit dans l'eau... Soudain, une empêcheuse, dans une espièglerie de ressac, culbute le bon ordre, chasse des précipitations qui trébuchent et dégringolent, embrouille des confusions, des essais de fuite et des débandades qui jaillissent et sautent avec des rires de jeunesse et de fraîcheur.

Les vagues s'amusent, un peu grisées de lumière; des divertissements, des chocs, des poursuites font des dessins de bonheur. Les vagues se bombent et se tordent, se gondolent en complications gracieuses. Les vagues affirment et roulent leurs gibbosités, s'emmêlent et se battent et font rayonner des joies de bossus... Un caressant clapotage murmure du plaisir.

Par des vallons d'eau, par des versants bleus, serpentent les courreries de l'onde, — et la lame, fatiguée, déferle en lassitude, se dénoue et étale son repos...

La transformation de surface est incessante, l'aspect perpétuellement mouvementé, du neuf toujours se soulève dans l'infinie variété des combinaisons, dans cette vie de l'eau qui n'a jamais deux secondes de similitude de physionomie.

Par un bouleversement des façons de vivre, par le transvasement en d'autres habitudes, avec la suppression de ce qui était l'occupation quotidienne et les rênes de l'activité, — après un temps d'étourdissement, nous nous trouvons insinués dans une autre catégorie de l'histoire naturelle. Nous vivons

dans un état de véhiculisation — comme disent les chimistes. Nous constituons un genre nomade d'êtres marins et mécaniques allant par des mondes surprenants. Aucune nouvelle, pas une gazette, guère même le courage de lire les quelques volumes emportés en provisions pour l'esprit; nous sommes en totalité abandonnés à nous-mêmes, à nos ressources, à nos imaginations inventives, à de placides quelconqueries distrayantes.

Le pont du bateau est notre cité; nous avons casé notre existence entre les cabines, la salle à manger et les promenoirs du faux pont. Agités entre les étroits confins de cet aménagement flottant, nous sommes devenus partie intégrante de ce microcosme, chacun étant un peu de l'activité d'ensemble, une molécule dans l'anatomie de cet organisme marcheur.

On s'intéresse, par fonction, à sa physiologie géante; on suit sa ténacité d'avancée dévorant les milles, tentant obstinément de franchir l'horizon toujours dérobé, l'horizon qui semble, par ses variations d'aspect, prendre d'attirantes grâces, d'engageantes parures et de moqueuses retraites.

Nous nous imprégnons si sincèrement de la vie de l'englobant mécanisme marin que nous voici vivement inquiets aux moindres frémissements anormaux qui trahissent un malaise, une possibilité d'accident. Notre curiosité toujours plus pénétrante est descendue par les échelles de fer jusqu'aux fonds de l'engine-room, le long des cylindres qui peinent et mugissent, jusqu'aux chambres de chauffe où les foyers haletants dévorent les briquettes par milliers de kilos.

Notre attention s'est liée avec les organes, les engins, les manœuvres, les moindres péripéties du bord. Nous avons l'impérieux besoin d'un peu d'initiation au fonctionnement de cette merveilleuse machinerie, de cette puissance qui trouve et creuse son chemin dans les mouvants déserts de l'Océan. Les hommes, marins et mécaniciens, gringalets, êtres infimes, sournois et malins, en manœuvrant, en allant et venant, flattent, amadouent et orientent cette force redoutable. Le bateau est une inconscience géante, une masse d'énergie, une

bête d'acier que les hommes instiguent et caressent; c'est le monstre enjôlé et apprivoisé par la rouerie de la mécanique, par la malice tyrannique et impérative de la science.

Le passager, livré à des incertitudes dans l'oisiveté des journées de mer, suit avec attachement, tout le long des heures,



La manœuvre du canot.

l'activité prudente, les trucs et les moyens des gens de l'équipage qui soignent et dirigent ce géant, conducteur mené, balayé, astiqué, préparé, allumé, excité, récuré, — ce dépôt de vies et d'espoirs, ce colosse de bois et de fer, qu'un moment de colère ou une maladresse irritante peut faire brutalement sombrer.

Mouette à l'essor mélancolique,
Elle suit la vague, ma pensée,
A tous les vents du ciel balancée,
Et biaisant quand la marée oblique,
Mouette à l'essor mélancolique.

. . . .

Des flâneries très gâcheuses de temps, encore, sans fin... Des promenades musardes, machinales dans des songeries sans sujet, — l'esprit désintéressé, libre dans l'espace, parti de l'autre côté de l'horizon... C'est l'appel invincible, incessant : la faction montée dans la patience du rêve, — car, rêver c'est attendre, c'est guetter l'imprécis, et se poster dans les charmeuses improbabilités.

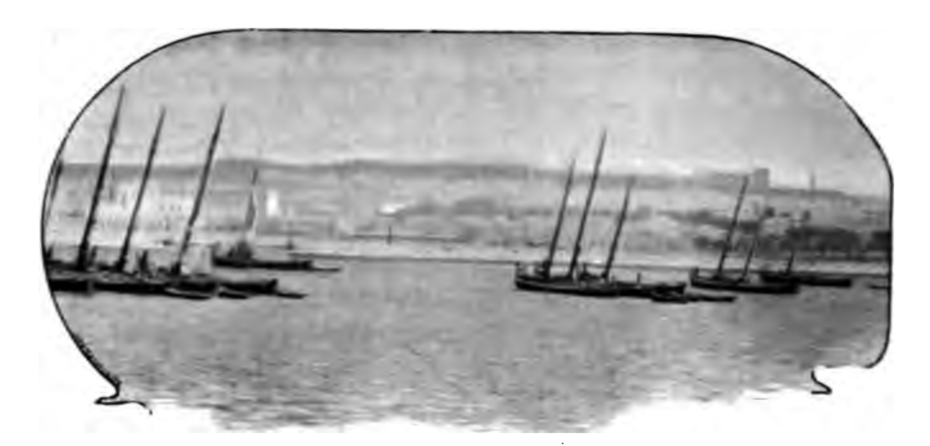
Très loin de l'hostile vérité, les replis de l'âme se distendent : une reddition des soucis désarmés, une indolence d'idées traineuses allant, allant, allant vers les fleurs du désir. Et il arrive que dans ce vague accaparant, on ne reconnait plus ses pensées en joie de vacances; leurs formes ordinaires comme leurs routes sont changées : on se renouvelle et on se ravitaille.

A six heures du matin, sur une eau terne, poisseuse, mal réveillée, un serpentement brun s'allonge à l'horizon, s'effile, se gonfle par place, grandit et approche.

Nous sommes en vue des côtes portugaises et nous touchons à la première escale : Lisbonne.

Un massif violent surgit, entouré de brume et encore vêtu de nuit; il se dégage peu à peu, dégourdi par le soleil; et à ses flancs s'attachent les longs rubans de côtes qui flottent et sinuent au ras de l'eau.

Les terres sont singulièrement éclairées par localisations,



Devant Lisbonne.

par taches; le soleil tombe par des trous de nuages; des traînées d'ombres ternissent le sol en ocres brunâtres; la silhouette claire d'un village se détache; et les vagues éparpillent leur blanche vivacité en écume le long des plages.

Un cap s'avance, proéminent, portant un mât sémaphorique, — et nous entrons en lenteur dans l'estuaire du Tage aux eaux bleutées; des pêcheurs, la voile triangulaire taillée en foc, louvoient à longues bordées; un phare est planté comme un gros cierge sur un amas d'éboulis, ruine de falaise; et la lumière, plus solide et crue, fait une contrée d'or brun avec le contour sec des paysages du Midi.

Lisbonne se présente en façades blanches, en toits rouges, en morceaux de forts, en touffes de verdures sombres, en larges et plantureux palais. La rade superbe, faite de tout un bras de mer, est vivante de navires et de travail; la baie en velours vert très doux, dans ce cadre, sous cette imposante luminosité, avec une fourmillante existence de détails, est un grand délicieux tableau, une belle séance de contemplation...

Des journalistes parfaits, de scrupuleux commis aux informations, travaillent tout aussitôt de la plume volumineusement. Déjà, en mer, dans le néant dont nous jouissions, ils s'étaient esquintés à exposer sur papier leur conscience

d'expéditionnaire, leur étonnement pas du tout documenté en matière de voyage ; mais ils voulaient découvrirquelque chose, la pluie, les vagues ou les côtes d'Espagne. Maintenant, ils confient à leurs lecteurs de province que Lisbonne, fidèle au Portugal, est toujours sur le Tage, que la tour de Belem, réellement carrée, n'est pas une histoire inventée, que la ville compte tant de mille habitants et que le commerce y suit un heureux développement.

Les uns, — ceux qui voyagent suivant les formules, les dociles dont Baedeker est l'évangile itinérant, — partent dare dare pour Cintra et sa rocheuse végétation, passent devant



Un coin de Lisbonne.

durant cette journée, la plus calme et la plus vraiment maritime de ce début de croising.

Le ciel est morne et distrait, épargnant une lumière pauvre : un ensemble ni beau ni vilain ; un temps d'entr'acte entre deux spectacles.

Vers les trois heures, la mer se prend d'un ton d'énergie, un bleu de Prusse, un bleu d'encre, un bleu de basse, le bleu des grandes profondeurs.

L'hélice agite une [illegible] savonnée mousseuse.

L'Océan est d'un bleu [illegible] une immense purée de bleu avec de petites [illegible].

Le thermomètre se soulève ; la chaleur [illegible] ses degrés et répand le [illegible].

La journée [illegible] dans la torpeur générale. [illegible] paresse [illegible] point [illegible] les siestes reposantes, de longue méridienne dans une molle [illegible].

[illegible]

Nous [illegible] dans [illegible] nous considérons avec une longue curiosité [illegible] 5 milles N.-E. de Madère ; les savants du bord — ceux qui tiennent le

lire un des tomes de géographie hébergés dans la bibliothèque — déclarent, sur un ton de conférencier, cette île une des preuves affirmant, par son faciès de montagne engloutie, que l'océan Atlantique septentrional doit être considéré comme l'immersion d'un continent tributaire de l'Atlas et dont les Açores, Madère, les Canaries et même les îles du cap Vert, sont les restes encore émergeants. Ces archipels, en effet, Mademoiselle, forment à la surface des mers un arc semi-circulaire orienté comme les Andes du Pérou et de la Bolivie et aussi comme les volcans de l'Amérique du Nord. Si l'on admet, vous m'entendez bien, que les phénomènes volcaniques se produisent sur les lignes de fracture formées par les rivages marins et si l'on considère, en plus, les profondeurs relevées par les derniers sondages, il faut croire d'abord que ces archipels se succèdent sur l'ancienne côte d'une Atlantide géologique et ensuite que ces îles par leur dépendance terrienne sont américaines et non pas africaines...

Ce durant, l'île, très indifférente aux présentations hypothétiques et se laissant expliquer par toutes les méthodes que l'on voudra, découpe et précise des déchirures en gris bleu, une silhouette de formation volcanique, une masse basaltique tassée en falaises, retroussée en pointes et en aiguilles brunâtres, des vallées en effondrements, des parties herbacées et de longues coulées vertes sur les versants. L'approche détaille le groupe montagneux et ses récifs qui rejettent la vague; un massif boudeur s'est isolé sur la droite. Aux flancs de l'île, de longues crevasses s'ouvrent en ravines tortillées; des fendillements, comme des craquements produits par la chaleur, taillent les rocs. Les sommets dénudés et obtus, des vallons verdoyants s'enchaînent jusqu'aux crêtes déchiquetées de la pointe de San Lorenzo, — qui semble conduire le paysage trachytique et basaltique.

Un tournant, — et voici, dans une crique, dans un entonnoir de vastes et douces plaines brunes, l'étalage de la petite ville de Santa Cruz, ses maisons claires éparpillées dans les bois de lauriers, de pampres, de cactus et de bruyères, un fond d'adorable et paisible dessin sur l'avant-plan de l'Océan

bleu foncé; et les oiseaux, comme les curiosités envoyées de terre, voltigent en danse autour de nous.

L'île, dans sa surprenante pureté, dans la fraîcheur émue, dans son calme de colorations larges et aimées, apparaît comme un arrondissement du paradis [illegible] sur l'azur des flots [illegible] surmontées [illegible] dans [illegible] [illegible]

[illegible] famille [illegible] Deserta [illegible] Porto Santo [illegible] dans une ceinture [illegible]

Deserta [illegible] sont [illegible] distance [illegible]

[illegible]



Madère. — Les plongeurs de Funchal.

piqués de maisonnettes qui semblent de petits cubes de craie... C'est imposant et gai, solennel et coquet.

Sous une coiffe de brouillards lourds de menaces orageuses, l'île a pour fondations un travail de stratifications tourmentées, violentes, finissant en plissements qui plongent à l'eau.

Le fond clair de Funchal apparait.

Dans la baie, l'Océan en nappe unie, en nappe d'un bleu napolitain, vient s'étaler devant un pointillement de maisons; les oppositions de vivante lumière et d'ombres grises donnent au tableau une étrange beauté. Sur les versants tourmentés, les constructions — grands toits rouges, façades blanches — ont l'air de dégringoler vers le port, de descendre en torrents d'habitations disséminées; l'effet est celui d'une ville qui aurait pris de l'espace, chaque demeure dans son jardin ayant un cadre verdoyant : de la réalité dans de l'opéra-comique.

Une flottille d'embarcations à rames vient nous assaillir. De beaux garçonnets se déshabillent à moitié, et de cet attrou-

pement aquatique et mouvant, des cris, des appels aux « padrone », en jargon international, nous invitent à jeter des pièces de monnaie sur lesquelles ces étonnants nageurs piquent des têtes. On fait la quête sous-marine. Un de ces plongeurs est manchot. L'estropié fait des signes du bout d'un horrible moignon — et plonge comme les concurrents.

Des fruits, des fraises irrésistibles, des fauteuils d'osier, des coraux, des photographies, des chapeaux, des étoffes brodées, sont convoyés en barques et viennent s'offrir en pleine rade avec des cris, des boniments de négociants flottants — dont les uns accrochent une gaffe au bastingage et le long de la perche grimpent à bord. Un marché flottant se balance tout autour de nous, tandis que se règlent les formalités du service sanitaire.

Nous débarquons en canots pour aborder au tronçon de môle devant l'avenue ombreuse qui monte à la place du Gouvernement. Notre batelier nous dit avoir assisté, il y a déjà des mois, au passage de la *Belgica* emportant l'expédition de Gerlache au pôle Sud, et il vante la gloire du pavillon belge.

Le quai comme les rues sont en pavement de galets noirs, serrés, usés par la circulation. Aux portes des maisons basses, des gens calmes, lents, hostiles au mouvement. Partout un accablement en repos, un engourdissement de chaleur. Nous étouffons dans un air tiède et hygrométrique avec la sensation d'un orage imminent.

Le long du quai stationnent des traîneaux à rideaux, des caisses montées sur longs patins de bois et traînées par des bœufs. C'est ce mode de locomotion à friction qui lime et polit le cailloutis si glissant.

Sans écouter les hableuses sollicitations des conducteurs de ces « bullock carro » non plus que les offres des « cicerone » — commissionnaires, guides, porteurs — notre curiosité, abritée sous une indispensable ombrelle, veut tout d'abord classique ascension à Notre-Dame del Monte.

Le funiculaire, dans une gorge, monte à travers un superbe

paysage. Des terrasses de cultures se suivent, chargées de bananiers, d'orangers, de citronniers; des jardins et des plantations emmuraillées montrent une riche et fantaisiste horticulture, des échalas et des treilles portent des vignes et de larges grappes de fleurs de banane. De grands œillets ouvrent une belle joie rouge. Des plantes qui, chez nous, sont frileuses dans les serres, se prélassent au grand air marin. Dans un champ de maïs flânent des lézards verts et noirs. Des mendiants, la chemise déchirée, jettent des bouquets aux passants. Des mouches manœuvrent en agaçante multitude. Et toujours les clos, les jardins, les plantations se prolongent et s'étendent superbement. Des géraniums grimpants, des amandiers, des fuchsia, des floraisons triomphales entourent des massifs de blocs de basalte, des redressements de roches volcaniques aux tons d'acajou. Aux poiriers, aux fleurs de cactus, succèdent dans les régions plus hautes, les sapins, les



Madère. — Bello Monte.

chênes, — et dans les ravinements, sur des bosquets d'aubépine, passent des troupes de pigeons blancs. Des yucca, qui nous paraissent monstrueux mais qui constituent ici la bourgeoisie de la botanique, sont, très paisibles, installés au bord des torrents et prennent confortablement le frais.

Autour de la fontaine de Belmonte, les clairières en molles retombées, les tapis de fleurettes dans la fraicheur de l'herbe, le frisson des feuillées logent du charme en des coins de solitudes verdoyantes et sacrées... La retraite est élyséenne, — et il y plane du mystère, un enchantement... L'air, où se fondent et se combinent toutes les améthystes du printemps, a des douceurs exquises, l'air semble sucré comme une friandise de repos. Des brumes tièdes passent flottantes en légèretés de linon clair, en suave éventement. Les oiseaux sifflent des appels de fête.

C'est le séjour où sourit, comme dans *Les Heures claires* :

> Le printemps jeune et bénévole
> Qui vêt le jardin de beauté.

La sensation est d'une poésie aurorale et recueillie. Et un émoi tendre se dégage apportant au pensif promeneur une jouissance sentimentale, des idées roses et affectueuses, des idées de rhétoricien amoureux...

Après les moments de contemplation et d'extase, dans la brise, à 500 mètres d'altitude, sur le perron de la chapelle de Santa-Maria del Monte, devant une immensité d'admiration, il faut fuir la harcelante mendicité jeune et vieille et céder aux individus qui offrent la descente en traîneau. Le traîneau, pompeusement qualifié « carosso », est en osier formant canapé bas à deux places et monté sur deux longues glissières en bois graissées au suif. Le conducteur dirige ce patinage au



Madère. — La jeune mendicité.

moyen d'une corde. On dévale de la sorte à toute vitesse en glissade sur les déclivités caillouteuses, avec inquiétudes d'équilibre aux tournants, — mais le conducteur, qui annonce son approche par de stridents coups de sifflet, est habile et n'a point volé les shillings qu'il sollicite avec des démonstrations essoufflées au bas de la côte sinueuse.

Alors, il faut, toujours par fidélité à la tradition, goûter le vin, visiter les marchands de bibelots, choisir des photographies et voir les ruelles de la ville.

Donc, nous regardons : des habitations tassées, cherchant à réaliser des fortifications contre la chaleur. Les Madériens, de petits hommes au teint couleur coup-de-soleil. Aux portes, un désagréable ramage de perroquets sur des perchoirs et des peuplades de serins en cage. Le marché aux fruits est d'un

plantureux superbe, un étonnement délicieux; mais, autour, des mendiantes abominablement informes, promènent des tracasseries de puces sous leurs loques noires.

Ville simple, petitement tranquille, satisfaite de la splendeur environnante — avec un coin truqué d'industrie madérienne dont les agaçantes inscriptions anglaises raccrochent le touriste.

Le repos est accaparant sous les arbres gigantesques qui, place du Gouvernement, étendent l'ombre immense où stationnent les tramways à trois mulets, des mulets intrépides et fringants.

L'heure passe...

Il faut rejoindre le bateau.

Notre steamer, quand nous remontons à bord, est toujours



Madère. — Le stationnement des traineaux.



entouré du même négoce flottant; les plongeurs continuent leurs exercices — comme chez nous les gamins font la roue dans la poussière des routes aux côtés des voitures avant de tendre la main. Les nageurs madériens passent sous le steamer, s'habillent dans l'eau, filent au fond, la cigarette allumée dans la bouche, ou bien retournent leur barque et, par-dessous, chantent à tue-tête.

Sur le pont, béatement, nous nous saturons de l'émerveillant spectacle, régal de la vue.

Madère, terre de sourires — comme une féerie entrevue en lisant des vers.

C'est l'entour, le cadre de Funchal qui surtout est fait de charme. L'île est épanouie, heureuse, dans une continuité de printemps. Madère a une atmosphère de parure composée d'une vaporisation de couleurs dans un azur frêle. Les flots câlins ne se heurtent plus : ils se dorlottent sur la plage et mélangent des nuances si délicates qu'on croit voir des nuages dissous, — dans cette mer qui est bleue à force de contempler la pureté du ciel.

L'ancre est levée — et les voyageurs extasiés dans une admirative émotion, regardant encore les curieuses figures de ces promontoires morcelés, partent sur une mer ineffable, sur une mer qui semble du lait bleu, — et emportent de ces îles fortunées une impression florale.

Le ciel et l'eau font des parties de bleu; ils se défient et rivalisent, toujours en bleu; ils ont des luttes et des joutes de couleurs, en variations sur ce même thème du bleu partout.

Nous entrons dans la zone des chaleurs.

Le soleil cuit : tout est brûlant; nous vivons en fournaise.

Le steamer se couvre de toiles blanches; il s'enveloppe de

tentes; on fait de l'ombre partout. Le vapeur est coiffé de blanc, comme nous sous nos casques de sureau.

Dans l'ombre, à travers toutes les défenses, la chaleur pénètre et envoûte; la chaleur, taquine et paressante, détend les nerfs; la vigueur et l'entrain sont évaporés; l'esprit est vinculé et la volonté aux chaines; le sang est devenu de l'eau tiède, et on s'effondre, on se tasse en un commencement de fusion. Le moindre effort rend haletant et fait tirer la langue; alors, commence le culte de l'immobilité, sans même l'imprudence d'éponger les ruisselets qui descendent le long du cou. Et les journées sans éventement sont de longs bains de vapeur dans la saturation humide de l'air.

Les belles et blanches journées se succèdent, vides, dans la grande occupation d'aucun travail. A peine, on arrête le vol d'une impression qui passe; on potine un peu de l'un et de l'autre; des congrès de cancans marmottent en des coins; on se repose beaucoup; on vit indolemment dans tous les menus arrangements du bord; et les loisirs s'usent sans peine, sans impatiences, — pour aboutir à l'étonnement quotidien du nombre d'heures qui ont sonné inaperçues. Sincèrement, en ces jours de pleine oisiveté, on ne trouve le temps de rien faire...

La familiarisation avec la mer, la connaissance avec le ciel, l'intimité avec l'étendue sont si bien accomplies que l'horizon, maintenant, parait moins vaste qu'au début de la route.

Sur le pont, à l'approche des tropiques, dans les après-midi ardents, des heures, et des heures lourdes, empêtrées d'indolence tyrannique et d'oisiveté impérative, se passent dans les fauteuils ou sur les chaises longues que des courtiers jaunes ont vendus à Madère. Ces meubles d'osier et de jonc, ces sièges en vannerie ont des formes douces et habiles qui enfouissent les chaudes paresses. Par l'inclinaison du dossier, par l'offre des appui-bras, par la courbe et la complexion des membrures et du siège, ils accueillent l'accablement avec la science des aises; ils soutiennent de languides allongements d'immobilité bien calée et assurent l'inviolabilité de la torpeur. Dans les courbes enlaçantes de l'osier, le corps est étayé sans aucune dépense de fatigue, sans labeur d'attitude : c'est l'inertie intégrale dorlotée dans le roulis... La pensée rissolée, sous la prohibition absolue de fixer le cap de son attention : on s'évapore en rêvasseries très confuses... On s'endort... Et on pionce avec intensité.



Les chaises longues.

Nous côtoyons la masse de Ténériffe, ses pans abrupts, ses puissants surgissements sur les eaux de l'Atlas.... Une exposition de désastres, de phénomènes de violences éruptives, de trombes et de cataclysmes plissant et froissant les strates, culbutant les bancs, ouvrant des gouffres. Des amas et des croupes, des dos ruisselants de laves, des seuils et des pics, tassés et accumulés autour de centres d'explosion, ondulent, craquent, sursautent et se hérissent. L'énergie des trachytes s'est solidifiée sur des tourmentes rocheuses, sur des conglomérats et des falaises de tufs...

La sauvagerie est grandiose de ces pierres velues de quelque végétation.

Des blocs entiers, détachés, tombés à l'eau, forment des ilots de roc.

Comme dans une furieuse houle de terres remuées en irrégularités massives, soulevant des roches calcinées et crevassées, le sol, en profil torturé, en figure de colère, se redresse, darde, çà et là, formidables, des pics presque toujours brumeux, — comme si les sommets étaient assez hauts pour déchirer et garder au passage des lambeaux de nuages.

Les eaux et le vent ont encore taillé et déformé. Les torrents ont fouillé les parois en escarpements et des saillies enserrent des fonds sombres, des barranques, des cirques crénelés. L'île semble, décharnée et rongée, un squelette de pierre foré de criques, de hâvres rocailleux et de larges évasements en conques — où repose une petite ville, un rassemblement d'existences.

Santa Cruz de Ténériffe occupe une de ces retraites fortifiées dans l'environnement de hauteurs en écran qui détournent le vent et fixent la température. La ville, comme la protégée de l'île, sourit et tend sa confiante coquetterie le long de la grève, en nappe de maisonnettes blanches, de petits chez-soi nichés devant la grande mer méditative, la mer en violettes et en hyacinthes, avec des frisures de mousses blanches — « avec sa plage d'or où la vague s'argente » comme rêve la *Princesse lointaine*.

Sous le souffle du large, l'aspect est invraisemblable de ce

confort dans un décor montueux de broussailles, de plantes grasses, de palmiers, d'euphorbes, de lauriers grimpant dans les gorges et suivant les vallons, où jaillissent des sources si bien appelées des « mères d'eau ».

Le chaotique entassement d'altitudes entoure des plaines riantes parées de plantations luxuriantes, protège un calme riche, en bel apparat de végétation, sur cette terre sans hievr, qui préside l'archipel des Canaries, les îles des Bienheureux.

Sept heures. Le soleil se couche, les vapeurs tombent et sur l'éloignement de l'île, se dresse le pic de Ténériffe, le pic de Teyde, — pic fameux et timide si souvent reclus dans ses nuages.

La masse de près de 4,000 mètres d'altitude, drapée de neige, se hausse sur d'épaulants contreforts qui englobent l'île, avec des descentes trébuchant en failles, lézardes immenses, cassures béantes vaguement dessinées en lointains dans la brume fondante. Le pic est entouré de monts secondaires, seigneurs de moindre importance, tenant assemblée respectueuse autour du maître... Le cône, soulevé et pointé vers le ciel, se détache comme un écueil énorme sur l'Océan que la fin du jour brillante.

Le soleil a disparu.

Le pic en profil de cratère est d'une nuance tendrement violacée; il se profile sur le ciel, émergeant d'une longue bande de nuages bas où se condense la chaleur de la journée. Au-dessus de ces nuées blanches, qui maintenant enveloppent l'île, le pic paraît prendre la fraîcheur du soir et commencer — avec les précautions voulues sous cette latitude — de s'emmitoufler de cotons pour la nuit...

Le spectacle est d'une magie solennelle, d'une tressaillante délicatesse de coloration, d'un nuancé imprécis, fragile, chan-

geant... Cette vision nous retient sur le pont dans du recueillement, de l'adoration, dans une sensation de sublime : une exaltante joie de nature dans la grande cérémonie du soir.

Le ciel en nuit s'est déplié
Et la lune semble veiller
Sur le silence endormi...

Après huit jours de route maritime, une première nuit étoilée s'illumine. Un pétillement de petits feux vit autour du grand mât. Les astres en myriades pointent, scintillent, clignent, piquent de longs caprices de dessin, épingles d'or dans le grand velours sombre du firmament. Des étoiles qui sont rouges nettement, des nébuleuses flottantes et toutes les constellations à plein feu, en brillant de parade, nous donnent une fête lumineuse.

Nous contemplons dévotement, éventés dans une brise qui passe douce, en souffle retenu, attentive, ne voulant pas éteindre l'illumination.

C'est un festin de fraîcheur, un dessert de sorbet vaporisé après la journée d'affalante tiédeur; et il parait savoureux, le resplendissement de notre sortie d'étuve.

Nous franchissons le Cancer, à une centaine de milles des côtes soudanaises. Pas un bateau à l'horizon. L'Atlantique tropical est d'une mollesse lasse; les vents sahariens soufflent de la chaleur et enragent les thermomètres. Dans la constance de l'aspect environnant, par l'identique et persistante physio-

nomie du désert de la mer, nous ne sommes plus bien sûrs d'avancer; tous les points de repère, les preuves de mouvement sont perdus dans l'espace comme dans le temps. Nous ignorons très parfaitement le jour et la date. Nous vaguons dans un laisser-aller, dans un abandon de commode fatalisme; nous sommes emportés comme de dociles complices dans un enlèvement.

La somnolence est générale, subie comme une consigne.

Seul, le steamer maintient sa vigueur. Fringant, tout blanc de toile, comme caparaçonné sous les tentes claires, et ses pavillons faisant bouffettes de couleur claquant au vent, il se prend pour un coursier franchissant les vagues comme des barrières mobiles...

Sous le vélum céleste des soies grises et mauves, notre vapeur, en son mouvement de galop tangant, a l'air de faire de la voltige dans un grand cirque bleu.

Dimanche. Cette deuxième journée dominicale que nous passons en mer s'en va, comme les jours de la semaine, en paresses, en inconscientes flemmeries.

A quatre heures, les matelots en exemption de service, après un rugueux nettoyage et une ration extra, bavardent et tapagent sous la tente d'avant. Des nègres se taillent mutuellement les cheveux : le patient, assis sur un tonneau, fume une grosse pipe d'écume calcinée, en attendant de devenir à son tour, par une serviable réciprocité, l'élément actif du duo très drôlement figaresque.

Ensuite, un bal, une lourde et trémoussante sauterie commence au chant pleurard d'un accordéon qui geint de polkantes variations. Et les larges bougres, la face taillée d'un sourire, dansent par paires.

Puis, ils chantent, en repos, des chœurs lents mi-flamands,

mi-anglais, des complaintes de grave niaiserie, des désirs d'amour et des promesses que de grands Sierra-Léonais charmés et des chauffeurs, la poitrine nue, accompagnent et rythment de battements de main... Et à tous, sans doute, dans le long abandon de l'Océan, la musique murmure des rappels du port d'attache et de quelque gouge, plantureux festin de volupté grasse, dont les étreintes brutales servent de copieuses goinfreries d'amour.

D'autres, de tempérament plus placide, sont étendus sur les planches ou contre le tassement d'une toile, et dorment, poings crispés.

Au petit matin, après le sommeil moite, après l'enfermé de la nuit et le repos en caisse, après la fadeur un peu phéniquée et l'insipide faguenas des cabines, une joie mi-vêtue grimpe les marches de cuivre et se jette au débarbouillage dans le vent, dans la brise et dans l'éveil du jour, dans une fraicheur caresseuse, dans l'air encore vif, — et dont la cuisson va recommencer sous les forges solaires en vastes flambaisons.

L'atmosphère se transforme, se déplace; les couches d'air de nos régions nous quittent, nous laissent continuer. Franchissant des frontières de l'espace, entrant dans un autre pays de brises, nous faisons la connaissance des alizés suivis, plus loin, des contre-alizés et des moussons arrivant à nous dans une grande marche des airs.

Un transport se fait dans les nappes aériennes; de souhai-

tables coups de vents, sans violence, rafraîchissent la température et remuent les eaux.

Les flots — auxquels l'attention aimantée revient toujours — agitent et troublent des teintes vagues, diffuses, embrouillées... Dans la volonté et l'impuissance de trouver le mot juste qui précise la vie de la couleur et de la forme, le terme qui fixe un moment cette cohue de mutations et de changements, — l'esprit récapitule la surprenante variété de notions et de rapprochements utilisés en essais d'indications, en tentatives d'images, en approximations descriptives. Des ballots de comparaisons ont été versés dans ce toujours insaisissable milieu. Depuis dix jours, mon cahier de notes a constaté dans la mer, des huiles, du lait, du plomb et du zinc, de l'encre, des pâtes chimiques, des électrolytes très complexes, des sauces mousseuses, du savon et de l'azur, du bleu de sulfate de cuivre, — et me voici perdu en cette confuse et baroque amalgamation, en cette purée disparate, macédoine tintamarresque... Quel assemblage, et quel travestissement de termes! Et tout ce travail d'attention analytique aboutit à cette drôlerie, à ce comique d'impossibilité. Je me mets à rire, — et je ne sais plus... J'avoue : c'est tout bêtement l'indicible, l'indéfinissable malaxage toujours transformé, et que rien ne peut étiqueter. Devant l'infini, dans la décomposition du prisme, les qualificatifs s'échappent, tout le vocabulaire prend la fuite, ne laissant à l'ahurissement de la notation que la phrase de Verlaine : les mots ont peur comme des poules.

Je ferme mon carnet et je me ballade, la pensée impotente.

A l'entrée de la nuit, aux confins de l'autre hémisphère, les constellations connues nous abandonnent, restant très bas sur l'horizon, et la Croix du Sud apparait; c'est le succès, la grande attraction de la soirée, — par dix-huit degrés de latitude nord.

Nous descendons vers les côtes de Sénégambie sur une mer unie, où tout mouvement est mort; les eaux peu profondes sont imprégnées de jaunes et de verts, et comprimées sous une matinée de chaleur sans air. Autour de nous, flotte la viscosité de quelques argonautes, mollusques à voile blanche.

Nous sommes dans le royaume de la chaleur; elle règne autocratique et imposante. Elle asservit. Sur les bancs, dans les coins, partout des attitudes d'esquintement, des penchements, des fatigues inclinées et tombantes; le corps éprouve une inconsistance, un commencement de fusion. En inviolable repos, sur les sièges et blottis à l'ombre, tous restent aux aguets du moindre souffle — avec la seule et fugace consolation des limonades glacées... Les costumes se simplifient, les vêtements les plus souples, les plus légers s'imaginent.

Ces visages rouges et tuméfiés, culottés d'une cuisson de hâle, ces figures patientes, rangées dans les fauteuils et environnées de la mer surchauffée qui se vaporise, ont bien l'air de respirer au-dessus d'une immense bouilloire.

Une interminable ligne de terrains bas et rouillés s'allonge, filant sur les plans d'eau.

Nous doublons le Cap Vert : des terres pauvres et roussies, une calcination de promontoire, un cap en terre cuite... L'extrémité se soulève en bossellement et retombe comme un pan cassé devant l'eau qui crache son ressac. Des paquets d'arbustes, de secs palmiers aigrettent les hauteurs; un phare, grosse tour ronde, est placé comme une lourde lampe blanche. Un pauvre gazon brûlé tapisse les versants. Au bas, dans le bouillonnement d'une barre, gît le squelette rouge, la ferraille dénudée d'une épave de navire.

Au-dessus de cette avancée d'Afrique, le ciel, en mal de

chaleur, a des taches brun-jaune, — comme si les nuages, bas et accablés, se mélangeaient des sables sahariens emportés par le vent.



Sénégal. — La pointe de Dakar.

Nous mouillons devant Dakar.

La côte sénégalaise se distend en lointains bas enveloppant une rade majestueusement immense. Des écueils, des brisants, pointent dans la direction du Cap Vert et provoquent des remous et des frémissements qui déferlent et bondissent. Le port est tapi derrière un enrochement noir jeté à l'eau comme un long geste protecteur. Les hauteurs de Dakar portent un arrangement de grands toits rouges et plats.

Un croiseur blanc, battant pavillon français, monte la garde au large.

En face, est postée l'île de Gorée où se dessinent dans une limpide netteté l'alignée de maisons claires, une crique, une estacade sur une baignade de pilotis, et le fortin terminal qui, sur une falaise de basalte, rougeoie comme un gros four à briques. Devant le miroir des eaux, l'île fait des coquetteries dans son éblouissante parure de soleil.

Une escadre bizarre et fourmillante s'est détachée de la rive; sa tumultueuse et clapotante agitation de pagaies se dépêche vers le steamer nous amenant les balancements et les tressauts de pirogues grossières, détraquées et rongées, mi-submergées. Des nègres, les gesticulations empressées, manœuvrent des pagaies à une palette : ils ont l'air de remuer l'eau avec de très grandes cuillers à pot... Ce sont les plongeurs traditionnels. Tous beaux gars noirs, à peu près nus, un très étroit morceau de toile bleue ficelée à la taille suffisant à habiller leur pudeur. Et quand ils se dressent sur le vacillement de leurs morceaux d'esquif et tendent la main, s'exposent des corps nerveux d'une couleur terne de suie, des bustes bien découplés, des bras maigres et longs, des jambes sèches et hautes. La chevelure est crépue et tassée, ou strictement rasée. Tous portent au cou, dans un sachet d'étoffe cousue, le gri-gri cabalistique qui donne protection contre les requins. L'amulette est à peu près toujours un bout du verset 113 du Coran suppliant : « Seigneur, gardez-nous du mal que font les choses créées par vous »...

Un rowing noir, étrange et débraillé, nous enserre et sollicite les porte-monnaie. Les nègres sont debout, crient, inter-



Dakar. — Les plongeurs sénégalais.

pellent, s'agitent, remuent des mâchoires carrées et cherchent l'attention avec un tas de mines simiesques. Ils quémandent et plaisantent en un français de clown. L'un d'eux, s'accrochant partout et se limant les genoux aux flancs du bâtiment, est grimpé jusque sur le plat-bord de notre bateau et là, dit et répète avec des effets gutturaux et des apitoiements comiques, et la main tendue :

— Eh bien!... Dis donc!... Dis donc, mon cher ami... Est-ce qu'on donne pas à Albert quelque chose?... Dis donc, mon cher ami... Eh bien!... Dis donc... Dis donc...

Et quand tombe une pièce blanche qui a mine assez importante, tous piquent des têtes en concert natatoire, se disputent, luttent sous l'eau, se mordent et se pincent, et reparaissent, crachants et soufflants, riants et batailleurs, en un bruyant ébat de tritons de bronze.

Au milieu de la baragouinante natation des plongeurs, la descente à terre se pratique au moyen de grosses barques à voile, des embarcations massives, en forme de gabarre, conduites par des marins de type arabe accoutrés de costumes très composites. Le patron de notre embarcation se titre commissaire : un grand maigre, les yeux vifs et pénétrants, les lèvres en bourrelets, une barbe noire et légère qui encadre des traits foncés et doux. Il se drape dans un burnous bleu très léger, flottant, non sans grâce pittoresque, sur une gandourah ou souquenille blanche. Il porte, avec grands égards, ses babouches sous le bras et un parapluie à la main.

La barque grinçante, avec des inclinaisons qui affleurent l'eau, effectue des louvoiements et des détours en crochets, puis, entre dans le port sur une eau grasse et mauvaise; des vases remuées lâchent des miasmes, de répugnantes émanations paludéennes qui se dilatent dans l'air torride.



Dakar. — L'estacade.

Nous mettons pied à terre au long d'une grêle estacade lisérée d'une voie Decauville qui conduit à la gare de Saint-Louis. Aux alentours, fonctionnent très mollement, dans une indolence solennelle et bigarrée, la vie et les installations d'un port restreint; les mouvements sans hâte de grands nègres solides s'arrêtent au moindre prétexte de curiosité; et des amoncellements de gens dorment en tas, sous des chiffons, devant la porte des douanes et contre les entrepôts.

La chaleur est ahurissante.

Un peu d'ombre s'épand dans l'avenue qui monte vers les bâtiments administratifs, vers les magasins, le marché et le quartier indigène où les cases sont en clayonnages empâtés d'argile. La partie importante s'ouvre en rues et avenues droites plantées d'arbres: sur la terre battue de la chaussée, tombent des flaques de soleil tout blanc qui découpent un vaste ramage d'ombres grises. Des maisons jaunes et roses, des terrasses bétonnées, des pavillons plats sont assoupis sous des verdures plânantes, stratifiées, étendant de l'ombre:



Dakar. — Les entrepôts.

retraites et habitations sont calmes, très closes contre l'ardeur du jour; les balcons longs et couverts, attendent le soir pour s'ouvrir; puis, d'étonnantes verdures entre les constructions; le baobab et l'acacia flamboyant épanoui en pluie rouge, des arbres en opulentes panachures et, à coté, dans les découverts, grillées de soleil, une végétation flétrie, des terres sableuses crevassées, une dessiccation aride; et, au moindre souffle de vent, des paquets de poussières jaunes et brunes se soulèvent.

A notre approche filent, avec une rapidité peureuse, de mignons oiseaux vert bronze, clairs et brillants, des sénégalis dont le petit bec s'effile en fourchette à insectes.

Par les rues, la population circulante est de beaux noirs grands et peu vêtus, des nègres ouolofs, des foulas venus de l'intérieur, tous les échantillons, en superbe taille, de la race sénégalaise, noirs intenses à grosses lèvres et à dentures saillantes, des gens dont la gaieté à pleines dents semble mâcher

le rire. Habillés de bric-à-brac, sur un pagne de coton, ils promènent, avec une noble sérénité, de carnavalesques accoutrements. Flâneurs sombres, trainant pieds nus, ils s'agglomèrent aux environs du marché : construction quadrangulaire ouverte à tous les vents et dont l'architecture ultra-simplette a un petit air d'administratif pour exportation.

Sur le sol, le long de carrés marqués par la saillie d'un rang de briques, — accroupies, étendues, inertes ou guettantes, des femmes en bleu, en violet, ayant sous des morceaux de jupes en rideaux, le corps libre, peu dissimulé dans le « boubou » — flottement lâche d'étoffes à rayures violentes, à bigarrures tranchées d'oppositions très crues. Les cheveux sont tressés, enroulés en minces papillottes, en frisures tuyautées formant pendeloques. Avec le madras, dont les tortillements et les attaches en nœuds ne manquent pas d'une fantaisie grossière, c'est le chic du tape à l'œil, la parade du très voyant, l'orgueil des couleurs grosses et criardes. L'ornement, la parure des femmes est, au cou, un collier de perles ou une amulette pendue à un cordon, un anneau ou une ganse battant à la cheville, quelques bagues d'argent travaillées au marteau... Les mères portent leur moutard sur le dos dans un enroulement d'étoffes. Les marchandes ont une bourse de cuir attachée au cou... Et dans ce peuple traficant, dans cette circulation bizarre, se rencontrent de jeunes négresses vraiment belles de solidité, d'énergie, de formes peu cachées. Leur rire voluptueux est agressif, allumeur, — et quand, lasses, elles s'asseyent sur le sol, les jambes repliées, le mouvement, l'attitude, le rampement sont un mélange de féminin et de sournoiserie féline.

Sur le pavement, de maigres étalages, de petits tas, offrent du manioc, du maïs, des farines, des poissons, de petites morues gadoïdes, des arachides, des objets en cuir. Des mulets, des moutons et des chèvres maigriottes sont parqués dans le coin formant le marché au bétail.

Des vendeuses ambulantes, quelques oignons à la main, circulent, regardant de leurs grands yeux de porcelaine, — et demandent deux sous pour se laisser photographier.

Une jeune négociante, les mollets nus, est allongée sur le carrelage devant deux poissons secs. Une autre fume avec bonheur une vieille bouffarde de matelot... De cette foule, sans bousculade, sort un ramage confus accompagnant des chants monotones nasillés par des mendiants. Et sur des monticules de sables rouges, dorment des chiens de vilaine mine.

Une pittoresque variété de types anime de l'amusement devant la curiosité regardante :

Un garçonnet, habillé d'un vieux sac d'où émerge sa tête d'ébène, marche très vertical, raide, une minuscule charge en paquet sur le crépu des cheveux. Une belle et corpulente ténébreuse au teint d'encre, raconte une histoire à de noires commères stagnantes, leur calebasse aux pieds, autour d'une fontaine, et elles savourent un peu de fraîcheur devant les minces jets de la catadoupe publique. Un grand nègre, taciturne, pensif, les yeux fixes et la barbe blanche, passe, l'air souverain et impressionnant. Une coquette, en babouches de cuir brodé, s'exhibe à sa porte dans le luxe orgueilleux et très simple d'une chemise blanche. Des mercantis poursuiveurs offrent à l'étranger des peaux de léopards pour quarante francs. Un moricaud borgne, la tête rasée, porte solennellement une gaule — comme on porterait un cierge, en insigne d'autorité. Deux noirs, très absorbés dans une partie de dames, jouent, accroupis sur une natte, au coin d'un trottoir. Une jeune Sénégalaise s'en vient, une jarre à l'épaule, la hanche saillante : les jolis mouvements de sa marche, sans hâte, dessinent la liberté du corps. Des dormeurs, dans un coin d'ombre, ne se dérangent ni pour les chiens qui les flairent, ni pour les véhicules qui les frôlent, ni pour les passants qui les enjambent, et ils affirment, sous cette épuisante température, la volonté nationale de vivre en allongements.



Dakar. — Travailleurs du port.

Dans le peuple noir des rues et des places, les Sénégalaises promènent une impression coquette.

Bruyantes et gaies, gaillardes à l'œil hardi, elles passent superbement, à peine habillées, drapées tout au plus, le corsage franc et mouvant, les hanches cambrées. Roulées dans des foutas de couleurs très voyantes, d'une sacrante vulgarité, ou sous une simple retombée de cotonnade bleue ou d'étoffes très amples, rouges à rayures jaunes, elles ont une autre et plus brutale provocation que les Algériennes dans leurs amas de soies sous la transparence du haïk. Ce sont ici, des créatures élémentaires, sans détours. L'œil est sincère; le regard est d'attaque doucereuse; le nez fin, un peu retroussé et les ailes

ouvertes; les lèvres sensuelles, et la tête harnachée de drôleries de perles et de cheveux frisés, tournés en spirales de papillottes nombreuses. Le modelé du visage est attrayant avec quelque chose de délicat dans l'énergie. Leur grâce est guerrière. Elles sont de belliqueuses femmes de tendresse.

Dans le flottement des étoffes, dans l'abandon, sous l'étouffante chaleur, les gorges se découvrent, franchement offertes avec un chic d'insolence; une insouciance met à l'air librement des charmes noirs, des formes aux intenses bronzages, aux luisants bruns et veloutés. Ces apparitions de couleur démoniaque se figurent sensuelles et donneuses de joies sans phrases, officiantes enthousiastes des matérialités de l'amour, des sabbats de volupté. Les fanfreluches de l'idéal ne circonviennent pas leurs étreintes sérieuses et de tout corps : elles sont toutes de sensation et sans autre commentaire que le rire.



Dakar. — Une fontaine publique.

Une ardeur de généreuse animalité, une impertinence et des désirs de filles nubiles d'hier, se glissent et ronronnent dans les étirements et les cambrures, dans la démarche lente et solide, dans les mouvements onduleux, dans les balancements en souvenirs de danses. Elles sont, sous les instigantes sèves de la chair, de vigoureuses et sombres fleurs de plaisir. Et leur joviale sensualité, et leur brûlante jeunesse s'affirment dans des gaietés qui éclatent, qui fusent au nez du passant, des gaietés qui surprennent et qui réquisitionnent. Dans ces visages de nuit, le sourire en blanc et rouge a une gaieté de fête populaire, un éclat d'illumination, — avec le bleu des yeux : c'est un pavoisement facial, un festoiement tricolore.

Une chaleur, une chaleur, — à humilier un haut fourneau.

Le soleil est enragé. Sa fureur livre bataille, attaque, brûle. Sous l'épaisseur des casques, — portés comme des boucliers contre la mortelle insolation, — les rayons passent et tombent en aiguilles de feu.

L'air est torride. Les fers peints au minium semblent des tôles à la température rouge. Les maisons paraissent des fours rayonnant de brutales chaleurs. Le sable surchauffé lâche des paquets de calorique qui monte et étouffe. La chaussée est la sole d'un immense four à réverbère. Et dans cette rôtissante température de brasier, nous sommes en nage ; la transpiration suintant par tous les pores, nous ressemblons à des éponges imbibées d'eau tiède, et nous devinons autour de nous des évaporations.

Le vent léger qui passe, trop rare, fait l'effet de gémissements de soif dans les arbres. En ce rouge pays de cuisson, on ne doit trouver que des œufs durs, des viandes toutes cuites et du vin chaud.

La furia du thermomètre inflige un inondant régime de

transpiration, un mouvant bain de vapeur dans des buées brûlantes... La transsudation s'active et met en commencement de liquéfaction ruisselante... Avec notre mine de gens tombés dans l'eau chaude, nous nous croyons plongés dans un grand pot-au-feu; on nous cuisine; les pauvres obstinés à circuler seront transformés en rôtis habillés; on doit trouver au coin des routes des grillades de voyageurs.

La température est pyrométrique.

L'atmosphère accablante est de plomb fondu.

Des battements aux tempes, le cerveau en ébullition, on éprouve une dilatation, une distension et l'anéantissement. Par cette chaleur affolante et abrutissante, on ne rassemble même plus le courage de s'éponger : on se laisse dégouliner avec immense résolution de ne rien faire. Impossible de concentrer de la pensée. Tout effort est un inconcevable martyre, une navrante et inondante irréalisation. Et on demeure étendu, exténué, abattu et suintant, le linge poisseux, les vêtements collés au corps, les idées dissoutes... On s'effondre dans l'attente paisible du supplice de l'étuvée... On est résigné, prêt à une proche torréfaction, — avec la monstrueuse envie d'un bain froid ou le rêve d'aller vivre dans un puits.

A la tombée du jour, notre barque nous reprend.

Des gamins noirs, des négrillons cirés, le nombril en bouton, se jettent à l'eau, nous suivent à la nage et sollicitent toujours des sous. Les têtes d'astrakan émergent autour de notre embarcation et leur barbotage jacassant nous fait quémandeuse escorte, longtemps, en rade... Mais, nous fixons l'impression que laisse, — dans la vie reposante de sauvages en contact avec la civilisation et connaissant l'appétit de l'argent et la poursuite du lucre, — une vivante bigarrure de paysage colonial.

Le respect et l'émotion de l'espace s'amenuisent, se fondent en habitude, en ordinaire ; l'étonnement est émoussé par l'usage. L'Océan, devant nous, ne pose plus à la grandeur. Comme pour le prêtre qui manie usuellement les objets saints, la vénération recoiffe son couvre-chef; le contact, la permanence d'association dégrafent la parure de dignité, et un commerce familier, l'intimité du tous les jours suppriment les cérémonies du sentiment.

En ces deux semaines de liaison, la mer est devenue la camarade, la compagne toujours là. Après avoir, en termes de choix, déclaré le spectacle imposant, et octroyé une suffisante ration de solennité aux flots et au firmament, les passagers ont épuisé leur faculté admirative. Entre soi, on la déclare monotone, un peu rengaine d'azur; on commence à la trouver assez bien raseuse, la somnolente amie avec son perpétuel dandinement.

Le déclin de la sensation d'immensité est net. L'espace est si bien un domaine appris, plus du tout effarouchant, où nous nous retrouvons dans le trajet quotidien, que nous le confondons et que nous concentrons en une même entité la nappe bleue de la mer et l'océan des airs : nous concevons une mer atmosphérique, moins dense, mais de même famille; un océan superposé, qui a la brise pour vague; dont les ondes en lames violentes déferlent en claquades battant nos bouts de voilures; une vague fluide ou vaporisée, qui a aussi son chant, ses brutalités, ses remous, ses tourbillons. Et les grands convois de nuages passent comme des courants aériens dans un gulf-stream supérieur qui souffle.

Comme des épeurements, en précipitation de fuites, sautent, filent et se dispersent autour de nous, des bandes de poissons volants. Les exocets, ailes ouvertes, planent sur la vague comme des papillons de la mer.

Ils ont des proportions de beaux harengs blancs et une double paire d'ailes brillantes. Leur essor, jamais prolongé, n'est qu'une tentative aéronautique.

Les exocets s'éparpillent en compagnies légères, en essaims de poissons voltigeurs, rasant l'eau, les ailes pétillantes de clartés; leurs argentures à facettes écailleuses scintillent comme de minces allumages de lumières voyageuses à la surface des flots. Ne faisant que des apparitions, leur vol a le tracé droit, cinglant et rapide, avec soudaine éclipse en plongeon : ce sont de miroitantes étoiles filantes sur le bleu de ciel des eaux.

L'envol est limité, parait-il, par la dessiccation des membranes de l'appareil d'aviation dans le vent, — et ils piquent, tout aussitôt, une tête brusque dans la vague, ces volatiles sous-marins. Mais, d'autres apparaissent, réallument leurs mouvants éclats, cabriolent et se sauvent dans ce vol ressemblant à un saut en grande longueur, à un élan qui, nous dit-on, est pour ces fuyards un moyen de dépister la poursuite de gros poissons gourmands, chasseurs de ce gibier maritime.

Ces poissons à ailes, ces vertébrés aquatico-aériens, ayant de maladroites prétentions d'oiseau, nous remémorent surtout la grosse cocasserie du populaire anversois se balladant en jours de carnaval, sous un informe parapluie, et portant sur le dos un hareng saur pendu dans une cage soigneusement cadenassée.

Un temps étrange, des sensations équivoques prouvent le dépaysement. Il faut déménager l'ordinaire de ses habitudes. Un changement de climat s'affirme dans une autre qualité d'air, par des chaleurs qui déconcertent et par un raccourcissement des journées en plein mois de juin. On se sent au seuil de l'autre hémisphère, au moment décisif où la météorologie retourne son cadre en enjambant l'Equateur.

De premiers malaises tracassent les uns; la lourdeur des pays chauds écrase; des confessions sont faites au docteur; les ceintures de flanelle se serrent avec plus de précautions, et le régime se surveille.

Des atteintes de bourbouille agriffent, démangent et enflamment : une rouge et torturante irritation des pores de la peau, un mécontentement protestataire, une petite grève de l'organisme surmené qui trouve la transpiration trop laborieuse, le travail de sécrétion excessif. Devant un surcroît de peine, les opérations cutanées se fâchent et leur tentative de révolte se barricade derrière une éruption de petits boutons et de pustules irritées.

Le ciel est de coton gris. La mer est unie et plate comme la surface d'une grande marmite d'eau tiède. Le temps est d'une moiteur molle. Dans la chaleur lourde et terne, des vapeurs montent, déposent partout une humidité gluante... Nous avons l'air de gens mal séchés.

Notre route entre dans la zone des condensations. Des nuages violets foncent et brouillent l'horizon; une longue bande de nues en formes de masses fusantes, en symboliques dissolutions, combine dans l'espace un paysage affalé, qui se résout en liquéfaction.

Une pluie mignonne, mince et légère, une voltige d'eau, une pluie toute petite et joliette nous arrive. Cette pluie, la première depuis notre départ, est un délice, un charme dans notre affolement de chaleur. Elle ne tombe pas sérieusement; elle ménage ses gouttes, étant sage et parcimonieuse d'une eau douce qui a sa valeur. La pluie n'est qu'un subtil pointillement liquide, de la poussière d'eau. Le phénomène pluvial semble envoyé par un gigantesque vaporisateur des tropiques; c'est l'organisation d'un service de rafraîchissement. Nous

nous dégourdissons dans la providentielle ablution qui épand un ravigotant bien-être; nous avons pris un air de bonheur, et les flots, eux aussi, ont de sinueux ravissements; les vagues tièdes roulent de la gaieté sous la bienfaisante douche.

Mais la zone devient de grande condensation. Les brumes s'amassent, s'agglomèrent; les nuages sont descendus et reposent sur le mouvement des vagues. L'arrosage équatorial devient une averse.

Il pleut en abondance, il pleut à toutes forces; nous avançons dans un environnement d'opacité submergée, dans une atmosphère flic-flacante. Des gouttes larges, cinglantes, battent de tous côtés, livrant attaque; l'eau versée par seaux, nous accable en cataractes et menace maintenant de noyade. Une gargouillante mélopée est violemment tapotée sur le steamer ruisselant, qui se secoue avec des balancements plus énergiques, et continue dans l'espace diluvien.

La pluie, partout autour de nous, clapote en bulles, sursaute dans l'eau; ses agressions, ses agaceries d'éclaboussements, ses perpétuels sautillements tourmentent l'onde; ses picotements irritent, — et la surface liquide, piquée et rugueuse, ressemble à une immense éruption, une bourbouille de la mer.

La pluie finie, le temps se sèche en belle pureté.

L'ondée est tombée comme un vigoureux nettoyage. L'air est rincé, récuré, limpide. Le ciel est d'une soie claire et tendre, les nuages de crépons frais.

Le soleil revient, amadoué : un soleil dont on a rabattu l'infatuation et la grillante jactance.

Et les nuages satisfaits, la besogne faite, se tassent, se groupent et se disposent en longues bandes, comme en rangs pour se mettre en route et filer.

Les menaces d'orage plombent une atmosphère gonflée de pluies indécises.

Une lassitude, un esquintement terrassant nous enchaîne dans de l'accablement invincible... On sent l'effilochement de l'énergie, le vouloir tué. On éprouve la fatigue de tout ce qu'on n'a pas fait.

Abîmé de chaleur, livré au travail fontainier de la transpiration, il faut se soumettre. Sous la sueur qui perle et inonde, on subit une douche chaude, brûlante, dans un air irrespirable qui semble du coton tiède. Le corps s'étale, comme la pensée, dans le désintérêt total, la mémoire engourdie. La vie devient latente, plus du tout effective, dans une incapacité de mouvement, — avec des langueurs de pacha appelant le boy pour ramasser un éventail.

Dans le découragement mou, l'être tombe à l'état de pâte, n'éprouvant plus que les battements de petites congestions qui grimacent.

Les manières frétillantes et les tortillements que roule la vague chaudement palpée par le vent, deviennent l'obsédante mobilité.

Le va-et-vient du flot et l'amplitude de ses balancements, l'incessant retour de mouvements en bas et en haut, la danse de l'eau, les soulèvements, les sauts et les retombées, donnent la conviction d'une élasticité marine — comme si la mer était montée sur tout un jeu de ressorts qui ne veulent ni la stabilité de la surface, ni le repos de la masse — condamnée aux oscillations molles d'un éternel pétrissage.

La zone des pluies nous détient encore, — mais sèchement. Tout un bastionnage de nuages gros gris fortifient l'horizon. Des troupes de nuées, en tenue de pluie, sortent, emplissent le ciel, investissent l'espace et manœuvrent en grande démonstration.

Mais le soleil lutte. Il déchire les tulles de grisailles, bouleverse l'encourtinement du ciel, et fend et traverse les nues légionnaires; il couvre la mer de miroitements qui réfléchissent et épanouissent de la clarté victorieuse dans ce temps de pluvieuse maussaderie.

Le soleil lutte, et, dans des complications d'éclairages contrariés, affirme sa suprématie vermeille. La complexité de lumière, le filtrage des rayons, fabriquent une opulence raffinée de tons précieux et de diaphanéités brillantes, des éclats de gloire et des effets de couleurs singulières, de transparentes dorures, des outrances enluminées de rouge, et d'infinies ténuités d'azur... Maintenant, les nuages dociles, dispersés en grands vols roses, soumis en dessins imprévus, brodent sur le ciel « des fleurs de tranquille lumière », comme a dit Emile Verhaeren.

Le soleil triomphe; sa puissance domine, imposant l'adoration, le sabéisme, la vénération. Le soleil règne dans sa toute clarté,

Si glorieux qu'il fait comprendre l'idolâtrie.

Le bateau a des balancements de grand hamac. Il assoupit en un bonasse roulement. Le chantonnement sourd de la machine, les pulsations du piston, leur monotonie de régularité murmurent une endormante complainte...

Le bateau, avec ses enveloppantes câlineries, le bateau, avec ses magasins de provisions, prend des airs de puissante nourrice qui nous tient et nous enserre dans un tendre bercement. Il a notre confiance et nous nous laissons aller...

Le temps passe tout uni; les journées sans préoccupation défilent pareilles; les heures semblent porter un uniforme.

J'ai l'impression de feuilleter un grand cahier de papier blanc... Un grain de la pâte, une possibilité de tache, un incident de fabrication fixe l'attention étalée sur le vide de la page. Ainsi, pour nous, la plus minime éventualité, l'incident quelconque, un diminutif de rien devient un sujet, une question dans la trainée de ces journées blanches.

Une vague plus puissante ou une dispute de matelots sont des affaires ou des « histoireries » — comme dit le quatrième officier — tout de suite mises à l'ordre du jour. La fumée d'un vapeur fait sortir et travailler toutes les jumelles qui épluchent, dissèquent, analysent; des connaissances maritimes improvisées détaillent le signalement du microscopique paquebot, insistent sur la couleur de la cheminée et savent péremptoirement la compagnie propriétaire et la destination de cette toute petite charade à fumée — qui disparaît bientôt.

La pluie, elle aussi, a été accueillie en manière d'intermède et de variation fantaisiste dans l'impassibilité des journées de navigation.

Aujourd'hui, un autre numéro au programme des distractions inattendues est fourni par une escouade de cachalots, de dauphins et autres baleinoptères — ou «souffleurs», comme disent les marins. Nous avions déjà assisté aux exercices des marsouins, les poissons-clowns travaillant sur la vague-tremplin et risquant des essais de cumulets.

La bande des vastes cétacés, que nous devons intéresser et que de certaines gourmandises conduisent, navigue de conserve avec nous. Gros cachalots ou petites baleines, ces baveux mammifères folâtrent sur la bonace des eaux comme dans une arène, exécutent une gymnastique natatoire avec des bondissements, des pirouettes, des voltes et un chahut aquatique exhibant leurs masses en ballonnements noirs. Ils plongent et reviennent, jaillissant en brusque émersion, et naviguent et godillent au ras de l'eau en baladinage, en évoluantes marsouinades secouant et saboulant la vague.

Un de ces gros personnages de la mer se montre et s'étale

généreusement à la surface comme si notre considération amusait sa flottante prestance. Il mesure bien huit mètres. Il promène, sans émotion, à travers les eaux, le déploiement de ses formes sombres; il lance des fusées d'eau; il joue la pompe à incendie ou les fougasses marines; il fonce en un brutal plongeon, et reparaît un peu plus loin, pour s'assurer que nous ne lui faussons pas compagnie.

Les soirs, bienfaisantes extinctions de chaleur, sont du réveil, une vie de fraîcheur.

Très longuement, on se baigne, on se délasse dans la sérénité de la nuit équatoriale. On s'étend, avec un bienaise de cure, sous un ciel de cachemire et de velours.

La nuit sans haleine est un paisible scintillement dans une auguste immobilité : une nuit en manteau d'argent bleu et qui a de galantes façons, presque de l'apprêt et du sourire dans sa parure, une coquetterie affectueuse, une accentuation de charme... Cette nuit bichonnée, arrangée, semble fardée de bleu. Elle trône, sous le dais du ciel gemmé et stellé. En broderie de lumière, se déploie la grande toison blanche de la voie lactée jetant sur la mer un sillage de reflets, — un long filet de rayons blancs tressés.

Quelques nuages, à la mine égarée, font des gesticulations éperdues, suppliantes.

Un peu de brise s'étire dans l'air.

Et cette nuit enlace, dans « ses grands bras de vent ». On lui fait la cour avec des songeries en compliments reconnaissants.

Très longuement, la contemplation retient... Dans le flottement de l'air, sur le glacis des eaux, vivent le râle de la vague et « les mille voix de l'énorme mystère ».

Dans les coins de solitude, à l'arrière du bateau, la rêverie

distraite, en notes bleues, est enjôleuse — et brusquement cassée : des poissons-volants et des hirondelles de mer, de noirs pétrels, fascinés par l'incandescence des lampes électriques, viennent se buter et tombent sur le pont, inertes, blessés. Et des rats voraces, mettant notre rêveur accaparement à profit, gambadent et sarabandent dans les cabines.

Dans le golfe de Guinée, marchant dans l'Est à la hauteur du Niger, — une journée de chaleur assassine, une température de voisinage de chaufferie, le cauchemar d'une initiation sur le chemin des flambaisons de l'enfer : les matelots nègres passent comme des apparitions de démons venant nous embrocher... Journée de malaise, de veulerie flemmarde, de contrainte d'inaction. C'est le mal de chaleur : on se lève, la tête lourde; on marche dans un étourdissement; les choses environnantes sont imprécises; on respire un brouillard tiède de paresse; on se sent machine sous insuffisante pression : il y a manque d'atmosphères.

Les très vagues envies de travail ne parviennent pas à soulever les vinculantes difficultés. Redoutable est la tension d'esprit qui élèverait encore la température cérébrale; dans la perspective de cette seule hypothèse laborieuse arrive, en nuageuses menaces, l'orage de la migraine.

Patraque opprimée, la pensée défaite, j'ai considéré pendant une heure, le crayon à la main, une feuille blanche de mon carnet... Je n'éprouve ni ennui, ni plaisir : une hébétude encotonnée d'indifférence.

Par 1° 39' N. un homme est tombé à la mer. Des bouées ont été lancées, un canot mis à l'eau, des recherches promenées... Le malheureux n'a point reparu; la mer l'a bien pris et n'a pas voulu le rendre; et le bateau, le cap remis au Sud, file, abandonnant un des siens aux avidités du gouffre.

Nous en voulons à l'hypocrisie bleue de cette eau calme.

Le bateau se croit le plus fort. Sa proue avance, tranchant l'immense résignation de la mer. Mais, cette soumission est feinte. En écoutant mieux, on entend combien l'eau qui s'écarte, chassée, grince et hurle la fureur baveuse de devoir laisser passer et subir le steamer, cette parcelle terrienne. La plainte écumante de la vague blessée dit, tout le long du jour, que nous sommes au milieu d'une hostilité, d'une fausse défaite qui ronge de l'animosité, qui combine des rages. Et la proue continue coupant, taillant, écartant, pour avancer sa provocation victorieuse. Elle sème aussi les ferments de furie qui soulèveront la tempête. Nous restons le maitre, — le détesté; et quand les flots attrapent un de ces téméraires agresseurs, ils ne le lâchent pas.

La matinée s'attache à l'ancre devant San Thomé... La silhouette élégante de l'ile se hausse comme un long triangle, entre deux grandes mottes, — l'ile des Colombes et l'île des Chèvres, qui posent un double point vert dans l'eau.

La terre de San Thomé, sous le frisson du petit jour, avec son redressement de sommets, semble se lever : les buées matinales la coiffent encore d'un bonnet rose. Sa robe est faite d'un vert de jeunes pousses avec, en volant blanc, au ras de l'eau, la ville, le port, les bâtiments, un bastion angulaire et l'édifice cubique du câble sous-marin.

Le jour s'éclaire, se dilate; le soleil fait le ménage et la toilette de l'île; il allume ses feux; les nuages, au-dessus des crêtes, s'allongent et zigzaguent comme de vastes flammes



San Thomé. — Le pier.

blanches chassées et tordues dans le vent. Sur ce fond éclatant, San Thomé se pavane, île opulente, belle et dense, verdoyante. Les versants, avec facendas à mi-côte, déroulent une végétation équatoriale, riche d'une luxuriance ébouriffée. Tout le luxe est vert, dans un fourmillement de sèves puissantes et d'essences laborieuses qui peuplent les fonds, s'attachent au Monte Café et escaladent le pic de Santa Anna.

Devant le port, une malle portugaise fume, très placide, en attendant le courrier.

Et maintenant, sur un ciel de moire satineuse et bleue, l'île porte ses nuages comme un chatoiement d'auréole et un insigne de gloire, comme une couronne de royauté sur ces paysages de mer. Devant un soleil fulgurant, la ville se dessine et vit dans une criblante lumière, et se prélasse en blanc ardent. Elle habite un horizon de perle, devant la mer enluminée, où de grandes stries vertes et bleues rôdent et se frôlent avec des transitions violettes balayées par le grand courant équatorial.

Dans la rade, autour de nous, au fond des eaux transpa-

rentes, on voit remuer de longues algues, on surprend la faction des requins chercheurs, — et de petites écumes sautillent et jaillissent comme les éternuements des squales.

Des rues droites; un gros bourg en damier; des maisons basses; l'architecture de la ligne droite, style portugais; des constructions qui rampent ou se tassent dans le sol, sous le poids de leurs immenses toits plats; une place de vivace verdure entourant de cérémonieux arbustes et un kiosque à musique, une place qui rappelle Biskra. Un hôtel existe, mais pour y déjeuner, il faut prendre un abonnement d'un mois, cette digne maison voulant, pour l'honneur de son renom, une clientèle attachée et non le racolage de gens qu'on ne doit



San Thomé. — La place publique.

plus revoir. Alors, il faut bien parlementer chez les marchands de vins pour obtenir du pain et du fromage. Les comptes sont un embrouillage qui se chiffre longuement sur des papiers sales combinant et tranformant, par approximatives équivalences, les diverses familles de reis en des totaux toujours phénoménaux.



San Thomé. — Un magasin.

La ville en traits sommaires est jolie de sans soin, avec de l'air, de l'espace dans une physionomie très différente des ruelles tassées du vieil Alger de Barberousse et des pirates. Une ville en déshabillé, en laisser-aller : il fait trop chaud. Symboliquement, le service de la voirie est simulé par de singuliers et mornes flâneurs, à moitié nus, pas pressés du tout, leur constant repos paraissant une insatiable admiration devant la dignité de leurs fonctions administratives. Toute l'organisation coloniale des Portugais est pareille, dans une



San Thomé. — Hommes du port.

indolence obstinée à laquelle s'ajoute parfois — comme dans les bureaux du télégraphe — une sereine exploitation du client.

Au port, le long du pier, un peu de mouvement pousse un calme transport de caisses et de sacs; mais, dans tous les coins, les ouvriers, travailleurs d'une impavide lenteur et majestueux de rechignement, savourent le beau temps et attendent du hasard la bonne venue d'une aide quelconque. Ces braves nègres, aux mines de philosophie noire et bonasse, sont haussés sur longues jambes nues: ils ont, sous un parcimonieux toisonnement de chevelure, une face écrasée, un double pli sur le haut du nez; ils avancent en pointe une denture canine; une barbiche maigre leur pendille au menton. La population — moins belle, moins vigoureuse qu'à Dakar, — est abîmée, gâtée, souillée de hideuses maladies; des nègres étalent des peaux dartreuses, rongées de moisissures; des

borgnesses loqueteuses tendent la main; partout, des miséreux en loques, en attifage donnant une illusion d'habillement sans rien cacher de ces corps de mollesse, stagnent, paressent, les yeux mi-clos, ou implorent en grasseyant leur dialecte bounda.

La bonne surprise, c'est l'évasion au grand air des environs, la promenade dans les beaux espaces de culture. La



San Thomé. — Un chemineau.

campagne se meut en pentes, en riantes vallées blotties sous de moutonnants feuillages. Et la flore, qui stupéfie, a des verdures en larges rameaux, de graciles feuillées ou de plantureuses énergies résistant au soleil. En des taillis, s'étalent la fraicheur de grandes herbes, des lits de repos. Des branches anguleuses semblent des gestes brisés laissant choir des



San Thomé. — Le service de la voirie.

feuilles aux teintes étranges, chagrinées de fatigue. Les plantes entassées poussent partout, en désarroi, dans les crises de chaleur qui mettent l'atmosphère en vibration. Des cascatelles, comme le Blu-Blu, de sinueuses ribeiras bondissent. Puis, de longues bandes de défrichement ont pour accueillante capitale des fermes, des « rossas » dans des champs de cafiers et de cacaoyers. Les planteurs vont en équitation de parade sur des mulets de luxe.

Plus loin, un surgissement de piton, de roc, le ruissellement des laves, les pierres croulantes sous la broussaille bigarrent et rapiècent des bois qui sont les propriétés des singes et des serpents. Les routes se bordent de singularités botaniques, d'arborescentes curiosités : le borassus est plantureux, le calice rouge des grenadiers se détache sur le fond vert bronze des cactus et des aloès ; les ananas, la canne à sucre poussent négligemment, et des cocotiers immenses, en aigrettes triomphales, dominent les frondaisons, portant des touffes, des paquets de noix. La surprise est offerte de goûter fraiche la fève violette de cacao entourée d'une matière mucilagineuse utilisée par fermentation.

Et, dans un flegme de force, sur les routes défoncées, passent de longs attelages de huit bœufs tranquilles, majestueux de lenteur, les cornes déployées en effilements, mouvant les cahots indifférents d'un écrasant véhicule à roues pleines.



San Thomé. — Les attelages.

Les vagues de l'Atlantique sont amples et arrondies, d'une large puissance, d'une lente énergie. Elles se tournent, se pelotonnent, se tordent en rouleaux immenses. Les ondulations s'enroulent comme de longs bandeaux mouvants. Il semble que la mer se fasse d'immenses papillottes, se tuyaute et se frise une colossale perruque. Et l'onde, qui déferle et s'ébouriffe, n'est qu'une défrisure, un échevèlement dans la brise, une taquinerie du vent qui chiffonne la parure et décoiffe la mer.



Gabon. — Libreville.

Au contact de l'Equateur, après la baie de Corisco, les terres du Gabon se soulèvent.

Une eau large, en grande poussée, s'enfonce dans un ébrasement du pays et ouvre un passage derrière la pointe Saint-Joseph... Le bateau flotte sur des bancs de sable, entre des hauts fonds, le long d'atterrissements; il faut marcher avec lenteur, à la sonde. La profondeur manque; des balises, des bouées jalonnent le chenal, — et des deux cotés avancent des terres étonnamment boisées, chargées de verdures touffues, en vrac. Dans un fond capricieux, — au delà du sable blanc que découvrent les basses eaux, les rives se façonnent en cultures de phénomènes, en jardins d'étrangetés : la verdure, en ses surprises, nous semble du dessin imaginé, du combiné, du travail de décorateur.

Un long tournant, — et Libreville, en blanc et rouge, se surprend couchée dans un parc... Le plateau, les hauteurs du mont Bouet, ondulent, se dressent et surveillent une rade très fermée dans un circuit d'estuaire ensablé.

Les canots abordent un môle maçonné faisant, d'une anse, un tronçon de port.

Diminutif de ville équatoriale, la capitale exotique, en grande tenue de végétations, étale, sur des rampes douces, ses maisons blanches, ses constructions plates, une chapelle, des factoreries, un hôpital... Une belle allée droite monte au palais tout blanc de la résidence. Une voie Decauville, disloquée, grimpe sur l'accotement, filant vers les plantations... Encore, de larges avenues soignées épandent, autour du bâtiment central de l'Administration, des ombrages profonds et se perdent, d'un côté vers les casernes et les huttes d'indigènes, de l'autre, vers les jardins et le marché... La promenade vague dans un décor de magnifique oisiveté. Le site joli, paré, sur un terrain rouge ferrugineux, donne un ressouvenir de Madère mais en accentué, en brutal, en plus intense, sous une atmosphère de cuisson.

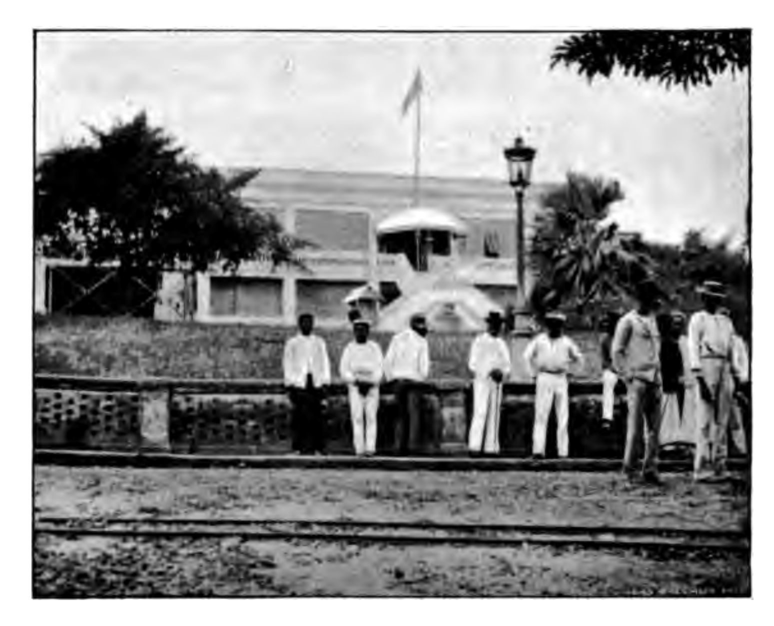
Des soldats en tenue de turcos, avec raideur, saluent notre casque blanc et emportent une satisfaction fière de l'empressement de notre réponse. La cloche de la mission tinte, accom-



Gabon. — L'entrée de Libreville.

pagnée du cri aigre des paonneaux dans les taillis. Les habitations sont bâties sur piliers en maçonnerie. Des réverbères au pétrole, malgré de maigres attitudes de penaude timidité, affirment des services municipaux.

Plus loin, vers les cases pailleuses en palissades de bambous, les routes deviennent un piétinement de chemins vagues que les plantes cherchent à reconquérir ; un sentier poursuit dans la campagne, à travers un gâchis d'herbes et une indiscipline de brousse où glissent et se faufilent des serpents.



Libreville. — La résidence.

La population — assemblage de peuplades sénégalaises confondues avec le Krou et le Mpongoué — est faite d'un contact de races, d'espèces et de tribus mélangés en « tous couleurs » — comme on dit au commissariat. Le type se diversifie en variations nombreuses, en grands gaillards très noirs, en joufflus goudronnés, en carcasses osseuses, en drôleries de tignasses et de tatouages. Il est ainsi, l'ensemble : — un peu

pantins de cuir sombre par les gesticulations en saccades, — un peu caricature américaine par les dents en scie et les yeux en rondes saillies d'effarement, — et, au total, d'expression gaie avec de gros appareils de mâchoire et des grincements de rire. Sous le chic d'un feutre déjeté, campé de guingois, ces bonshommes, dans leurs drôlatiques attitudes, semblent apparentés à des cirques, à des familles de clowns noirs.

Beaucoup portent le couteau ou l'eustache ficelé le long du bras. Un grand paresseux, immobilisé, a une jupe de flanelle trouée et un chapeau de paille forme canotier. Un autre, coiffé d'une casquette de jockey, sautille dans la joie d'avoir trouvé une bouteille. Les femmes se vêtent d'étoffes longues, en pièces tombantes, tendues au-dessus des seins — ou au-dessous. Une négresse, n'ayant qu'une unique boucle d'oreille, porte un gros parapluie de coton en manifestation de chic, et elle répond à notre souriante attention par des cérémonies balourdes et des révérences de folle. Aux environs des boutiques, des gamins, en morceaux de caleçon, portent sur la tête de légères charges empaquetées dans un foulard. Au milieu d'un groupe, une grosse femme noire fume goulument une pipe de racine : mais en ayant assez de cette joie de tabac, elle passe la pipe à la bouche de sa voisine qui continue, avec un même plaisir, cette pipe de société.

Une Européenne en robe blanche, le casque portant, en bavolet, un couvre-nuque en dentelle, passe en hamac de transport, en tippoï, porté par deux noirs en longue chemise.

De pauvres diables, les pieds à moitié dévorés, le corps habillé de déchirures, rôdent et supplient. Une misérable a un mioche, tout en sourire, attaché sur le dos; une autre boite, fureteuse, la poitrine offerte au soleil et à la curiosité.

Ce mouvement de chiffons, à petits pas, avec des yeux à l'affût, prend la direction du marché où se vendent des nattes curieuses, de fétide tabac, des merveilles de fruits. Là, le boucher, le seul du pays, ne tue le bœuf qu'au moment où toutes les parties de la bête ont trouvé preneur sur engagement signé : l'acheteur s'inscrit par avance comme sur une feuille de location.



Boys sénégalais.

L'assemblée du négoce se tient au bout d'une allée de cocotiers admirables, arbres imposants, érigés en morceaux d'architecture. Tout le long, en promenade, flânent les Gabonaises, les pauvresses et les femmes en évidence, dont le maladroit esbrouffe de toilette se vante, très ouvertement, des faveurs d'Européens.

Il en est qui portent six et même huit chevillières annelant de cuivre le bas du mollet ; l'une ploie sous une manne ficelée au dos comme une hotte; celle-là se pavane en robe blanche très décolletée, — et, touchée d'un compliment assez impertinent qui lui est décoché au passage, se prélasse, se tortille et campe tout son orgueil de femme dans cette attention. Beaucoup ont de vraiment belles attitudes, une marche souple et flexueuse, le buste dressé en fierté; elles mettent de la solennité dans le drapement des étoffes, — mais crachent comme

des charretiers. Bon nombre aussi, bavardes et curieuses, nous dévisagent, nous analysent avec effronterie, gloussent une équivoque gaieté, font de grosses singeries dont le sens nous échappe : et l'une de celles-là, après nous avoir envoyé un brocard certainement carabiné, va niaisement se tapir, se dissimuler dans les herbes.

Dans un silence très pur, la promenade est abstrayante et les instants de charme, par les allées et les vallonnements, par les replis et les détours du jardin des essais. Le parc est une organisation d'expériences végétales, le plein air d'un laboratoire floral, un majestueux jardin d'acclimatation de la plante équatoriale. Partout — à l'aise dans les soins de leurs régimes respectifs — une abondante curiosité de végétaux fantasques, gracieux, difformes, ou bien mettent la gaminerie des pimprenelles autour de la sérénité des plantes grasses, ou bien enlacent des arabesques minaudières sur des feuilles de vieille soie et sur des fleurs en rosaces de perles, ou bien secouent des dentelles de fougères, ou bien accrochent des lianes parasitaires en longues fausses barbes aux difformités d'un baobab. Des arbres ont des silhouettes de maniaques; d'autres, sauvages hirsutes, portent leurs feuilles en flèches. Les dragonniers, très hauts, sont présidentiels. Des souches trapues bedonnent en bulbes arrondies; d'autres se targuent d'aigrettes immenses, de glorioles en gigantesques épanouissements. Toute la lignée des palmiers très aristocrates, palmiers à huile et palmiers rares, s'exhibent, les branches en ramures lourdes et graves. D'autres encore, les limbes et les petioles en nervures d'énergie, se blasonnent de nœuds et d'exfoliations ou s'attachent au sol sur un accroupissement de racines, dans des attitudes animales. Les bambous sont en massifs impénétrables, en cohue anarchique et enchevêtrée; et les bananiers agitent leurs branches

comme de longues ailes vertes... Partout, des fleurs en clochettes géminées, en cornets bleus, en évasements de coupes, mettent des coquetteries étranges, neuves, exaltantes. Ces fleurs ont des folâtreries de couleurs, un art de nuances très délicates inventant du rose d'aurore, s'affinant dans des teintes exténuées, de mystiques enluminures, des tons jetés à travers une décomposition de prisme... Des fleuraisons sont arrondies et gonflées, jaspées de lueurs comme de légères bulles; les boutons craquent, les bourgeons s'ouvrent comme de jolis secrets et des fleurs en grappes retombent, lasses, défaillantes comme les stances de cet enchantement de poésie. C'est de l'inédit de toutes les couleurs, tendre comme des essais de corolles, comme des joliesses de frivolités précieuses, comme une ingéniosité charmante, chercheuse des genres à lancer : on se croirait dans une fabrication de fleurs à la mode prochaine. Et en face, l'attention rencontre, dans un quartier plus positif, de grosses plantes de menthe, le cotonnier duveteux à fleurs jaunes, les fromagers et les raphias, les mangues à la crème, des commencements de cacaoyères, les caféteries...

Parmi le vertigineux fouillis des caprices qui vivent et trépignent dans cette toute licence de végétation, on trouve de jolis mouvements d'idées; on perçoit des poussées d'inspiration surgies dans la bizarrerie des dessins, dans l'inattendu des tons,—en cette retraite tiède, paisiblement laborieuse, au milieu d'un grand divertissement de couleurs... Et, dans l'étonnante mise en scène du fastueux climat africain, résident, accueillantes, des paresses sentimentales, un recueillement préparatoire, une juvénile extase.

Vers deux heures, un coup de canon est tiré sur le gaillard d'avant : nous franchissons la Ligne.

L'enjambée est faite dans l'hémisphère Sud.

La mascarade neptunienne, les formalités de savonnées et de baignades sont accomplies en tapageux arroi, — avec concession de pourboire aux hommes de l'équipage...

Il parait que ce carnaval éjouit, jusqu'au délire, les plus engoncés dans leur officialité. Le temps est donc bien long, et les distractions, même de pauvre qualité, chèrement précieuses pour les personnes qui, sans politesse envers leur fertilité d'intellect, confessent trouver de l'ennui dans la solitude, — qui est l'intimité avec soi-même.

Trois jours de flottaison sur les abimes bleuâtres, dans les vaporisations chaudes de l'atmosphère, — et puis, les eaux brouillent leur belle tonalité. Les bleus passent au jaune, puis au brun limoneux; elles portent des débris végétaux : nous entrons dans les eaux les plus avancées du Congo.

Le fleuve, par son embouchure de douze kilomètres de large, projetant sa masse énorme de cent mille mètres cubes à la seconde, se dilate, se gonfle dans un affranchissement; il s'évade dans les immensités de l'Océan, et son irruption, en hâte de fuite, repousse la mer; il se fait place immensément et se déploie. Le courant du fleuve se marque encore avec vigueur à trois lieues au large et s'épanouit le long des côtes. Ce sont les confins de cette masse liquide, la frontière de cette province congolaise dans les eaux de l'Océan, que nous abordons.

Le ton bleu des eaux est entièrement rongé; la mer est jaune boue, un jaune assez clair néanmoins, un jaune où il y a de l'ambre et de la topaze brûlée. Des kilomètres plus loin, l'onde, encore un peu plus foncée, devient jus de tabac, — et des herbes, des branchettes, des feuilles, des détritus flottent, emportés et tournoyants dans le courant.

Nous considérions cette teinte, recherchant d'analytiques

équivalences, quand un steward accoudé au bastingage dit à un autre.

— L'eau du Congo a la couleur du café que nous servons le matin...

Aux colorations de bistres caféeux, se combinent des bruns chocolats très clairs qui annoncent la mer envahie, conquise par les venues fluviales. Les endroits où les deux courants se rencontrent et luttent sont marqués de grandes plaques et de lignes d'écumes, jaune purin.

Le ciel aussi modifie ses arrangements; il s'opère un alourdissement des nues, une condensation en moiteur, à l'approche du continent qui se dissimule encore dans un très lointain de nuages gris clair, sur fond rose.

Une heure de stationnement devant Cabinda.

Un redent de la côte, descendant de Loango, cintre une baie vaste à l'abri des vents et tient tête à la mer bruissante, au cavalement des vagues qui assiègent. Les hauteurs, en sables roux, sont moussues de végétation; des arbres se serrent en massifs, se fabriquent et échangent une réciprocité d'ombre. Les pins parasols étagent leurs ramifications; des baobabs déjetés se mêlent aux cocotiers, dont le redressement a des airs de curiosité inquiète et épiante.

Des toits blancs, des toits rouges, épars, disséminent des fragments de petite ville; les entrepôts, les factoreries se distinguent où opèrent les juifs noirs.

Un soleil tyrannique empourpre le sol; la province des Mavoumbu, couchée au long de la mer, paraît dans un engourdissement de grosse chaleur. Le sol, avec, par-ci, par-là, des ombres en gris cendreux, semble se consumer dans les colonnes de fumées qui montent, à travers l'immobilité de l'air, au-dessus des longs feu d'herbes.

Le premier juillet; le déjeuner fini, il est une heure. Le temps est ineffablement clair.

Trois cormorans, le bec en hameçon, se livrent autour de nous à une pêche zigzagante.

Et, à la fin, elle est signalée, la bouée, la première bouée qui, en pleine mer, annonce l'embouchure du Congo... On l'aperçoit très bien. Puis, on le longe, — et on le scrute, on le considère, ce premier signal congolais, comme on dévorera tout, de regards avides, dans le vaste pays neuf, qui est là, — enfin !

Nous sommes au seuil de la réalisation d'un grand désir. Une angoisse de curiosité nous tient : devant la solennelle présentation à la contrée de mystère, à cette majesté de la géographie.

On dévisage l'horizon...

De petits arbres se distinguent, piqués en minuscule rangée: des points sur une ligne d'eau. Les côtes se tracent en linéaments discontinus. La pointe de Banana s'ébauche, et sous des végétations mouchetant l'espace, grandit et se précise.

A gauche, les levées de terre du continent déroulent un long décor acajouté, dressent des apparences de falaises roussies, ombrées de verdures.

Les eaux troubles, pâteuses et brunes, triturent de vilaines écumes.

En lente grandeur, dans l'approche du steamer, le paysage se constitue; des morceaux se forment, se complètent; des masses se posent, des détails — comme la mission de Moanda en blanc, à mi-côte — vivent par la netteté; des détails encore, en quantité, s'accumulent dans un tableau d'une impression vaste, immense. Une énorme baie taille, en trouée formidable, un morceau d'horizon : le fleuve béant apparaît comme un morceau de mer, comme une annexe de l'Océan. La grandeur souveraine du Congo, dans un estuaire illimité, allonge des plaines d'eau surajoutées à l'Atlantique.

La pointe Shark, la pointe portugaise ou pointe des requins avance des plages de sables clairs suivies de dunes très boisées. Sur l'avancée de Banana, voici maintenant les bâti-

ments en carrés blancs, et le grand drapeau bleu qui bat comme heureux d'affirmer sa parenté avec les couleurs claquant à notre mât.

Le bateau avance encore, pataugeant dans les mousses jaunes d'une eau très réglisse, une eau de fleuve nègre.

Les flots houleux se frangent de bouillonnements d'écume et tracent de longs circuits, d'amples méandres. Le renflement des terres boisées s'approche. Les îles font des lisérés bleus sur le fond de Bulambemba. Des nuées cotonneuses semblent perdues dans l'immensité du ciel. Et le spectacle,— sans soleil et néanmoins grandement lumineux, — est un prestige.

Le steamer stoppe dans cette puissante beauté, devant un paysage étrangement doux et sauvage à la fois, pensif et impressionnant dans ce grand abandon des solitudes.

Des signaux ont demandé le service sanitaire, ont requis un pilote.

La première manifestation administrative du Congo est, aussitôt, l'approche d'une baleinière élégante, coquettement blanche, battant pavillon à étoile d'or, amenant les fonctionnaires et conduite par les marins de l'Etat. Ces marins, de bonne allure et tirant avec crânerie, sont des indigènes; ils portent la vareuse blanche à galons bleus, et, entre les rabats de la vareuse très propre et largement échancrée, se fonce un triangle de poitrine nue et sèche. Le béret est campé n'importe comment, avec des variétés de déformations; mais la naïveté de coiffure est sans intention d'effets, la possession du béret étant une suffisante affirmation de dignité. Ces hommes, le front bas, la physionomie de sérieux grossier et simple, la face couturée, tatouée, avec des gouttes de chair sur la peau, la mâchoire en avant et les dents limées, ont un type d'énergie docile, un aspect de discipline, une figure de gaillarde



Banana.

Le courant, toujours pressé et fuyant, entraîne des herbes, des paquets de verdures, des branchages. Les eaux à l'étiage découvrent des berges brunes, luisantes de sédiments.

Des pagayeurs traversent dans leur embarcation grossière; ils sont debout, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, la pirogue



Bas-Congo. — Une pirogue.

mal taillée roulant dans la vague et faisant eau. Les deux hommes longs et secs, nus jusqu'à la ceinture, la jupe faite d'une bande d'étoffe tordue et nouée à la taille, manœuvrent la pagaie avec des raidissements du corps et des attitudes d'adresse; ils tendent les nerfs et multiplient l'effort au moment décisif.

Des traînées rouges descendues du ciel tracent des sillons de feu sur le fleuve. L'air est d'une limpidité cristalline. Le soleil s'éteint dans un décor d'incantation sur des eaux rosies.



Bas-Congo. — En pirogue.

La verdure est immobile, fixée dans une solennité d'expectative. Une dernière flamme vacille et s'éteint, brutalement soufflée, dans la cendre grise du crépuscule. Le jour ne fond pas, il trébuche dans le noir. Les bleus et les rouges se foncent, tout d'un coup, en sombre. En un très court moment, les lilas intenses, les teintes attendries de vieux romans, les nuances précieuses d'amours anciennes tendues dans l'espace sont devenues des bruns ternis, des tristesses couleur feuilles brûlées. Le jour brillant, absorbé par une gravité soudaine, s'est effacé dans la consternation du soir, — et tout de suite se verrouille la nuit, la nuit qui domine les ardentes folies de couleurs.

La lune est à peu près au zénith... Des argentures tremblent sur les eaux. Les luminosités nébulaires épandent d'inquiètes

clartés sur les terrains sombres, déserts. Les cocotiers toujours alertes, détachent de vigoureuses étoiles noires sur le gris du ciel, — et des mares ont des reflets d'énormes prunelles fantastiques qui regardent et qui veillent.

Les plaines, dans la ténèbre firmamentaire, semblent, en chaos impétueux et âpre, affirmer farouchement leur prépondérance sur l'agitation des hommes : il y a, dans l'espace, les défis d'éléments orgueilleux, prêts à défendre leur chez-eux.

De violents feux d'herbes, sinistres, tordent de hautes flammes. Des désespoirs ardents, des menaces de catastrophes illuminent d'effroi le grand, le superbe silence, — quand passe, comme un effarement, le cri d'un pagayeur, le clapotement d'une pirogue. Le bruit disparaît et meurt bien vite...

Le calme rouge et imposant des incendies continue, en lugubre embrasement.

Le petit jour est orangé sous un ciel violet clair, tissé d'or et duveté de brumes.

L'ancre est levée. Nous quittons Banana pour la remonte du fleuve.

Entre les îles basses et limoneuses, le Congo, élargi en nappes, en immenses circuits d'eau, a l'air d'un enchaînement de lacs enjolivés de végétations paradeuses. L'eau est plane et calme, stagnante d'apparence; c'est un fleuve désarmé, arrêté en longues poses de lassitude; il traîne une souveraine nonchalance, que le bateau plisse et chiffonne. Mais, un petit cap, une avancée provocante des terres l'agace, et tout de suite un remous très vif manifeste une virulente protestation, une tournoyante mauvaise humeur.

Le bateau vire, cherche la ligne des meilleures profondeurs, passe un angle de terrain... Tranquillisé, le fleuve se dilate immensément devant des horizons qui sont des étagements de



Bas-Congo. — Les iles.

verdures. Entre des lignes festonnées d'arbres, grandit une surprenante ampleur d'estuaire, une gigantesque baignade d'ilots dans la solitude. Quelques oiseaux bruissent et se sauvent, dans ces parages de beau silence.

Le soleil se dégage, écarte ses rideaux de nuées, tombe en éclaboussures de clartés, jette des couleurs partout et illumine une admirable splendeur. La lumière, dardée à pleins feux, pare des iles vigoureusement boisées, des terres qui semblent des fragments de forêts.

Le chenal mène le navire près des côtes, aux environs de Bulembemba. Les arbres se confusionnent en cohue, en tassement désordonné de végétation véhémente, aux dessous noirs. Une autre ile montre des superpositions de verdures : sur le sol s'étend un embrouillis compacte de plantes basses, des arbustes en taillis d'où émergent des troncs élancés, des fûts droits portant les frondaisons supérieures et dentelant les pans de ciel jetés en frises d'air sur cette fantaisie théâtrale. Les plans de verdure s'avancent, se succèdent dans la perspective des eaux comme des coulisses de scène.



Bas-Congo. — La végétation des iles.

Ce stade du fleuve, après des milliers de kilomètres et après les bataillades des cataractes à travers les roches, est l'arrivée, la fatigue qui s'attarde rêveuse. Des retraites s'ouvrent par les caprices des îles dans d'indescriptibles flores. Et le tableau que le ciel enveloppe d'éternité silencieuse, est d'une large beauté harmonique.

Devant Ponta da Lenha, le lit se précise, le volume d'eau s'agglomère en cours principal : vaste et formidable descente, longues bandes aqueuses que les courants tendent violemment.

Le paysage est encore sauvage, mais autrement et austère avec plus d'attrait. Sur la rive portugaise, un comptoir a planté ses magasins le long de la berge; un aigle pêcheur, les ailes larges, plâne; une pirogue suit la rive avec précaution; des feuillages, des branches, des épaves passent emportés sur un mouvement d'ondes brunes terreuses qui vont amasser les formations alluviales apparaissant sur les eaux basses... Puis, voici Kiassanga, une maison anglaise, et un premier

poste de l'Etat. Les rives se façonnent en décoration de féerie; dans une végétation rayonnante, de grandes palmes se penchent sur l'eau, des racines noueuses avancent de petits barrages, les bords se découpent en recoins, en criques où s'allongent les pentes luisantes des vases. Des iles de boue, des amoncellements sédimentaires, les dépôts des apports du fleuve confectionnent des hauts-fonds.

Sur terre, les arbres, palmiers et fromagers, poussent en extravagance, en déraison. Les palmiers se propagent en peuples, en légions impénétrables; les longues herbes ont des variétés folles; les fougères jetées en paquets sortent comme une fermentation du sol. L'ensemble est un aspect de désordre luxuriant, une pléthore de plantes, un étouffement végétal qui jaunit et meurt dans un deuil gris.

Et encore immensément, sur les fonds vaporeux, reprennent les écrans verdoyants, les amas de plantes chenues, les longs rideaux de forêts à la trame impénétrable; des arbres géants, jaillis en poussées prodigieuses, étendent, au-dessus des sous bois, une puissance protectrice. La rive échancrée, fendue, laisse des morceaux d'affluent se faufiler à travers la compacité des fourrés. Quand les terrains se dépouillent, le sol



Bas-Congo. — Kiassanga.



Bas-Congo. — Les iles.

trempé, spongieux se portionne en marécages avec des aspects d'ilots pétris, formant monticules sur l'eau. Alors, apparaissent aussi les étendues immenses de papyrus, bas et herbeux; le papyrus, en duvet vert, veloute d'interminables champs.

Le paysage s'est entièrement découvert.

Sitia et puis l'ile de Mateba passent, conduisant vers un changement d'aspect.

Au loin, sur les rives, se gonflent des bulbes rouges; l'horizon se tuméfie; lentement, se fait une assomption de montagnes; la chaine des monts de Cristal dentelle la perspective.

Dans un énorme cirque de prairies taillées par le courant en terres insulaires, tous les bras du fleuve semblent doucement jetés autour de ces iles coquettes; un enlacement attache les flots à toutes ces parcelles fraîchement vertes; c'est un roman d'amour qui se tresse et se chuchotte entre le fleuve et ses rives, dans les herbes de la savane. Le fleuve, attendri, câline ses jolies voisines dans une galante scène d'adieux, aux

approches de l'Océan. Grande et plânante, règne une mélancolie sans tristesse, douce et grave.

La végétation change; les arbres s'isolent, rares sur de longues plaines humides; sur les prairies jaunes et rousses dansent de grands papillons de belles couleurs. Les berges sont en éboulis, cassées en pans verticaux, comme taillées et tranchées par le courant; des fendillements transversaux détachent le sol... Un héron blanc à aigrette, perché sur une patte, regarde avec d'hésitantes dispositions à la fuite. Les terres croulant sur des bases argileuses avancent des bancs — où médite l'hypocrisie d'un crocodile.

On croise et on salue un des petits vapeurs qui descendent à Banana.

Sur les terrains de gauche, les montagnes se bombent, s'arrondissent en bosses, en chaînes de molles gibbosités. Ces montagnes de formes rondes, en aspect de tas de sable rouge, sont sans arêtes vives, et paraissent usées, ou détériorées.

Le lit du fleuve est une terre séchée grise, boueuse et argileuse, avec des barres de sables jaunes et rouges, des alluvions dont le ton est vraiment groseille. Ces bancs s'entassent en dépôts créant, avant la courbe conduisant devant Shinka-



Bas-Congo. — *L'Hirondelle*.



Le pier de Boma.

kassa, un haut-fond dangereux en un point de navigation importante. Des travaux de dragage deviennent nécessaires en ces parages.

Au bout de l'eau belle et large, un bossellement dresse à droite la rive portugaise : la Roche Fétiche est un promontoire rocheux qui oblige à décrire un long tournant — au bout duquel on distingue le miroitement blanc de Boma sur ses versants.

Le troisième aspect du fleuve s'est affirmé; les montagnes sont arrivées jusqu'au bord de l'eau et soulèvent un escarpement de rive; peu à peu, l'eau s'encaisse entre des masses en formes de grands terris dont le pelage jaunâtre et brun porte des végétations en taches vertes.

Les amas granitiques se multiplient, se serrent, puis descendent et trempent dans le courant. Le granit porphyroïde donne une physionomie sèche et dure au paysage. Un chemin rouge serpente en longue rampe d'accès jusqu'à la plate-forme de Shinkakassa, à mi-hauteur : c'est le fort de Boma, puis



Les autorités au bout du pier à Boma.

Boma, — où nous faisons arrêt devant un riant et vivant tableau.

Sur la rive, avec une complète insouciance à notre endroit, des négresses font la lessive, tandis que sur le pier, pendant les opérations d'accostage, une centaine de blancs se massent, se pressent, avec une impatience de curiosité : le steamer leur vient comme un fragment qui s'est détaché de la patrie, et ils sont là, avides de respirer un peu de fortifiante atmosphère du pays.

A quatre-vingts kilomètres de Banana, aussitôt l'amont de Boma, le cours du Congo se plie, se cambre, se tord dans les

mouvements et les saccades de terrains accidentés, — où les mélanges et l'existence combinée des roches et de la végétation jouent des variations de pittoresque.

Un long chantonnement d'eau courante entoure l'île des Princes, ses palmiers élégants, ses tentures fleuries et ses rideaux de feuillées, ses ruisselets insérés entre des massifs de fromagers, et l'ensemble en tableau d'exotisme végétal.

Mais, au delà, les montuosités s'affirment, se campent, en masses lourdes, dans l'eau qui se contraint, se resserre avec, par place, des bouillonnements qui grognent des mouvements de fâcheries... Ces montagnes, qui tourmentent les rives et les dressent en inaccessible, sont de structure ronde et molle, en contours flous, en profils de bombement, sans angles, sans aiguilles. La végétation, arrêtée devant ces masses de roches grises, micacées, délaisse les soulèvements granitiques et les dévalements de cailloux roulés qui sèment du gravier rose dans le fleuve. Une élévation porte encore la houppe d'un ultime palmier; les escarpements se suivent, noués en chaîne, tous roussâtres, arides, sauvages. Quelques fagnes, de maigres bruyères persistent en pauvres tentatives... Et dans ce désert à courts horizons, dans cette zone pierreuse de ton saharien, se lève, singulièrement, une impression d'abandon, plus étreignante que dans les solitudes ouvertes et planes du Bas-Congo. Ces montagnes rêches forment barrière redoutée, clôture infranchissable, limites définitives qui enclosent hors du monde : c'est le commencement d'un pays d'oubli. On ne doit plus penser aux hardis et aux aventureux risqués dans ces montagnes en dédales accaparants, — où le fleuve, lui-même, par ses brusques et complets retours, semble égaré. Puis, encore, la physionomie est d'une figuration bizarre, étrangère; ces reliefs, sous leurs reflets brunis de cuisson solaire, découvrent une géographie physique sans comparaison pour nous.

Les hauteurs dénudées continuent leur rapprochement et s'approprient la région; le fleuve interloqué, étranglé, est maintenant chez elles; il se soumet entre ces tyranniques montagnes fauves, — et sur les fonds de terres alluviales rouges,



Sur le Congo. — La factorerie de Mussuk.

les reflets du soleil semblent mélanger du sang à l'eau brune du Congo.

Au tournant de Mussuk, le fleuve, toujours aminci, parait passer à la filière dans un pays en grandes ondulations, en formidables vagues de terrain. La nature a pris des formes pâteuses de solidification.

Une factorerie hollandaise, puis un établissement anglais installés au bord de l'eau saluent du pavillon le passage d'un steamer.

Aux fonds de Noki, le culbutément du sol, les convulsions d'altitudes font un paysage de crise; des monts surgis barrent le passage des eaux, et le fleuve parait arrêté, coupé dans un cirque de sommets; il faut chercher l'issue de ces clôturants détours. Maintenant, les deux rives sont territoire de l'Etat indépendant. Des traces d'anciennes cataractes se manifestent toujours et agacent le courant qui devient des tourbillons de violence. Des dangers écument dans un dernier tournant, le Chaudron d'Enfer, englobé dans des murailles à pic, dans un bastionnement de roches opiniâtres et foncées, des quartzites et des poudingues. Le fleuve arrêté, mugit sur un lit de pierre, s'arcboute aux parois, et, obligé de reculer en contre-courant,

fait un coude de quatre-vingt-dix degrés, pour laisser passer l'impétuosité bouillonnante de ce régime faisant varier le plan d'eau devant Matadi dans une amplitude de huit mètres.

Dès l'issue de ce mauvais passage, dans une courbe très allongée, sur la rive concave, se montre Matadi. Les montagnes s'assouplissent un peu, en repos, suivant un dessin de terrasses, montrant géologiquement les phases successives du creusement de la vallée.



Matadi.

Et dans une lenteur harassée, après ces semaines de route incessante, le bateau accoste au pier de Matadi à 130 kilomètres de la mer; ce pier métallique sur pieux à vis est le terminus de la navigation venant d'Europe.

A l'autre extrémité de cette jetée de fer, dans une tumultueuse et clamante activité d'indigènes, passent des trains, manœuvrent des locomotives, — dont le sifflet, en ce lointain esseulement et grossi par les échos de la vallée, prend une résonnance de triomphe.

Boma — la ville des arbres — avec ses avenues droites, ses constructions soignées, son mouvement de personnages importants, Boma, siège de l'Etat, capitale claire et dépositaire des archives, Boma, dans son calme administratif compassé et sa correction de fonctionnarisme, — c'est le Quartier Léopold du Congo.

Matadi — la ville des pierres — lâchée, dans le sans soin d'un labeur surmené, dans un désordre d'affaires toujours discutées, c'est la ville-entrepôt, le centre traficant, le marché où se rencontrent, se vendent, s'échangent les marchandises qui débarquent d'Europe, les produits apportés par les caravanes.

Le tableau de Matadi, comme une vaste expérience de science sociale, est la gestation d'une immense ville, l'allumage d'un grand foyer d'activité.

Le port a déjà figure; le pier de 60 mètres de long est devenu insuffisant; une seconde construction du même genre est commencée, à 250 mètres de la première, et les deux avancées métalliques seront réunies constituant un wharf de déchargement de deux hectomètres et demi en pleine eau fluviale. Le port, où se dandinent de gros chalands, a un commencement d'outillage, ducs d'Albe, corps morts en charpente et autres grands engins. A côté, le chemin de fer, sa gare, ses ateliers, ses magasins ajoutent de l'importance. Puis, au delà encore, en escarpement, sur un versant de roches avec des routes larges, avec des passerelles métalliques sur les ravinements, la ville curieuse, très vivante, pleine d'étalages à l'américaine. Un négoce criard, un désordre de déballages, des installations sommaires de bazars s'étendant sur la route, des offres de vieilles marchandises, stocks et fonds de magasin qui trouvent encore à plaire : en plein soleil, un commerce où l'on peut se procurer — même des masques pour carnaval. Et dans toutes les directions, des alignements de rues nouvelles se tracent, des fondations se commencent, des constructions s'élèvent, des factoreries créent des succursales, multiplient leurs dépôts... On perçoit l'effort d'une ardeur de grande



Matadi. — Le marché.

activité, un élan vers un développement fourmillant; on voit s'ouvrir un bourgeon de cité considérable : c'est une métropole qui pousse.

Le nègre, avec une tranquillité qui observe et combine, se mêle aux détails de ce mouvement d'échanges; il se trouve partout en coopérateur. Une des maisons de trafic est fondée et gérée entièrement par des noirs.

Le marché de Matadi — le Kandu — a une grosse importance régionale; il se tient le dimanche matin, et de tous côtés, en files chargées, en groupes jacassants, les indigènes viennent à cette bourse dominicale.

Les rues, la place en déclivité devant l'hôtel, sont couvertes d'une foule calme — avec quelques cris, des appels, du boniment. Tous ont l'œil très en alerte, guetteur avec vivacité; des étalages élémentaires rangent sur le sol ou sur des tronçons de natte, des fèves, des denrées pauvres, du poisson sec, des biscuits, du riz dans de vieilles casseroles, de la viande

salée sur une feuille de bananier, des gargoulettes et de jolies poteries grises, le manioc et le bakaïo, des bananes et des fruits, des pains de singe que donne le baobab... Les acheteurs circulent, promenant une apparente indifférence; les hommes sont nus jusqu'à la ceinture, la tête tondue en partie ou touffue de crêpelures fignolées; quelques-uns essayent du chic, se font des accoutrements de défroques, s'arrangent un manteau avec un vieux tapis de table troué; les Sénégalais sont endimanchés, le bâton à la main; des porteurs passent brutalement un sac sur l'épaule ou sur la tête; des soldats propres, le fez rouge sur l'oreille, accompagnent seigneurialement leurs épouses aux provisions; des gamins pouilleux se faufilent en maraudes, et de jeunes négresses, représentant la galanterie locale, se pavanent en vastes robes de cotonnades claires, les cheveux courts frisés, des anneaux aux chevilles, les bras et les pieds



Le marché de Matadi.



Un coin de marché à Matadi.

nus, une impertinente coquetterie dans les yeux. Elles flânent par compagnies de quatre ou cinq, hameçonnant l'attention par des rires aigus; la promenade faite, elles vont s'asseoir, les jupes bien étalées, au long d'une maison et regardent les passants.

Quelques noirs portent le luxe d'une casquette de soie, ou d'un veston informe; des vendeuses s'habillent d'un long drapement d'étoffe attaché à l'épaule gauche et laissant libres et nus le bras et la partie droite de la poitrine; une grosse mère, en surveillant une cuvette ébréchée contenant des légumes, est accroupie par terre et remmaillote son poupon ébouriffé. Les châles à grands carreaux de couleur sont aussi très bien portés... Ces femmes aborigènes sont d'une façon massive, carrées de corps, mais avec un affinement de race dessiné dans la délicatesse des poignets et des chevilles.

Des marchandes ambulantes ont, attachée au dos, une hotte ronde en grosse vannerie. Beaucoup fument la pipe à pleines lèvres...

Toute la marchandise vendue, les noirs serrent leur monnaie dans un nœud de mouchoir et vont aux factoreries acheter des casseroles, des outils et des ustensiles qu'ils remporteront au village. En passant, aussi, ils descendent au fleuve où ils se dénudent avec une totale simplicité pour faire un complet nettoyage corporel à vigoureuses frottées.

Dans un coin, non loin des dépôts de briquettes du chemin de fer, un noir aux yeux futés est à cheval sur un tam-tam



Les élégantes au marché. — Matadi.

allongé en fuseau, et dont la peau est tendue par un ficelage. Le musicastre, à coups de doigts et de plat de la main, accompagne une danse à déhanchements, une voluptueuse simagrée que contorsionne, par toutes les parties de son corps, une vilaine négresse aux dents abîmées.



Au marché de Matadi.

Par les cahoteuses montées, on gravit les routes, où les roches, en tables puissantes, affleurent et poussent le sol ; on dépasse la [illegible] franco-[illegible], le corps de garde, la poste, [illegible] on parvient, enfin, au haut de Matadi, devant la campagne.

[illegible] au [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] l'eau [illegible] sur [illegible] [illegible]

Plus [illegible]



Les hauteurs de Matadi.

De l'autre côté, le sol aride, où s'égrènent encore, en désordre poussiéreux, des huttes disloquées, des assemblages de paille et de bambous, des chimbèques entourés de claies mal façonnées en style de bordigues... Et puis, l'esseulement où la route s'efface sur un sol rocailleux, comme dans une carrière abandonnée. Les terrains s'accidentent vers le val de la Mpozo et découvrent bientôt le lointain sommet du pic Cambier. Partout, la brousse domine, s'étend dans des plaines de pierrailles : c'est l'installation intime de la nature africaine dans le grand repos du mi-jour.

L'herbe est drue et haute comme des roseaux poussés à sec; les profils sont bousculés, et les pentes raides; par places, s'étendent les grandes plaques noires que laissent les combustions de végétaux... La région, vers le ravin Léopold, prend une expression rogue, renfrognée; la structure est anguleuse et méchante; les tons sont mornes et durs; des quartzites, des mica-schistes, des gneiss amphiboliques, des poudingues s'amoncellent en accumulations de résistance; les terres sont brunies par l'oxyde ferreux; et dans les lointains, des succes-



Aux environs de Matadi.

sions de montagnes, des chaines de sommets, toujours de même nuance brûlée, déroulent les annales tumultueuses et rougeoyantes de ce pays de violence.

La brousse, piquée d'arbres rabougris, est maigre et égratignante. Entre les cailloux, dans le sable, frétillent des lézards, s'allongent des serpents, bondissent des chiques, — le «pulex penetrans», un ciron qui entre dans les chaussures et se loge dans les chairs du pied.

Le chemin s'embrouille dans les pierres, sous les plantes sauvages.

Un missionnaire passe à cheval, portant le grand casque blanc.

On rencontre une file de porteurs, l'eustache à la ceinture, la charge sur l'épaule dans la tresse allongée d'une feuille de palmier ; et ces noirs temporiseurs s'arrêtent fréquemment

pour discuter la route qui est unique, sans embranchements, sans égarement possible.

Plus loin encore, on avance, en plein abandon, allant à l'inquiétant appel des solitudes absolues et neuves.

Sous le soleil, malgré les contours dépouillés, malgré le dessin très sec de dévastation empierraillée, dépouillée, déchiquetée sous les raflades du vent en ces hauts parages, l'impression persiste dans un lyrisme de couleurs chaudes; les sommets gardent des visions pindariques... Mais, dès que le grand allumage du ciel s'éteint, quand la lumière se ternit et que tout se fonce en un brun vulgaire, en un ton incendié, — qui est le hâle de cette nature miséreuse en sa nudité de pierre, — le paysage apparait lamentable et rogue; les pics se hérissent en figures maudites sur une région inconsolable, et on s'arrête déconcerté devant un spectacle de calcination. Des formes âpres et brutales, des cassures de désastre, un ensemble triste dans une quiétude de tombeau donnent, sur un



Une caravane dans la brousse.

mode bourru, à notre importune curiosité, la notion de la longue et longue distance séparatrice; la conviction de l'irrémissible éloignement domine la pensée; une première sensation d'exil et de découragement saisit le moral et met du deuil dans les idées du solitaire.

Obstinément, nous avons prétendu, plus loin encore, malgré les coups de fouet de la brousse, malgré la dureté des pierres, malgré les aspérités des quartiers de roche, malgré les éboulis de sables, nous avons prétendu — comme en un pèlerinage — parcourir un bout de la route des caravanes... Route, est prétentieux comme titre technique : un sentier vagabond, sans tracé, flottant de droite et de gauche, se cachant dans de hautes plantes sauvages, puis devenant une sente à flanc de rocher, un passage barricadé de schistes par-dessus lesquels s'impose une désagréable gymnastique. La circulation doit se faire en file indienne, le long de ce chemin en casse-cou, fabrique d'entorses. Les descentes, suivant les lignes de plus grande pente, sont des dégringolades, des fuites glissantes; on bute, on trébuche, — et, au bas, un cours d'eau se traverse à gué, ou bien un marécage boueux, de l'humus trempé formant fond de vallée, doit être passé; le voyageur, avec ses colis, se dépêtre comme il lui plaît; il patauge, pour aller recommencer, sur le versant opposé, d'essoufflantes ascensions par des raidillons sur cailloux roulants, par des grimpettes de chèvre, par des montées qui disloquent les jarrets...

C'est le chemin du découragement, paraissant conduire à l'inaccessible, avec l'ironique affirmation du manque total de secours dans la multiple variété d'accidents probables... Et ce premier tronçon, la partie la plus fréquentée, est encore une des bonnes étapes, nous dit-on.

Cette courte expérience et cette exténuante reconnaissance

nous rendent miraculeuse l'héroïque opiniâtreté des hommes qui, sur ce chemin tuant, tout en escalades et en esquintements, sont parvenus, malgré les obstacles du sol, malgré les maladies de fatigues et l'inconsistante discipline des porteurs, à convoyer des constructions mécaniques, des bateaux à vapeur.

Pour nous, vagues curieux d'aujourd'hui, promeneurs des lendemains de victoire, il se lève de l'émotion sur ce sol abandonné. Contrainte par une imposante volonté humaine, la civilisation, par ici, s'est insinuée, s'est faufilée jusqu'au Pool, suivant ce sentier rechignant, ce semblant de route tortueusement périlleux, cette rampe de calvaire, cette informe voie de communication, ce symbolique chemin de gloire.

Nous risquons l'étape de deux gros kilomètres à travers monts, dans la brousse à hauteur d'homme, pour faire plaisir au curé Buysse, — et pour voir de près une mission, un sanatorium, un poste catholique.

L'établissement de Kinkanda est dans une belle retraite, dans un isolement enclos devant un plantureux morceau de point de vue, dans le grand air. Les bâtiments rectangulaires sont encore montés sur échasses, bâtiments d'habitation pour le personnel, bâtiments des chambres de malade, bâtiments de service, chapelle et logis de l'aumônier. L'ensemble est clair, soigné de façon très flamande. Les potagers, la basse-cour, l'étable et les jardins affirment la méthode et le labeur, les vigilantes et régulières précautions, l'ordre et la propreté comme précepte et consigne.

L'hôpital de Kinkanda est dirigé par des sœurs de charité appartenant à une institution gantoise. Elles nous accueillent avec une souriante surprise, un étonnement complimenteur. Les sœurs vont se chercher et arrivent recevoir les visiteurs;

elles ont gardé le pas menu et frôlant, le regard tombant et la parole sucrée, — mais elles ne peuvent empêcher une joie de leur illuminer les joues devant l'inattendu d'une réponse en vrai flamand des bords de la Lys... A cette distance-là, tout le monde a quelque chose de tricolore dans le cœur.

On suppose que des femmes, bravement parties pour ces aventures exotiques, soient de mine plus fermes, de façons moins doucereuses. Seule, la supérieure a du geste, une ligne plus décidée, une volonté sachant prendre, devant l'assaut des événements, des allures plus capitaine, plus explorateur.

Les sœurs donnent des soins aux malades, dressent de jeunes femmes indigènes aux services de l'intérieur et trouvent encore le temps d'aller, en mission, cathéchiser la marmaille noire des alentours.

Dans ma contemplation, sur ce fond d'insolites végétations, ces religieuses, à la physionomie satisfaite, passent en pâles figures de légende, et réveillent l'impression déjà produite, à Boma, par les sœurs en robe de flanelle blanche, sous de lourds parasols, promenant des ribambelles de négresses jeunes et vieilles, nigaudes et embarrassées.

En ce pays de hasards, ces femmes de religion, ces ardentes de dévouement, saisies d'enthousiasme et allant,



Boma. -- Les femmes de la mission.

machinalement, en extase, dans des visions d'apostolat, ont une beauté de sacrifice. Elles ont, très simple, un héroïsme d'inspiration, une exaltation de douceur; et ces créatures d'abnégation, dont tout le cerveau est dans un livre de messe, ces filles de campagne n'attendant que les angéliques récompenses de la foi, voisinent avec le sublime... Même, elle devient excessive, inadmissible, cette hauteur d'âme, — qui négocierait une réconciliation avec l'humanité, si de pareils sacrifices peuvent être accomplis dans une générosité sans calcul, toute de pure charité et d'amour. On redoute une combinaison sournoise d'intérêt, une discipline d'accaparement, une main caressante, mais agrippeuse, qui s'insinue pour se fermer au bon moment en une affirmation de propriété acquise.

Sur le pont du bateau amarré au pier de Matadi, le spectacle de la nuit, dans la vallée du Congo, est une longue et suave admiration... Dans un calme figé, sous une fraîcheur désoppressante, de vastes perspectives d'ombres conduisent la sérénité du fleuve. La lune molle, dans l'air très humide, n'épand qu'une pâlotte lumière de veilleuse sur ce profond sommeil.

Matadi s'allonge dans un repos noir, intense; les grands toits chaulés seuls étincellent en blanc vif, et font de curieux effets de neige. Les découpures des hauteurs environnantes se grandissent sur le ciel gris; leurs ombres puissantes s'agglomèrent, se foncent violemment, comme entassant des provisions de nuit. Du côté du Chaudron d'Enfer, des paquets de brume, des brouillards feutrent la demi-obscurité.

Un silence implacable domine partout.

Des flammes, prises dans un souffle d'air, se redressent, se raniment et serpentent sur les hauteurs. Ces feux d'herbes allument de gigantesques fanaux et jettent des odeurs d'incendie dans le vent.

La lune, comme par curiosité, se dégage de ses foulards de brumes; sa lumière délicate et subtilisée semble une très douce palpitation de l'espace.

Dans cette paix majestueuse, plânent une pure béatitude, un recueillement de pensée, une exaltation grandissante, une volupté d'adoration. Les incendies et leurs vacillants effrois n'émeuvent plus; ils dardent du solennel, l'expression d'un culte, la grandeur de la messe du feu... Dans le lissage de l'eau qui, aux flancs du bateau, marmotte une litanie perpétuelle, l'ombre consciente et humble chante, en sourdine, le joli thème de la nuit.

Il faut subir le charme d'une ferveur prolongée devant ce soir imposant devenu une cérémonie, un office de merveilles qui, sur le repos de la nature, élève le ciboire de la lune.

Le railway du Congo a son origine à l'extrémité même du pier d'accostage à Matadi. Une aire très vaste a été dérochée et planie. La station, les magasins et un large développement de voies de manœuvre et de garage s'étendent jusqu'à l'extrémité de droite où se trouvent la remise aux locomotives et des ateliers grandement pourvus. Le bâtiment, très aéré sous une toiture de tôle ondulée et galvanisée, que porte des voliges, abrite, sur un sol cimenté, des tours à cylindrer et à fileter, rabotteries, étaux et bancs d'ajustage, cisailles, machines à forer et à aléser, tour à rafraichir les bandages, presses à caler les roues, — et une machine à vapeur donnant la force motrice. Encore, se rencontrent des machines-outils, des forges où le marteau est manié par des travailleurs noirs, un atelier de peinture, un bureau de dessinateurs, des bancs pour le travail de pièces mécaniques, — toutes installations pratiquement conçues, qui permettent à cette exploitation de se suffire en sécurité dans son isolement. Les voies sous la remise

sont parallèles et reliées par un transbordeur; les approvisionnements en rails, traverses, aiguilles, clefs, pinces, anspects, machines à forer, signaux, bandages, pièces de rechange, etc., sont en abondance dans les chantiers voisins; l'effectif du matériel roulant est très nombreux : quarante locomotives timbrées à 14 atmosphères et brûlant des briquettes pour un service à 20 kilomètres par heure.

La gare de Matadi et ses dépendances donnent l'impression d'une entreprise sérieuse, fortement établie, sans lésinerie comme sans faux luxe, et capable d'une grande activité de trafic.

La voie à écartement réduit est constituée de rails forts sur traverses lourdes et rapprochées; c'est une membrure puissante permettant le trafic au moyen de wagons de 10 tonnes remorqués par des locomotives de 30 tonnes en ordre de marche. Au delà du kilomètre 90, les courbes ont un rayon minimum de 60 mètres et les rampes maxima sont de 40 millimètres. Si le devis s'est trouvé au-dessous du coût réel, — 25 millions au lieu de 65, — les prévisions de recettes sont dès aujourd'hui grandement dépassées. Le chemin de fer, qui transporte avec sécurité en deux jours ce qui se portait périlleusement à dos d'homme en un mois, peut, avec grand avantage pour le commerce, maintenir les prix anciens. On payait autrefois de 1,000 à 1,500 francs à la tonne. Le chemin de fer maintient ses tarifs au-dessous de ces prix et trouve encore une très large rémunération.

La voie est à l'écartement de 75 centimètres entre les bourrelets des rails, soit, avec la surlargeur, 765 millimètres et 81 centimètres d'axe en axe. Le rail, qui a 110 millimètres de haut, 88 millimètres au patin, 9 millimètres à l'âme et 45 millimètres au bourrelet, pèse 21 kilogrammes le mètre courant.

La traverse métallique est du type Ponsard et Boyenval à section transversale en double fer zorès et terminée aux extrémités en forme de pied-de-biche. L'appui a 1^m50 de long sur 22 centimètres; la hauteur est de 51 millimètres. Par deux tire-fonds, le rail est fixé à une plaque d'assise rivée à la traverse.

Ces traverses sont au nombre de dix par rail de 7 mètres, — ce qui fait un écartement d'axe en axe de 72 centimètres, les traverses extrêmes, près des éclisses, se trouvant rapprochées à 55 centimètres.

Le poids total de la voie et de son armement constituant la superstructure est de 100 kilogrammes le mètre courant.

Les régions avoisinantes produisent des bois lourds donnant d'excellents supports de rail; mais, plusieurs essais ont démontré que le bois, dans cet emploi de traverses, et malgré tous les moyens usuels de conservation, résiste très mal sous ce climat aux actions de l'air et de l'eau.

L'armement métallique est bourré dans un ballastage qui a $1^{m}90$ en crête et $2^{m}60$ de base, avec une hauteur de 35 centimètres.

La plate-forme des terrassements a $3^{m}50$ de large sur remblai et 3 mètres en déblai, sans compter les rigoles latérales au pied des talus sans berme.

La voie qui part de Matadi à la cote 26 doit gravir tout de suite les 280 mètres du massif de Palaballa et, plus loin, par des terrains compliqués, coupés de rivières importantes, s'élever à 480 mètres au col de Zolé et à 745 mètres au col de Sona-Congo pour aboutir dans les plaines du Stanley-Pool à l'altitude de 315 mètres. Comme l'espacement des rivières augmente vers le Pool, les difficultés du sol sont massées au commencement de la ligne. Les travaux ouverts en 1889, étaient au kilomètre 12 en 1892, au kilomètre 28 en 1893, au kilomètre 62 en 1894, au kilomètre 104 en 1895, au kilomètre 195 en 1896, au kilomètre 291 en 1897, et au terminus, au kilomètre 399 en 1898. Les moindres difficultés physiques du sol et aussi la puissance d'une organisation mieux expérimentée ont été surtout les causes de cette progression géométrique dans l'avancement des travaux.

Les trains de la cérémonie inaugurale, — conduits par des machinistes sénégalais, — se composaient d'un wagon plat pour les bagages et les hommes de service et de deux voitures à voyageurs. Ces voitures sont à deux rangées longitudinales de six sièges rotinés, pivotants, avec tables mobiles; les panneaux

des longs côtés sont ouverts par trois grandes baies sans vitres; au fond du compartiment est ménagé un réduit pour le service du bar. Le plancher est recouvert de linoléum; les boiseries sont en teak avec panneaux intérieurs d'érable dans un encadrement d'acajou. Trois lampes à pétrole éclairent chaque compartiment. Ce matériel est très confortable et heureusement conçu pour lutter contre les désagréments climatériques du voyage.

La voie, au départ de Matadi, suit le fleuve, montant dans le flanc de la montagne en tranchée de roc. Des ouvertures font passer de belles vues sur le Congo et sur la rive opposée : on voit Chionzo, ce qui reste de Vivi et le fond redoutable du Chaudron d'Enfer, — quand un premier crochet détourne le tracé pour lui faire franchir le ravin Léopold sur un pont de 20 mètres. Le ravin, très rocheux et de profil accidenté, est à sec; sa tourmente pierreuse a l'aspect symbolique d'un champ de bataille : c'est le terrain où l'énergie européenne livra un des plus durs combats au sol africain; le nombre des travailleurs perdus ici fut terrible, et le voyageur qui sait ce que coûtèrent ces quelques hectomètres de rails, pense avec respect à ces vaillants, à ces soldats de l'industrie tombés dans le ravin, — qui, vaincu, garde sa menaçante physionomie. Sur l'autre versant, la voie se reprend à côtoyer le Congo et montre un cours d'eau qui se rétrécit, se déforme et s'encaisse; les eaux sont violentes et tourbillonnent en cette issue de la passe des cataractes. Les parois du railway sont de grès, de schiste, de quartz, de roches dures qui n'ont cédé qu'à la poudre. Le chemin de fer gravit ainsi la rampe jusqu'à la cote 61 — où il pénètre à droite dans la vallée de la Mpozo.

Par là aussi regimbe en rogue maussaderie, le passage des Echelles où la roche à pic a dû être attaquée par des hommes suspendus à des cordes. Puis, les défilés, les tristes ravins de la Fièvre et du Désespoir, noms funèbres qui disent et rappellent la désolation, le découragement quand le personnel, chaque jour, était décimé par la maladie, effrayé par les difficultés, réduit par la fuite et les défections.

Sur un demi-hectomètre, des murs de soutènement en



Une prise d'eau.

robuste maçonnerie étayent les roches colossales et les terrasses de pierre. La plate-forme en corniche est pour ainsi dire en porte à faux à près de 40 mètres de haut.

Les directeurs de la construction, MM. Espanet et Goffin, qui ont surmonté nombre de difficultés inattendues, ont eu, à certains moments, sous leurs ordres huit mille travailleurs dont deux cent cinquante blancs et deux mille Sénégalais, Acras et Sierra-Léonais; et délibérément, avec une mâle volonté, ils ont traversé, à la tête de cette armée, les périodes cruelles de dangers et de privations, les temps où la réussite a même pu paraître compromise devant les incertitudes de la première organisation, les lenteurs du début, les maladies et les désertions.

Sous la lumière douce du matin, quand se lève un soleil encore rose, enveloppé de brumes, le spectacle est d'une délicate beauté, d'une fantaisie sans apprêt. La Mpozo serpente et bouillonne; ses flancs sont de roches en rognons parsemant une

végétation sauvage. De longs remous entourent de grondements et d'éclaboussures d'eau des récifs sombres. La voie, à flanc de coteau, montre à vif une muraille de stratifications rougeâtres. Le versant opposé est capricieusement paré d'un commencement de brousse avec de faux cotonniers. Comme dessin, c'est un peu l'Ardenne en rouge.



Dans le massif de Palaballa.

Sur un pont de 60 mètres, le chemin de fer passe cette rivière torrentielle qui a des crues de 5 mètres en une nuit. Ce pont est bien connu par les timbres de l'Etat indépendant à qui il fournit une vignette. La voie poursuit son ascension, parvient à la cote 95 et, peu après le kilomètre 10, quitte la Mpozo pour s'engager, toujours en rampe, dans le ravin du Diable — où des lacets nombreux, fantasques, contournent les hauteurs,



Une pompe d'alimentation.

passent les gorges par des ponts métalliques de 25 et de 40 mètres pour arriver, à la cote 200, devant le redoutable massif de Palaballa.

Quelques nègres, plantés à la porte de leur hutte de paille et de branchages, regardent, ahuris, filer le train; les plus téméraires risquent un geste de salut... La végétation, — où domine le bombax, le faux cotonnier à épines entourant quelques baobabs, — se fait rare en ces hauteurs; elle reste dans les fonds, le long des cours d'eau, dans le riche entassement d'humus. A droite, pointe le pic Cambier dans un paysage de sommets nus, sur une dévastation de pierres sèches, sur un pays tourmenté, culbuté, et de grand aspect farouche dans une imposante solitude.

La voie arrive à 280 mètres d'altitude, après avoir monté de

près de 240 mètres sur une longueur de 6 kilomètres de courbes et de contre-courbes. La difficulté technique a été considérable; la voie, vue de la plate-forme d'arrière du train, indique par ses coudes et ses serpentements, les détours, les trucs, les moyens, les contournements qu'il a fallu combiner pour trouver les passages les moins durs, s'insinuer dans les cols, profiter d'un pli de terrain et parvenir au sommet de cette rébarbative accumulation de hauteurs. Le chemin de fer, revenant sur lui-même, bouclant sa voie, pour repasser au même point, mais à un niveau supérieur, comme dans les tracés hélicoïdaux, est un petit Gothard sans tunnels. Et la locomotive, au bout du revêche ravin du Diable, a bien mérité le moment d'arrêt pour se ravitailler à un réservoir dont les appareils sont agilement manœuvrés par des noirs. L'alimentation se fait au moyen de pompes à bras à action rotative et à double effet avec cloche à air, — desservant de petits châteaux d'eau d'une dizaine de mètres cubes de capacité et montés sur charpente métallique.

La crête est franchie à cette cote de 280. L'air est frais. Les terrains sont rouges, piqués de quartz blancs; les étendues de cimes, aux aspérités déchirées et chauves, se multiplient et se tassent dans des perspectives accidentées, tumultueuses, fantastiques et claires. Le ruissellement des eaux creuse des descentes torrentielles et des dégringolades de roches, comme le ravin du Sommeil, que la voie traverse dans une descente en lacets et en série de courbes de petit rayon. Le sifflet de la locomotive dans ces immenses solitudes est un indicible étonnement.

Au ravin de la Chute, un pont dans une section de voie en courbe a un dispositif particulier : le longeron d'amont est armé de deux contreforts dans le sens horizontal, donc latéralement au pont, et du côté de la concavité de la courbe; le tablier, en projection horizontale, est ainsi constitué de deux trapèzes réunis par une partie centrale rectangulaire; ce tablier, construit à Hal, présente de la sorte un surcroît de résistance au moment de renversement.

Passant une série de rubans de verdure maigre qui suivent



Un arrêt du train.

les ruisseaux, le train part en pente jusqu'au poste téléphonique de la gare de Palaballa. Descente toujours contrariée par le terrain, développée en zigzags, en crochets, à travers la brousse où de grandes taches gris noir marquent les feux d'herbes allumés par des chasseurs de rats. Cette section, particulièrement difficile à établir et sur laquelle le matériel circule aisément, sans heurts et sans secousse, prouve l'excellent armement de la voie, sa solidité et sa pose parfaite. Le Basoko qui tient le frein de notre voiture, manœuvre avec une adroite sûreté. Le rail, tout du long, est accompagné de poteaux métalliques à section de cornière portant deux fils, l'un pour le télégraphe, l'autre pour le téléphone.

Après le bassin de la Mia, se passe le col de l'Horizon, suivi du col de Kutadi, du kilomètre 25 au kilomètre 30, où s'étend une orographie moins violente et où les difficultés de construction s'atténuent. Des sommets moins âpres, toujours nus et roussis. Des lopins immenses brûlés, incendiés, couverts de

cendres sinistres. Puis, une verdure pauvre. Sur ces longues herbes folles appelées « mti » s'élancent des palmiers, le « teba » du pays, palmiers insouciants, irréguliers, épanouis en vastes plumeaux; puis aussi, les malolo, qui donnent une mauvaise grenade.

Après cette végétation abandonnée, délabrée, en teinte neutre, le pays prend un aspect plus riant. Le baobab se montre. Les arbres se tassent en taillis. A travers des plaines herbues, coupées de roches noires, les alignements droits se font plus longs et le train, mieux à l'aise, file plus vite. Un grand aigle blanc et noir, les ailes éployées, plane, fort indifférent à cette invasion de la mécanique voyageuse.

Des ponts métalliques traversent encore des torrents secs, inavoués, mais qui ont leurs heures d'inondation furieuse et ravageante. Les environs sont toujours déserts. Il paraît que les villages indigènes ont plié bagage devant la voie ferrée.



Curieux regardant le train.

Des travailleurs sénégalais demeurent seuls campés près de leurs anciens chantiers.

La voie file maintenant par de petits bois, morceaux épars de forêts. La richesse ligneuse de la contrée — massifs frais et sombres, terrains débroussés, arbres énergiques comme de beaux dracena — s'affirme aux bois de la rivière la Kimesa, dont le train suit la vallée, après le col de Tombagadio, pour arriver à la station de Kengé, au kilomètre 40 — où tournoie un aéromoteur.

A côté de la station, dans un abandon de cendres, de poussière et de décombres, gît le lamentable village d'une tribu de Lagos. Les huttes, en paille tressée sur une ossature mouvante de gaules, de perches et de rondins, forment cercle. Des bois carbonisés et quelques pierres — rudiment de four — occupent le centre de cette place. Notre venue fait événement, — en silence. Les hommes sortent de leurs misérables repaires et se postent, hébétés, devant leur seuil, attendant, sans un mot, sans une esquisse de salut. Ils ont la tête rasée. Des manteaux troués jetés sur leurs épaules laissent voir des triangles tatoués sur l'estomac; plusieurs, maigres comme des oiseaux de proie, ont le buste nu; les jambes se cachent jusqu'aux genoux sous une étoffe ou un morceau de sac ficelé à la ceinture. D'autres ont la tête enveloppée d'un chiffon. Tous ont un air brute, la face non dégrossie, et d'abominables yeux abîmés de taies et de suppurations. Impassibles, ils laissent notre curiosité errer, plonger dans l'intérieur des huttes où traînent de la paille, des enfants contrefaits, des poules picorant des morceaux de vieux biscuits. Une femme, la seule qui se montre, a le front barré d'une tresse de paille qui couronne et maintient les cheveux.

Près de ce fragment de village crasseux, poussent l'éponge végétale et le pois cajan, le « wandou » que ces malheureux font cuire dans de vieilles boîtes à conserves.

Ils nous laissent tout examiner, ces êtres abstrus, hagards, spectres de dénuement noir, ces Lagos accablés au rang inférieur dans la série des races du pays. Nous partons sans avoir vu la plus légère mobilité, un essai d'expression dans leurs traits inertes.

Le train se remet en marche, et dans la vallée de la Kengé, et le long des affluents de la Duizi, parcourt des terrains de fertilité latente, des superficies inoccupées où, sans doute, s'installeront des fermes, des cultures maraichères et de sérieuses exploitations agricoles. Des arbres, en vastes bosquets, versent de l'ombre sur les ruisselets, et le pays se calme en gracieux vallonnements, dans une géographie physique plus tempérée. Des bandes de grands arbres s'alignent, entortillés de lianes et postés comme les premiers indices de la flore équatoriale : parmi eux, de beaux échantillons de « foucou », un excellent bois de construction. Les termites, dont pointent les champignonnages dans les champs, ont imposé au chemin de fer l'emploi des traverses métalliques.

Les environs sont abrités. Des noirs se rangent sur le talus au passage du train pavoisé; plusieurs sont armés de la machette, sorte de couteau allongé ou de faux sans manche qui sert à défricher en sabrant les herbes. De ces noirs, les uns demeurent impassibles et figés, nous faisant un accueil de fierté raidie, restant droits et d'apparence indifférente, sans une avance; les autres, ceux qui ont pris part aux travaux de la ligne, clament des joies bruyantes, les bras en l'air. Les habitats de ces tribus sont plus soignés et de longs dessins de galets et de coquillages enjolivent les allées irrégulièrement plantées.

La Duizi, que longe la voie ferrée au kilomètre 50, est une pimpante rivière gazouillant sur un lit de roches, se sauvant sous des arcs de verdure. Les arbres sont, depuis les racines, parés de ramilles, habillés de plantes parasitaires. Ici, s'épanouit le « parasolier » qui semble s'entourer d'ombrelles vertes.

La Duizi, dans sa retraite de végétation dense et enclose, est l'abreuvoir des éléphants. Sur cette section, la locomotive a déjà dû lutter contre un de ces pachydermes ou contre un buffle qui ne prétendait point céder la place. Sur les talus se marquent profondément de grosses traces de pas d'éléphants.

Le long de la Lamballala, la forêt se resserre et se tasse encore, s'emmêle, occupe l'espace de ses ramifications enche-



Un arrêt du train.

vêtrées. Des souches tordues, des bois noueux, des feuilles larges, un encombrement d'essences curieuses et variées, une population de plantes agglomérées, un fouillis où paraissent asphyxiés quelques palmiers gris. Pas un chemin n'est réalisable dans cette forêt qui semble un gigantesque travail de fascinage et où la plate-forme de la voie ferrée a dû être ouverte à la hache.

Au Monolithe, — kilomètre 63, — l'air et l'espace sont rendus et sur les terrains qui s'égalisent et s'allongent, poussent le palmier élaïs et le bananier : un de ceux-ci porte un plantureux régime de certainement deux cents bananes. Ici, aussi, apparait le faisan du Congo.

La montuosité du sol se calme toujours, les collines s'arrondissent, une végétation souriante se dispose en grands bouquets verts, — et ces agglomérations d'arbres montrent un embrouillis de troncs et de branches de toutes formes, et non, comme sous nos latitudes, les régulières et longues hachures parallèles de mêmes fûts.

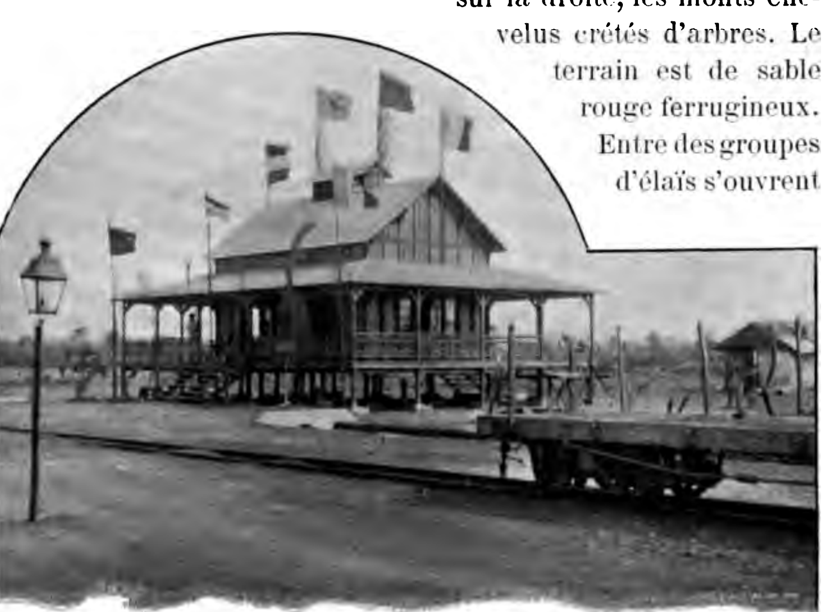
Au long de la Bembisi, — kilomètre 72, — le paysage sylvestre est charmant sur les bords de cette rivière qui a des crues soudaines de sept mètres. La forêt, où vivent des

bandes d'éléphants, a de verdoyantes coquetteries, de frais et sombres recoins, du mystère dans un poétique et rêveur arrangement.

L'importante Lufu est traversée sur un pont de 50 mètres de portée, et la voie, entre des parois d'apparences ardoisières et calcaires, arrive à la station de Lufu. Le chef de gare est un noir, un Sénégalais, grand, assez façonnier, habillé de blanc et portant de grandes lunettes bleues. La station sur la hauteur est un bâtiment soigné, clair et simple, entouré d'un jardinage de fleurs.

Dans la partie suivante s'étendent des champs de papyrus; de nombreuses termitières se bombent en champignons; de hautes herbes en forme de glaïeuls garnissent les plaines qui filent en très beaux horizons, en pentes douces jusqu'à des collines couvertes d'arbres. De petits singes grimaçants, qui s'amusent et grignotent, sont pris de peur soudaine et s'esquivent en gambades, secouant les branches et disparaissant dans l'épaisseur du feuillage.

Après le col de l'Antilope, se projette, vers le kilomètre 90 sur la droite, les monts chevelus crêtés d'arbres. Le terrain est de sable rouge ferrugineux. Entre des groupes d'élaïs s'ouvrent



La gare de Songololo.

des perspectives immenses; des étagements de plans irréguliers se perdent, se dissolvent dans une brume bleuâtre, les lointains s'effaçant, s'estompant en délicats effets de couleur. Et bientôt la brousse a repris ses droits et règne dans cet étrange paysage en gris, vert et rouge. C'est encore la grande savane rumorante, défrichée par le feu, aride et désherbée. La vue se perd sur une immense dénudation, — mais sans se buter à une réelle impression de désolation et de tristesse.



L'arrêt à Songololo.

La gare de Songololo, près du kilomètre 100, est une élégante construction en boiserie norvégienne. En face, est une grande remise à locomotives et tout un quartier d'habitations pour le personnel.

Plus loin, le train descend vers la Kunkula dans des fonds humides, herbus, où s'épanouissent de géantes et capricieuses « orchidées » violettes; dans cette zone de grandes surfaces planies, les terres sont toisonnées de hauts roseaux balancés dans

le vent. De longs lézards mornes reposent près du ballast; à gauche, des canards bronzés pataugent dans un marécage — où le soir, à la fraîche, les antilopes des environs viennent se désaltérer.

La physionomie de la région se fonce ensuite et la broussaille se multiplie à perte de vue; l'aspect de la végétation est morne, d'un vert jauni, fané; les plantes sauvages — populace de la botanique congolaise — envahissent d'une brutale domination l'immensité des plaines. Trois antilopes, avec grâce, les oreilles pointées, s'arrêtent à notre passage et, pris d'effarement, partent d'un galop léger.

Au loin se soulève, se gonfle, se masse, une imposante alignée de montagnes, et à partir du kilomètre 125 — où dorment des étangs et des marais, et où serpente le ravin des Singes, — la voie, après le passage de la Sansikua, monte pour l'ascension du Col de la Hutte. La végétation reste vivace, accrochée



Une forge volante à la Sansikua.

aux versants de montagnes étrangement conformées; les bananiers se comptent à profusion ainsi que le safos qui donne des prunes violettes; des lianes accrochent des cordages aux moindres rameaux; des baies pendent en grappes rouges; des jardins vagues ouverts à tous s'ornent de grosses fleurs en cloches blanches; le terrain — disent les agronomes — serait excellent pour la culture de la canne à sucre.

Mais, l'altitude augmente toujours, et les plantes, attaquées par le grand vent, se blottissent dans les replis du sol, s'entassent dans les fonds comme en de vastes entonnoirs. La roche qui encaisse la tranchée est de coloration violacée, rappelant le minerai de fer manganésé. La ligne s'infléchit, sinue à flanc de coteau, se noue aux difficultés du terrain, revient et surplombe des sections déjà franchies; le voyageur domine un dédale de belles vallées béantes entre des montagnes vertes, entre des montagnes jaunes; ce panorama convulsé, ce jeu d'altitudes, ce peuple de sommets en fière assemblée rappellent certains passages de l'Arlberg. Comme couleur, la descente de la Malanga serait un paysage espagnol, s'il y avait des oliviers.

La ligne franchit encore le Col Manioc et le Col de Bafu près de roches bizarres qui manifestent très nettement des phénomènes d'érosion. Autour, traîne, en bandes immenses, en aspect de désastre, le deuil des parcelles récemment incendiées par les indigènes. Près du kilomètre 150, le pont tubulaire du Kwilu, de 80 mètres de long, est d'une légère et jolie construction; le tracé se reprend ensuite à monter dans une contrée large ouverte qui, — ainsi qu'en bien d'autres points, — ne donne pas l'impression d'une région pauvre, — mais d'une région sans habitants. Le paysage est à la sépia sur des teintes neutres d'automne. La voie ferrée se déroule sur les crêtes et, passant le Col des Deux-Versants, domine un superbe spectacle, une contrée capricieuse, grandiose, irrégulière, parsemée d'immenses roches grises, mélangée de végétations turbulentes, vivaces, qui poussent en étonnements et en surprises.

La descente se fait devant de majestueux aperçus de montagnes dans un tableau qui s'étend et s'enfonce à l'infini; à

l'avant-plan, un massif rocheux crénelé, bastionné en véritable forteresse de granit, le massif imposant de Bangu. Comme grandeur dans une tonalité exquise, comme majesté développée dans un ravissement de décor, le spectacle est certes parmi les plus superbes que traverse une ligne ferrée. Cette prestigieuse et stupéfiante descente se poursuit en nombreux lacets et, de çà, de là, de grandes roches noires se dressent en fantômes de pierre, gardiens de ce merveilleux panorama.

Après les premiers kilomètres, les roches très dures ont disparu ; tous les terrains sont de cohésion moyenne; quelques rares massifs de quartzites ont résisté à la pioche. Les roches non meubles le long de la route sont schisteuses et calcareuses; parmi ces dernières paraissent des bancs de marbre commun. Les talus montrent un terrain argileux mélangé de sables ou enfermant en rognons ou en agglomérats, un minerai de fer pauvre un peu granulé, couleur de limonite. Dans cette région émergent des bancs de calcaire dont on pourrait certainement faire de la chaux.

Les tranchées sont taillées dans un schiste calcareux rosé; des amas de calcaires gris usés, abîmés par le ruissellement,



Un arrêt du train.



Les maisons de campement à Tumba.

font place à plusieurs affleurements de marbre; et au bout d'une plaine de paisible végétation, la ligne arrive à la station de Kimpesse dans la vallée de la Lukunga.

Après cette station, qui sera un point important de la ligne, — on assiste, longtemps encore, au redressement en haute solennité de ce fantastique et énorme massif de Bangu; ce colosse de l'orographie, superbement vêtu de tons graves, étale, grandit, affirme sa puissance majestueuse, assise sur une formation de massive énergie. Sur les fonds des premiers plans, pointe en fantaisies une vivacité de plantes curieuses, dilatées en tous sens, épanouies bellement dans le bonheur de leur liberté.

Bientôt, quand la Lukunga s'éloigne restant aux pieds du massif de Bangu, les roches de Bemba accaparent le terrain, se resserrent et forment au long de la voie des muraillements étranges, les uns en forteresses, les autres en formes de ruines de vieilles architectures, d'autres encore alignées en colonnades. Le Col de Gambi est franchi, — et le train, engagé dans une vallée assez étroite, parcourt des terres jaunes, des étendues de brousses et, entre des parcelles de culture en coins de paradou, où sont postés de placides indigènes, contourne des pentes et des croupes, enlace le

terrain, traverse des champs d'orseille — une utile plante tinctoriale... Enfin, dans la vallée de la Lambessa, arrive à Tumba — kilomètre 188 — le voyageur fatigué d'attention, ravi d'émerveillement après ce long déroulement de panoramas africains.

Des rumeurs, dans le district, avaient répandu la nouvelle de la venue d'un représentant du Roi-souverain... Les chefs indigènes, pour s'affirmer sans messéance et pour prouver qu'ils ne sont point de grossiers sauvages dépourvus de savoir-vivre, ont alors, très courtoisement, voulu faire accueil aux autorités.

A l'arrivée du train, à Tumba, les majestés noires et leurs suites sont rangées, dans une immobile et solennelle gravité,le long de l'avenue de la gare. En groupes, accroupis, étalés sur le sol, ils forment tas, par village ou par tribu. Avec un orgueil d'ostentation, chefs et seigneurs de toutes importances, ont sorti leurs plus étonnants oripeaux et se sont parés de ce qui, marquant la richesse et la puissance, doit en imposer aux étrangers... Or, cette grande tenue, cet appareil de superlative parade, piteuse contrefaçon d'officialité, donne, avant tout, une déconcertante drôlerie aux dignitaires emplumés. Ils nous servent, très consciencieusement, le spectacle d'une élucubration carnavalesque, sérieuse et imperturbable.

Le chef a fait porter par un adjudant son siège — qui est un fauteuil disloqué, un vieux voltaire troué, ou un simple pliant. Mais, ce meuble incomplet, détraqué est, tout de même, un luxe, une rareté; il est déposé, en manière de trône portatif, devant l'envieuse admiration des foules. Le chef s'est installé sur ce siège et a disposé de la plus manifeste façon son bariolage d'insignes. Son costume fantastique est combiné en surcharge de lambeaux d'uniformes, de vieux fonds de costumier,

jaquette à brandebourgs ou tunique de ton voyant. L'un, sur un jupon de toile, a gauchement endossé un habit rouge à grosses aiguillettes ternies, vieil habit de cour ou tenue de valet de pied. Les livrées, par leur charge de galons, ont un merveilleux succès. Un autre s'enorgueillit d'un vieux casque bossué, estropié, muni d'une seule moitié de jugulaire, mais surmonté d'un aigle à la russe. Un autre, en chemise de



Tumba. — Les peuplades indigènes.

flanelle bleue, tient entre ses jambes un haut sabre de cavalerie et se raidit la tête pour ne pas faire dégringoler un bonnet à poil trop étroit. Tous ont la poitrine constellée de médailles, de plaques, de grandes pièces de monnaie pendues au cou par des cordons; il faut du clinquant métallique très quelconque, insignes incompréhensibles mais marques de fierté certaines. Un dernier, drapé dans un tapis de table et tenant un énorme parapluie, a fait étendre un morceau de

paillasson sous ses pieds, et porte, pour bien affirmer son faste et son opulence, trois chapeaux superposés.

Derrière le chef, sont plantés des étendards, le plus grand nombre en peaux de léopards tendues sur des perches en croix. Plusieurs chefs, toujours pour déployer leur chic, ont amené les plus séduisantes de leurs épouses qui sont assises dans le sable, le cou entortillé de perles. Près de ces dames, se



Le chef Maketu et ses sujets.

trouvent les joueurs de tam-tam et les sonneurs de trompe. Aux côtés du maître, au premier rang de préséance, sont postés aussi les féticheurs à l'air malin et sournois, habillés de plumes baroques, de bibelots talismaniques et d'amulettes de première valeur; puis, parmi les autorités et les gens de cour, encore, le poète ou le chanteur de louanges qui récitera et hurlera à pleine voix les exploits belliqueux du maître, — non seulement pour chatouiller les oreilles de celui-ci, mais beau-

coup pour ennuyer et défier les voisins. Autour enfin, en attroupement, en galerie admirative, sont les notables, les importants de la tribu, costumés d'une moindre bizarrerie de singularités, de fantaisies cérémonieuses, parmi lesquelles beaucoup de vastes parasols à rayures vives; les propriétaires de ces raretés ont grand soin de les tenir ouvertes afin que nul n'en ignore... Au nombre des gens de qualité, se pavane un gaillard crasseux, la tête turbanée de chiffons et la face abominablement balafrée : il se carre dans une capote de soldat, fume la pipe et n'a qu'un soulier. Son voisin porte la peau de chat sauvage qui est insigne royal et, devant ses féaux, très majestueusement, se mouche dans ses doigts. Pour un autre, encore, un gilet de flanelle est devenu, par l'ajoute de perles cousues devant et dans le dos, un dolman de cérémonie. Une simple et ignoblement sale chemise de nuit et une casquette galonnée font, tout aussi bien, figure jalousée. Le meilleur luxe, le suprême genre épatant des seigneurs de deuxième classe, paraît être le bonnet grec à lourdes broderies de couleur. La canne longue, les colliers de griffes de fauves, les calottes en fibres d'ananas sont aussi des affirmations de dignité, des éléments de parure recherchée dans ce caricatural congrès de grands chefs en chiffonniers et d'empereurs grabataires.

Le spectacle est inimaginable, avec des détails d'une drôlerie sincère et désarmante. Doutant, malgré tout, de la réalité possible, on croit à un rêve de parodiste, à une invention d'étudiants fumistes, à une énormité de mascarade.

Chez eux, avec énergie, le sérieux persiste : ils se gobent magistralement... Ravis, béats, gonflés de morgue, ils demeurent immobiles, très certains d'être imposants dans leur bric-à-brac d'accoutrement. Les fiertés sont grotesques, les solennités empesées; la conviction a un naturel et admirable resplendissement de ridicule.

La politesse, la règle de l'étiquette et la loi du protocole bakongo veulent que les étrangers passent minutieusement la revue de ce luxe de maraudeurs. Il faut aller devant chaque groupe, regarder, avec un petit étonnement, le chef, détailler sa tenue, analyser son esbrouffe : ils traduisent notre curiosité

en vénération. Et quand on touche les galons, quand on soupèse les torsades graisseuses, quand on regarde de près les médailles dont ils ignorent les inscriptions et le sens, — que le blanc doit comprendre et respecter, — ils se laissent contempler avec un dorlottement de satisfaction, une complaisance qui daigne honorer le passant, une visible griserie de fatuité. Ils restent, après cette comédie d'hommages, roidis de gloriole, boursouflés de contentement orgueilleux, toutes leurs prétentions étalées sous un semblant de hautaine indifférence. L'apparat de ces députations de peuplades du district des Cataractes, tribus de Bakongo, autochtones des environs, le facies altier de ces noirs crépus et tatoués, les dents cassées, la mine dure sans méchanceté, le corps huilé ou rougi de «ngula», les pointes d'ivoire portées en signes cabalistiques de fétichisme, l'ahurissant assemblage de parures ficelées, de défroques rabisto-



Le chef Maketu et ses sujets.

quées, de funambulesques déchets de costume, l'ensemble de ce travestissement délabré et insensé est d'un superbe inconcevable de sérieux authentique : la vision d'un peuple d'aliénés.

Au nombre de ces chefs, trône, en évidence, et couronné de plumes, le fameux Maketu des Banza Matadi; il portes sur la poitrine, au bout d'un collier de viroles de cuivre, une médaille aussi grande que sérieusement officielle et qui lui fut décernée par le Roi-souverain pour avoir compris et secondé l'influence des civilisateurs.



Les tambourinaires et les sonneurs de trompe.

Quand l'inspection est terminée, quand ils sont convaincus de l'impression produite, leur tour est venu de manifester, de rendre la politesse reçue en faisant connaitre leurs sentiments de joie et leur parfaite allégresse.

Tout le monde est debout, brusquement.

Alors, commence un affreux et assourdissant concert, un ensemble de cris, de hurlements, de vociférations devant constituer un enthousiasme charivarique. Les instruments et les gens cornant et beuglant, les parapluies, les étendards et les

armes en virulente agitation, toute la cohue, prise de rage, se trémousse, saute, trépigne avec une exaspération de vacarme, autour du chef, toujours grave, mais debout maintenant et menant cette sarabande de forcenés. Ils se répandent dans la plaine, tapageant avec férocité, chacun manifestant suivant les us de son pays. Les uns dansent en vertige, pivotent comme des toupies, les bâtons, les cannes, les flèches agités, les lances tournoyantes, les sabres effectuant des moulinets désarticulés, les bras remués et battant l'air... Un autre groupe exécute des simulacres de chasses et de combats, imite la poursuite et l'ardeur de la tuerie, joue des scènes d'attaque avec des cris d'entraînement, des provocations à pleine voix. Un des mimes remplit le rôle du gibier; il se dissimule, se blottit, cherche des chances de fuite; et le tout aboutit à des tableaux de victoires hurlantes et braillantes, les armes frappées les unes contre les autres.

De toutes parts, se démène et éclate en résonnances furibondes, la brutale gueulerie, la joie du bruit. Les trompettes s'essoufflent, les tam-tams, les tambours de danse résonnent *fortissimo*, des « artistes » se crèvent les joues sur des cors de chasse, pour atteindre le comble de la surexcitation dans les cris à pleins poumons, dans une frénésie de tapage, accompagnée de trémoussements et de : hou !... hou !... — qui doivent signifier des : très bien ! entièrement approbatifs.

D'un autre côté, un chœur entame gravement une mélopée énigmatique dont le rythme régulier, trainant, est agaçant et crispant de lente monotonie. Puis, la mesure s'anime, s'enfièvre; les chanteurs pressent le mouvement, s'emportent et glapissent à se retourner la poitrine.

Cette démonstration effrénée, ce hourvari en solennité si pompeusement insensée, est un étonnement à pouffer de rire, qui devient un douloureux assourdissement et l'envie de s'esquiver. Mais, devant cette ardeur emballée, dans cette parade à grand boucan, pas un instant ne se dessine un soupçon de mystification. Elle est drôlatique avec une immense mais naïve bizarrerie, cette démonstration de bruit infernal, dégageant de vilaines odeurs et remuant des parapluies multi-



Tumba. — Chefs indigènes.

colores fiévreusement agités à bout de bras... Et l'on pense peut-être que leur tenue de fiers et misérables primitifs, leurs chiffons symboliques, leurs loques prétentieuses et leurs panaches dépenaillés ne sont, au fond, guère moins explicables ou moins convaincus que certaines dorures ou aigrettes, couleurs de rubans ou formes de chapeau consacrant de l'officialité ou des grades dans notre très supérieure civilisation. Simplement, nous assistons à une démonstration sociologique découvrant l'initiale évolution des conventions qui s'imposent à tout assemblage d'hommes.

Non loin des maisons danoises qui nous servent de campement à Tumba, dans la vaste plaine nue qui, de l'autre côté du chemin de fer, monte vers les bâtiments de l'Etat, un attroupement d'indigènes s'est formé. On entend une vague et criarde confusion de chants et de glapissements d'appel : des Bakongo se divertissent au « tam-tam », aux danses de fête. Le tam-tam, c'est la joie de la jeunesse, l'irrésistible et seul amusement,

l'occasion de contacts, les trouvailles d'éventualités amoureuses : c'est la valse noire.

La galerie est faite de curieux immobiles, plantés droits qui, très flegmatiquement, les bras croisés sur la poitrine et le couteau dans la gaine de peau attaché au bras ou à la ceinture, sucent à grosses lèvres un court brûle-gueule. Au centre de cette curiosité, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, sont en deux rangées se faisant vis-à-vis. Danseurs et danseuses sont nus jusqu'aux hanches; une étoffe fanée, aux tons de poussière, juponne les jambes au-dessus des genoux. Les jeunes personnes ont les cheveux courts, crépus, jardinés par des arrangements qui tracent des allées rasées allant de l'avant à l'arrière de la tête. Elles portent un ivoire taillé pendu au cou, des bracelets et des chevillières en torsades de cuivre. Les plus coquettes ont, sur la poitrine, un tout minuscule foulard carré, rouge d'un vif éclatant; mais, la plupart, généreusement, dansent les seins au vent, — et cette exposition de jeunes poitrines en formation, de seins se gonflant et mûrissant est d'une grâce franche.

La danse est conduite par un tambourinaire à cheval sur un instrument étendu dans le sable; il tape des doigts, cogne des jointures et pianote énergiquement sur la peau résonnante. Le musicien se démène et se dandine en des agitations d'énergumène; il crie, il hurle, il excite.

Les deux rangs de danseurs avancent l'un vers l'autre, puis reculent, et recommencent le va-et-vient; cette double oscillation est le seul, le continuel mouvement, — que les intervenants, sur le rythme du tam-tam, accompagnent de battements de mains et d'un chant long, nasillé sur trois notes toujours répétées. Et les danseurs continuent, avec une inlassable patience et une obstination agaçante et froide, ces allées, ces venues, ces rencontres suivies de retraites, en un mouvement de vague se reformant toujours pour retomber... Les avancées et les reculs s'effectuent avec des contorsions de poitrine, des balancements de ventre, un roulement des hanches, des torsions mêlées de dandinements ridicules. En se trémoussant, le corps a des remous, des gaucheries d'atti-

tudes contraintes où se cache une singerie de doux propos, une vague expression de tendres désirs. Mais toujours, sans un geste autre que le battement de mains, la figure immuable, les traits fixes dans une indifférence froide, c'est le corps qui joue tout le rôle. La mine distraite des opérateurs donne même, à ces manœuvres érotiques, une simple agitation machinale; dans l'accomplissement d'un rite, ils semblent officier et exécuter les cérémonies graves et ambulantes d'une idolâtrie naïve.

A la longue, tout de même, les chants devenant plus cris, plus appels, le batteur de tam-tam, s'esquintant en plus violentes diableries, corse sa musique, précipite sa cadence, chauffe son public. Les contorsions, les mouvements de ventre, les étals de corps se font en simulations d'offres, d'avances, d'invites amoureuses; l'équivoque sensuel s'avoue, se précise par une mimique où seuls manquent le clignement d'œil ou la sortie d'une pièce de monnaie.

Un couple reste au milieu et, très naturellement, la face toujours impassible, mime, en sèches mignotises et dans le naturisme le plus précis, l'accouplement. Les deux protagonistes, tandis que les camarades accompagnent, sont accolés; les poitrines nues se serrant l'une à l'autre, l'homme tient la femme aux épaules très étroitement, et la femme caresse le dos de son mâle, — tandis que les deux corps ondulent, et se frôlent en des mouvements caractéristiques et honnêtement obscènes... Après le temps moral que veut cet exercice, les deux danseurs, — dont la physionomie n'a exprimé aucun semblant de sensation, — rentrent dans le rang... Et paisiblement, dans un calme toujours rêveur et distrait, reprennent ces danses tranquilles, ces réjouissances sans précipitation, ces exercices pour pays chauds... On ne retrouve pas l'enthousiasme furieux et le paroxysme que décrit le journal des Goncourt.

Le chant nègre, qui accompagne, a une forme de complainte, de poésie grossière appuyée de perpétuelles reprises, de répétitions alanguies, puériles, d'une navrante sincérité et aussi d'une suavité indicible.

Les manœuvres de balancements lents et de secousses enferment une notion de joie, manifestent de l'instinct; elles sont, informes, la recherche d'une chose essayée dans une incapacité d'expression. Une lourde maladresse de moyens fait de cette danse une tentative, une ébauche, qu'un affinement des sens et une plus soigneuse recherche transformeront, accuseront voluptueusement en souplesses, renversements et provocations, — pour aboutir à ces pas d'almées, aux cambrures de grâces étranges, au charme de gestes et d'enlaçantes invites, aux pâmoisons haletantes, aux spasmes, aux ondulations clairement et savamment lascives de la vieille Arabie.

La danse congolaise est une candeur trémoussée, une crudité brutale de nature sauvage, — et c'est par cela que cette volontaire ardeur de la chair, dans sa gaucherie solennelle, garde une étrange attirance.

Interminable, elle recommence, reprend et se poursuit, toujours identique, la danse qui paraît ne jamais plus devoir finir. Toute la nuit, résonne le tam-tam et geignent les chantonnements en brouhaha de joie...

Auprès du groupe, un chétif allumage de branchettes grésille. Sur ce feu, cuisent de minces morceaux de viandes embrochés à des baguettes fichées dans le sol. Et tout autour, une couverture aux épaules et se garant de l'humidité froide de la nuit, des Congomen accroupis, gravement silencieux, fument un mélange de tabac et de chanvre.

Des garçonnets pincent du « ndimbi », un bois creusé en caisse d'harmonie et sur lequel sont fixées, avec ornements de perles, des lamelles d'acier que le joueur fait vibrer.

On se serre et une place s'ouvre devant le feu, quand un danseur, épuisé, vient s'allonger près de la chaleur, se roule dans un drap et s'endort.

De ma cabane, je l'écoute, bizarre, dans le grand calme de l'ombre, cette persistante harmonie barbare, ignorante de la mélodie, simple indication d'un rythme vague, tapoté en notes sourdes.

De Tumba, la seconde moitié du railway congolais descend par de vastes fagnes encore tachées en noir de parties incendiées, la vallée de la Lambessa, jusqu'au passage de la rivière Gongo, — où des arbres abattus marquent la place de l'ancien chantier de montage du pont. La série des bassins hydrographiques secondaires, que la ligne recoupe ensuite, sont d'une luxuriante fertilité; le profil en long est en rampe continue; de part et d'autre de la voie, ondulent sous le vent des tourmentes de hautes herbes en désordre, de roseaux, d'arbustes sauvages à grandes feuilles étalées, un gaspillage d'énergie végétale. Aux roches disparues succèdent des sables argileux. Dans les forêts à distance, se blottissent et se dissimulent nombre de villages indigènes.

Après Kunda, au kilomètre 210, aux abords de la Luvu, s'étendent éperdument des fagnes monotones, des herbes sèches et minces, le « mianga », toujours surabondant dans les terrains qui ont été cultivés, puis abandonnés; ce mianga est un assez bon textile travaillé par les indigènes. L'immense pays de végétation pauvre donne l'impression d'une Campine équatoriale.

La situation de la voie à flanc de coteau a imposé la construction d'un long réseau de fossés de garde pour empêcher l'action ravinante des eaux pluviales; dans les plis de terrain, les eaux sont souvent conduites sous la voie au moyen d'aqueducs métalliques en tôle d'acier.

Dans les tranchées qui suivent Kama, vers le kilomètre 217, le déblai parait avoir été économisé; le profil en travers est resserré par des surfaces raides, bien loin du talus naturel de ces roches meubles; des fendillements, des commencements de lézardes permettent de croire que les grandes pluies attaqueront ces talus et feront des éboulements sur la voie. Les eaux sont, du reste, si violentes que sur une section très voisine le rail a dû être déplacé et ripé devant la venue des inondations.



Un arrêt du train.

Dans la vallée que longe le train, des parties très boisées avoisinent la ligne; entre les arbres s'embrouillent des réseaux de lianes longues et balancées, pendues à toutes les branches et semblant constituer un outillage de gymnastique pour les singes.

Après la Zumbula, au kilomètre 221, le pittoresque se reconstitue; les terrains se déforment, montent et descendent; l'aspect s'accidente en arrangements variés. La ligne gravit les rampes de Zona. Un cantonnier nègre, le drapeau blanc à la main, tire son chapeau de paille au train défilant et montre sa figure grimacée d'un sourire d'ahurissement... Une balastière ouverte sur un des flancs de la tranchée montre d'excellents matériaux pour l'assise de la superstructure.

Devant la montée, où la locomotive dépense de la vapeur, les paysages se déploient et reculent jusqu'à l'infini en plaines, en forêts, en landes rousses, en steppes chiffonnées.

Par des ravins boisés, par des gorges vertes, par des détours à travers de fraîches arborescences, l'ascension se développe, se poursuit vers des hauteurs sous bois. Les

perspectives s'ouvrent et se dilatent sur un bel ensemble de sites forestiers; et au point culminant de la ligne, au Col de Zona, à la cote 745, la vue embrasse immensément des échappées panoramiques sur des horizons de forêts... La descente s'opère devant cet étonnant tableau : des bruyères folles, des versants sauvages en bizarreries de combinaisons, des végétations venues en coups de tête, au hasard, semées par le vent, ravagées par places, — et le fond de l'étendue est un éploiement de la contrée. La vue porte jusqu'à Tumba, à quarante kilomètres. De tous les côtés, des perspectives sans fins, couvertes d'un moutonnement d'arbres en touffes, en masses sylvestres, en foules toujours renouvelées jusqu'aux derniers plans, perdus dans le ciel en vert et rouge. Cette longue tortueuse pente promène une intarissable jouissance contemplative.



La garde d'une station.

Un peu plus loin, des cumulées 241 à 245, une tranchée nouvelle en confection montre l'adoption d'une variante qui doit corriger et simplifier le premier tracé adopté. Evidemment, sur un terrain aussi compliqué et sans documents complets, on n'a pu vouloir, du premier coup, trouver partout les passages définitifs; en différents points, des corrections à faire ou déjà commencées assureront un meilleur système de pentes, de rampes et de courbes; les différences de kilométrage prouvent ces modifications.

Avant la station importante et bien outillée de Congolo, on constate encore que les talus ont peu de base; en plusieurs endroits du déblai, des commencements d'affaissement se montrent. Les indigènes ont pris, malgré toutes les défenses, la mauvaise habitude de circuler ou sur la voie ou sur le franc-bord le long de la crête des talus — ce qui n'est pas pour consolider ceux-ci. Cette seconde section du chemin de fer, depuis Tumba, n'a pas encore la perfection d'exécution de la première partie; la voie, moins régulièrement posée, n'a plus ces alignements impeccables, et les cahots du train comme les entrées de courbe ont de la dureté. Il convient de remarquer, en même temps, que la voie plus neuve et moins affermie dans son ballastage par un trafic sérieux, doit être moins bien assise, les tassements ne s'étant point encore effectués. Bien naturellement, la construction trahit la hâte d'ouvrir au plus tôt à l'exploitation, — quitte à faire plus tard des frais de réfection.

Au delà de Congolo, un pont tubulaire de cent mètres de portée, pesant 408 tonnes, un ouvrage métallique très soigné traverse l'Inkissi, une importante rivière dont le cours est irrégulier et le régime fantasque. Les culées, avec hauts murs en ailes, sont en maçonnerie de moellons débrutis; les tablettes et les dés d'appui sont en béton de petit gravier. Les eaux brunes, chargées de matières limoneuses, ont des crues violentes; jamais les habitants du pays n'étaient parvenus à jeter d'un bord à l'autre une passerelle de bois; l'ouvrage était toujours emporté, et devant ces eaux indomptables, l'Inkissi avait été déclarée la rivière fétiche. Très charitable-

ment, les noirs avaient prévenu les ingénieurs belges, afin qu'ils ne perdissent point du temps, leur affirmant que jamais un pont ne subsisterait sur la rivière fétiche. Or, par un plaisant hasard, le premier pont provisoire, établi en bois pour le service du chemin de fer, fut enlevé la nuit par une crue subite. Les noirs triomphaient et haussaient les épaules,



Un badaud dans un arbre.

voyant la fatuité des travailleurs blancs reprendre l'ouvrage. Mais, un nouveau guignon faillit confirmer la superstition locale. Le tablier métallique, suivant l'ordinaire, était mis en place avec l'aide d'un pont de service. La partie métallique était amenée et parvenue dans la verticale de sa position définitive, les sabots surplombant les galets d'appui, quand une masse de troncs d'arbres charriés dans le courant violent

des eaux vint casser net une palée de la charpente. Il était heureusement trop tard; le tablier en descendant prit exactement sa place... L'indolente philosophie du nègre déclare aujourd'hui tout bonnement que le blanc est plus fort que le fétiche : voilà tout.

De l'autre côté de ce pont, qui a son roman dans la construction du chemin de fer, le train remonte, passe au pied du grand drapeau bleu de la mission de Kisantu et rencontre l'ancienne et méchante route des caravanes, pauvre sentier sinueux et rugueux, irrégulier et raide. Les talus hauts sont revêtus d'arbustes à feuilles rouges, de plantations qui ont l'air de jardins sans propriétaire.

Une nouvelle rivière, la Guvu, à lit de roche, est traversée à la lisière d'un bois très dense où s'ouvrent, sur fond de verdure sombre, de beaux palmiers rafia. Du milieu de plaines de sable blanc, la locomotive domine les méandres des forêts de Madimba. Ce décor de toute puissance végétale est de la féerie, du rêve qui a de la fantaisie et de la violence. Partout, la lourde toison de forêts qui couvre les ondulations du sol, dit la richesse grasse et puissante, étalée et prodigue, les terrains productifs, le climat favorable. Partout, une énergie verte sort de terre, s'épand, se recouvre, se tasse et lutte; et cette ardente et fastueuse végétation, en débordante abondance, chante une des plus belles strophes dans cette longue et brillante chanson de la nature équatoriale. Des bandes, en caps de forêt, avancent jusqu'au talus de la voie, montrent une verdure hautaine, magnifiée par cette solitude; des légions de cocotiers, la tête étoilée et paradante, planent très haut. C'est une série d'étonnements et d'admirations devant ce grand gala de la botanique, — où remuent l'acrobatie de petits singes rieurs, le trot effaré des antilopes et les fumées maigres des villages indigènes — et où se chasse le léopard.

Après les points secondaires de Mangwele et de Kibuya, au kilomètre 310, la ligne est allongée au milieu des sables : des sables colorés, des sables roses, des marbrures de sables cuits, des sables gris, des sables blancs de silice très pure... Et brusquement, par un crochet, la voie pénètre dans la plus émer-



Un groupe de curieux.

veillante et délicieuse partie, la grande séduction de ce long parcours. En pleine forêt touffue, serrée, dans les ombres massées, le train s'insinue, rampe, et semble écarter les branches. C'est la violente forêt enchevêtrée, la forêt dans son débraillé hirsute et volontaire. Pendant plus de quarante kilomètres, la ligne suit sous bois les bords de la Lukaya dans ces fonds déroutants; les troncs s'emmêlent, se tordent, se croisent en indébrouillable confusion; des yuccas sauvages, des fougères en bigarrures découpées forment le sol d'où jaillissent des arbres étranges et des euphorbes en gigantesques candélabres. Des feuilles larges, jaunes et brunes, des grappes rouges, des ramures de parade, des arbres en bosquets impénétrables, des berceaux envoûtant des ruisselets, une éclatante joie de frondaisons puissamment chez elles, — et encore des fougères colosses grandies en prétentions d'arbres, des ramilles qui rampent, qui grimpent, qui enlacent, des plantes singulières et complexes qui semblent se préparer pour des expositions, des fleurs étoilées en belles joies de couleurs, de vieux baliveaux ficelés de lianes : tout un labeur d'accumulation d'années,

un persistant effort du sol, jouent cette extasiante verdure à grand orchestre. C'est une exagération bizarre, un grossissement des plantes de nos climats : notre végétation dessinée en extravagances. Dans une clairière, des huttes en branchages, abandonnées par les Sénégalais ; puis, encore la croisée de l'ancienne route des caravanes ; des coins de repos au bord de la rivière qui trottine, va et vient et fait la coquette; puis, la ligne rentre sous le tunnel de feuillage; on est convaincu que la forêt a dû être sabrée et hachée pour donner passage aux deux files de rails; des arbres coupés, abattus, sciés, gisent au long des talus, sont renversés dans la rivière, improvisant des barrages qui taquinent l'eau. C'est à travers un ravage, par une démolition de forêt, et au milieu de décombres végétaux que le train avance jusqu'aux ateliers de Moakela et à la petite gare du kilomètre 350.

Le chemin de fer continue parallèlement à la Lukaya dont les rives sont maintenant des sables d'un rose chaud, des sables



Les curieux le long de la ligne à la Lukaya.



A N'Dolo.

qui ressemblent à de la brique pilée et qui remontent en tapis jusqu'aux sous-bois. Longtemps encore, persiste ce compagnonnage ombreux de la voie ferrée et de la forêt; les sables se teintent de gris, les verdoyances sylvestres se succèdent et se renouvellent en pittoresque variété, de grandes larges feuilles brunes, jaunes, vertes pavoisent les branches — et les arbres, gréés de cordages de lianes, semblent des mâtures en fête.

Au kilomètre 360, la forêt se disperse ; le train, revenu au grand air, quitte les parties basses et prend son élan pour franchir une dernière barrière de hauteurs. Il laisse la Lukaya à droite, monte dans le flanc d'un coteau devant un bel horizon de collines forestières, passe aux côtés de la mission de Kimuenza, retourne et revient en S devant un majestueux et

vaste tableau d'espace où ondulent de maigres savanes remuant dans la brise des tons changeants, des reflets singuliers, des nuances insolites. Vers Zama, au kilomètre 377, et à la cote 430, la vue se développe encore et s'étend sur un infini de plaines où les hautes herbes jaunes ont des colorations dorées de champs de blé. En ligne droite, en alignement sur ce plateau d'allure régulière, le train s'élance et file jusqu'à l'importante station de Dolo, où se rangent des avenues de bananiers.

Dès le départ, alors, le voyageur découvre la grande nappe bleue du Stanley-Pool, le beau lac songeur, vaste repos du Congo entre des rives dentelées. A Kinshassa, un arrêt près des établissements commerciaux belges installés au bord du lac immense dont on voit les bancs de sables blonds, les îles allongées sous les verdures en panaches. Puis, une dizaine de kilomètres arrêtent la ligne et déposent le voyageur dans les allées sablonneuses de Léopoldville... Quatre cents kilomètres



Terrassiers sénégalais.

ont été parcourus, sans un moment de lassitude, à travers des fantaisies de paysages d'une impressionnante grandeur, de figurations gigantesques, sauvages ou gracieuses, toujours d'une puissante variété d'aspect.

Et au terme de ces deux journées de mouvement, surgit le respect pour cette œuvre opiniâtre, réalisée malgré des années de difficultés et de dangers, aujourd'hui triomphalement vivante et prenant rang parmi les grandioses travaux voulus par la témérité de l'homme.

La factorerie, dans l'isolement de la forêt, au bout des communications régulières et au débouché des voies du Haut-Congo, est un tableau d'arrangement d'existences européennes dans l'exotisme. Un confort relatif et accommodant est campé dans des maisonnettes à véranda bien garées de la chaleur, construites avec des recherches d'aérage, des défenses contre des armées de moustiques, de chauves-souris, de serpents. Cette installation pratique, ingénieuse fortification et illusion de villa, est plantée au milieu d'un charme de curieuses verdures ornementales, près des services d'un potager géométriquement conçu, devant des allées qui s'avancent dans des parcs sous les branches à longues pendeloques des baobabs, — ces arbres grimaçants, aux contorsions grises, aux ramifications saugrenues. Dans le décor d'alentour, les très dignes palmiers semblent de gigantesques bouquets de plumes d'autruche teintes en vert. Des plantations, en soigneuse toilette, assemblent, mélangent des massifs de caféiers aux graciles mignonnes fleurs blanches, fleurs d'un jour, des essais de légumes d'Europe, des bandes de précieuses pommes de terre, les orangers monstres, les mandariniers et les manguiers, les avocatiers, — et toujours des foules de bananiers qui paraissent fabriqués de bandes de toiles vertes sur fil de fer. Dans tous

les coins, sans une parcelle inoccupée, grandit, pousse, grimpe, s'épanouit la diversité de ces plantes que l'indifférence indigène appelle du nom général de matiti.

L'amabilité des propriétaires, dans la joie rare d'une venue de compatriotes, oblige à goûter la papaïe, un melon doux, le corosol ou cœur de bœuf, une poire en beurre de cacao, et une quantité de fruits fantaisistes qui sont des desserts confits, des entremets délicatement sirupeux ou des rafraichissements acidulés. Il faut encore, pour parachever notre initiation et ne point désobliger nos hôtes, manger de la trompe d'éléphant, ce qui est une volumineuse charcuterie, du bifteck d'hippopotame, ce qui est du bœuf vénérable avec des tendances coriaces, puis déguster les pommes de terre de la région, les excellents poissons du lac et, enfin, le café congolais.



Kinshassa. — Une indigène.

Dans les dépendances de la factorerie s'activent des noirs, travailleurs dressés aux besognes intérieures, gens heureux d'un profit et d'une protection, et vivant très fidèlement aux portes de l'exploitation. Leur village, rangé le long d'une route, est un aspect de vie indigène. L'homme, debout dans ses penaillons, est planté à la porte de la case. Il fume une pipe délabrée, la mine hautaine, la physionomie immuable, la pensée paraissant bien loin. Les femmes travaillent, vont et viennent; leur démarche lourde de créatures grasses, avec des anneaux de cuivre sonnant aux chevilles, a une cadence, des ondulations, comme une valse marchée. Elles ont la tête nue,



Kinshassa. — Le village indigène.

les cheveux en partie rasés, la lèvre inférieure retombante, les yeux aux aguets toujours en mouvement, des mines de bonnes sorcières, avec des sourires copieux incarnant de la violence et du désir. Sur la terre battue, près d'un vacillant feu de branchettes, distraitement, tournaillant avec mollesse, elles élaborent les travaux très sommaires de leur ménage, préparant la bouillie de maïs, nommée chez nous de la gaude, ou écrasant des racines séchées pour faire ce qu'on appelle dans le pays la farine de manioc — dont le vrai nom est la cassave. Elles font cuire le safou ou confectionnent la chikwangue.

Des chiens efflanqués rôdent et flairent; de pseudo-jars pataugent dans des boues, et de grosses araignées, grises et pelucheuses, courent à toutes pattes dans le sable.

Aux magasins de la factorerie, une femme apporte un pain de manioc enveloppé dans une feuille de bananier. Puis, un noir, le pagne déchiré, un Wamfunus, présente des balles de caoutchouc, que le commis fait couper en deux pour s'assurer qu'aucune ajoute de sable n'augmente frauduleusement le poids. Le noir a d'excessives prétentions; il faut marchander. L'employé offre un rabais, devant lequel le vendeur se récrie

bruyamment; après quoi, il dépose la marchandise sur le sol, s'assied à côté, et attend des heures, pour venir refaire la même proposition, suivie du même refus et de l'identique manœuvre du marchand nomade, avec l'espoir de lasser ou de surprendre le blanc, — le temps n'ayant aucune valeur pour le noir. Quand une transaction moyenne est conclue, le nègre, très attentif, prend le paiement en barrettes de cuivre, en pièces d'argent ou en cauries, le coquillage-monnaie, — et puis, quémande, en souriant, la gratification, le traditionnel et indispensable matabish.

Le jour finit en gracieuse préciosité sous un ciel estompé de bleu, pomponné de rose, — et sur les berges sablonneuses du Pool, devant Kinshassa, près d'une fournée de briques en déchargement, des noirs, à coups de machette, tranchent et dépècent la difformité accablée d'un hippopotame.

La masse énorme vient d'être très péniblement tirée de l'eau, au moyen de lianes et de cordages. La bête, en écrasant amoncellement, se tasse dans le sol. La tête déjà est coupée et poussée à part; le morceau est affreux, d'une colossale hideur; les grosses lèvres baveuses et ciliées sont béantes, déchirées; les yeux troubles, abîmés, visqueux, coulent; la peau et ses replis usés, sont tailladés; le museau à poils paraît, dans ses déformations, hogner encore d'inertes menaces... L'amas gluant et boueux du corps est attaqué, ouvert : des cataractes de boyaux et d'entrailles, de viscères, d'organes bleus et sanguinolents, coulent dans le sable. Les noirs marchent et pataugent dans cet effondrement de répugnantes tripailles, et les quartiers de viande sont violemment taillés et débités, tandis que les bas morceaux, rejetés à la volée, sont abandonnés aux curieuses accourues du village. Les femmes se précipitent sur l'aubaine; elles s'attellent, par



Kinshassa. — L'avenue de la gare.

groupes, à ces volumineux déchets de pachyderme et traînent, sur le sable, dans la poussière, la portion de monstre englué de boue et de souillures. Avec des hâtes alléchées et des gaietés qui s'excitent, le cortège, en cris et en grimaçantes joyeusetés, traverse le jardin de la factorerie pour gagner les cases qui bordent l'avenue de la gare.

De la flânerie solitaire, dans la béatitude de la nuit, le long du Pool... La lune a allumé tous ses feux blancs; l'astre est vivant; il s'en donne librement, au milieu d'un ciel myriadaire, sablé d'étoiles. Le Pool, sous un glacis de lumière, a de longs

miroitements, des frissons argentés, des éclats charmants d'atténuation. Les iles sombres, en fond, se haussent derrière des haies de brumes. Dans la paix de l'immensité reposante, le souffle de la nuit, affectueusement, distribue de la fraîcheur. L'œil, qui s'habitue à la pénombre, écarte l'obscurité et voit très finement, en grisailles ajourées, le dessin fantastique d'un baobab; le monceau du tronc est encombrant et fait une bâtisse noire. A côté, les palmiers ont des attitudes religieuses, des balancements graves et bénisseurs; des arbustes se compliquent, s'évasent comme de géantes fleurs ténébreuses.

Les montagnes, derrière les rivages boisés, s'en vont en longs profils de galopades, en cahots de terre jetant des sablées de bleu confus dans les lointains. Un ensemble se compose, vit et se développe sous la très douce pluie lumineuse que versent les rayons lunaires.

Une pirogue échouée à la rive fait événement, et l'eau en passant y arrête la curiosité d'un incessant clapotis.

Le tableau, en coquet demi-deuil, est une dilatation, un épanouissement, une mise à l'aise dans la sereine tranquillité. Mais, des singularités de formes, un vent frais sans aucune des senteurs de verdure auxquelles nous sommes accoutumés, de l'extraordinaire partout, ajoutent de la bizarrerie à l'admiration.

Dans le crécellement des cigales, des grillons, des insectes susurrent; des grincements, de clandestins appels viennent des arbres. Par nuées agitées, des chauves-souris ont des affolements vagabonds. Puis, s'ajoute le rythme barbotant de pêcheurs qui reviennent en pirogue.

Comme l'œil voit maintenant dans le sombre, l'oreille distingue et divise les vagues bourdonnements, détaille une étrangeté de rumeurs, le travail des millions d'existences infimes et laborieuses manifestées encore par les voltiges de moustiques, les assauts de bibets, moucherons et bibus ailés qui font fourmiller l'air. Une passe de vent apporte du lointain un bruit cotonneux, les résonnances molles du tam-tam.

Plus avant, le terrain se découvre, se libère. Le calme est

intime, l'isolement plus solennel, et une poignance réside dans les hésitantes brumes. On la voit, on la touche, dans sa familiarité, la nuit douce et languide, étendue sur le prélassement des eaux. Les astres reposent dans des tulles de ténèbres; les nébuleuses ont des câlineries de lueurs; l'intimité du soir écarte tout mésaise; les buées qui s'évaporent, s'élèvent en ascensions d'encens, et, idéalement, dans une surélévation mystique, le spectacle se transmue en paysage de prodige, — épandant la tolérance et la miséricorde pour toutes les petites grandes choses de la civilisation fanfaronne et éclipsée. Maintenant resplendit, dans une majesté d'énigme, la fête discrète où passent de beaux dédains et de généreuses timidités;

Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir,
Valse mélancolique et langoureux vertige.

Au bord du Pool, dans la candeur du matin, l'étonnement du jour qui s'éveille... Sous l'industrieuse magie de la lumière, les colorations s'avivent et font un paysage apuré, tout neuf.

Les vagues très molles jouent et s'allongent sur le doux sable des grèves.

Les premières clartés s'élucident, bonnes et tendres, débarrassant la nature de ses lourdes ténèbres; la texture et la vie des végétations se débrouillent; et la jeune beauté du jour s'épanouit à l'approche du soleil qui fera l'atmosphère vermeille.

L'œuvre d'éthérisation s'accomplit dans de graciles pâleurs; des lueurs très fines, des rayons vaporeux s'effusent, tracent et détaillent les belles arborisations des rives... C'est l'heure bleue : tout se dilate, se redresse dans une brume claire et impalpable; tout dépouille l'accablement nocturne, s'évade

de la nuit, se libère, se tend, se mire, se pare devant le miroir des eaux... C'est la toilette délicieuse et l'apprêt d'un frais et frissonnant décor.

Le silence, en marque d'expectative, est immensément recueilli, — quand un lent ramage, un caquetage, rumorant sous les baobabs, approche, grossit... Les femmes du village viennent aux filets d'eau qui sourdent des berges du grand lac. Elles arrivent aux sources faire leur provision d'eau, femmes kassaï et femmes manyanga, allant majestueuses de lenteur et l'indolence regardante; elles vont, sans hâte; leur nonchalance épaisse a des balancements du ventre; les hanches ondulent; la poitrine mi-nue émerge, avec les bras et les fortes épaules, de longues étoffes légères, ballantes, retenues par une ceinture à vif lignage. Sur le noir du cou, scintillent des colliers de coraux ou de perles; l'une d'elles porte, en guise de médaillon, une clochette. Très gâcheuses de leur temps, traînant les pieds nus dans le sable, elles marchent, le buste redressé, la gargoulette campée sur la tête ou à l'épaule. Ce sont de solides gueuses sombres, à bonnes faces grossement douces, les yeux en bossettes, la balèvre en saillie d'un rouge de raisiné; pour coiffure, elles ont une houppette sur le milieu de la tête, à côté de parties de crâne rasées; quelques-unes ajoutent la coquetterie d'une ganse rouge serrant le front.

Ma présence ne cause qu'une fort mince curiosité sans étonnement; c'est plutôt un essai de gaieté avenante qui s'indique dans des airs de petites masques, une joie en dessous, des idées de rire qui animent drôlement la musarderie de ces gaupes traînaillantes... Les mères portent leur bébé, leur tchi-tchi, dans un enroulement de ceinture large. Une d'elles sort le mioche de son étoffement : un joli petiot gracile, couleur de citron, la tête en ébouriffement hagard, les joues rondes comme des pommes, le ventre gonflé en bonbonne; le môme a pour tout habillement deux rangs de perles bleues et blanches autour de la taille.

Les femmes jacassent et commèrent, et emplissent leurs récipients, leurs cruches de terre...

La brume matineuse, qui s'est amassée sur le Pool, confec-

tionne la petite pluie saisonnière des commencements de journées : la « cassime », comme on dit dans le parler local, — ou ce que les ouvrages scientifiques dénomment cacimbo. Cet arrosage d'une demi-heure n'est qu'une bruine inconsistante, une condensation de brouillard, un débarbouillage de l'atmosphère, une ombre humide qui passe; c'est une mousseline de fraicheur, une très vague pluie vaporeuse.

Les porteuses ont chargé leur provision d'eau; elles gravissent la berge et s'en vont à la file, en cortège flânant; elles traversent les jardins de la factorerie et disparaissent sous le dôme vert de l'allée des acacias flamboyants, — vers le village indigène de Kinshassa.



Une pirogue de pêcheurs.

Dans une longue pirogue, — frêle et roulant embryon d'embarcation, — six noirs, des pêcheurs bayanzi, le buste nu, longent la rive du Pool, et vont au travail. Ces Congomen, —

dont l'un a trouvé un chapeau de paille, — ont la figure massive et plate, un sourire à dents étincelantes dans un teint de réglisse. L'un mâchonne une tige de fleur; et lentement, les bras mous, en gens mal réveillés, ils vont sans presse, comme si, balladeurs, ils savouraient la douceur de vie dans cette joie de lumière. Seulement, le calme d'action est mêlé d'une verbosité surabondante, intarissable; ils crient, jacassent, discutent et contredisent; ils s'invectivent avec naturel, sans idée de coups; ils lâchent la pagaie et se fâchent avec simplicité, remuant toujours des épithètes, tempêtant, faisant un bruit de gros mots. Ce durant, le bateau avance toujours, car, dans leur fureur verbale, ils restent pratiques, manœuvrent sagement, en mesure, sans gâcher de l'effort. Mais, quand le guetteur d'avant signale un écueil, ou qu'une venue de courant attaque l'embarcation, tous les six, ardents et vigoureux, tendent de solides musculatures et luttent avec obstination... La passe franchie, ils reprennent leur mollesse de bras et leur activité de verbiage. Leur façon de besogner est la discussion par le fait du manque d'ordre. La moindre chose se présente comme une difficulté devant le nègre sans expérience, non accoutumé au travail. Son inquiétude de l'incident, son effarement de l'imprévu, l'importance du moment et la nécessité de l'attention se traduisent par des criailleries et des controverses, par un débordement d'épithètes et une nervosité d'expression, par un besoin de cris et de tapage, — qui se retrouve encore chez nous dans le petit peuple.

Un noir au crâne rasé s'est prestement dépouillé de ses chiffons et, une longue serpette entre les dents, commence la grimpade le long d'un superbe palmier droit, lancé en admirable verticale. L'indigène, pour cette ascension, ferme par un nœud une longue bretelle de liane faisant une ellipse lâche

circonscrivant l'homme et l'arbre; ainsi, en remontant le long de l'arbre par secousses cette bretelle, et la tendant par un dangereux renversement du corps, il monte, pas à pas — à la



La récolte du vin de palme.

manière des clowns japonais. Parvenu au nœud d'épanouissement de la tête de l'arbre, il choisit sa branche, l'abat, entaille le cœur végétal et recueille le vin de palme.

Ce vin, employé comme levure pour la fabrication du pain

avec la farine importée, est aussi mis en fermentation pour devenir le malafu, la liqueur enivrante, la joie et l'excitation des grandes fêtes noires, la griserie et la bamboche, l'ivresse aux rêves fous.

Cette sève de palmier, que nous goûtons fraîche, est un breuvage aigrelet, un liquide d'un blanc laiteux et citronné; il dissimule quelque parenté avec le vin sur et la bière de Louvain; mais il s'agrémente d'un petit piquant, d'un léger montant : c'est un cidre blanc.

L'étonnement est inconcevable de trouver, après ces milliers de kilomètres, dans cette sauvagerie d'isolement, sur des eaux si fortement défendues par les cataractes, de vigilants et énergiques bateaux à vapeur, grands et confortables, besognant sous des panaches de fumée. Ils semblent des appareils magiques, des constructions fabuleuses : on se demande par où ils ont pu se faufiler ici.

Le *Brabant*, qui nous prend à son bord, est le principal de ces steamers curieusement construits pour habiter un pays chaud et des eaux peu profondes. La coque en profil de barge est à fond plat, à gabarit évasé. Le bâtiment est partagé en deux étages. Le bas est occupé par les matelots, la machinerie, le service des manœuvres. Au-dessus, le pont couvert porte le massif des cabines, la plate-forme des passagers. Le *Brabant*, qui jauge 150 tonnes, est chauffé au bois; il est mû par deux roues à aubes, placées à l'arrière, poussant le bateau en jetant de longs remous écumants. C'est le type des sternwheels à très faible tirant d'eau et capables de développer une grande force de propulsion; malgré peu d'immersion.

Les marins de l'Etat qui font le service, sont des noirs empressés et agiles, portant une courte jupe blanche sur les jambes nues, et un maillot bleu, étoilé de jaune, sur la poitrine.

Ce sont des Sango, des hommes du haut fleuve, ayant, sous le béret, le front crété de tatouages.

La conduite est difficile, dans ces eaux basses et violentes, sans aménagements. Pour aborder la rive, le bateau doit venir drosser, échouant l'avant dans la vase. Le départ, quand il faut dégager la partie enlisée du bâtiment, est une opération souvent laborieuse; le bateau, faisant machine en arrière, n'arrive pas toujours à se remettre à flot. Alors, au commandement, les hommes dépouillent lestement leur costume et, intégralement nus, se jettent à l'eau; avec une solide unanimité d'effort, ils soulèvent et poussent le steamer qui, peu à peu, sort de l'ensablement et glisse vers le large. Tous les marins, à la nage, attrapent le plat-bord et regrimpent sur le pont, — où ils enfilent leur tenue et reprennent leur prestance.

La navigation, autour du Pool, est précautionneuse; des tourbillons, des contre-courants, des récifs et des rapides se succèdent; des hauts-fonds barrent les passes entre les îles qui sont des ébouriffements de végétations avançant des langues de sable sous les eaux. Des blocs de pierres émergent comme des essais d'enrochement; on croise des pagayeurs qui dansent violemment dans les remous du vapeur; près d'un îlot, des points noirs se bombent à fleur d'eau : ce sont les oreilles et le mufle d'un hippopotame... Le bateau, qui vire, louvoie et cherche les passes à travers des flots limoneux, effarouche des poules d'eau filant à tire d'aile, — tandis que de beaux hérons, plantés sur un écueil, contemplent, avec une dignité impassible, le défilé du *Brabant* et de son cortège de fumée.

Après l'ascension croulante dans des épaisseurs de sable menu, sec, insinuant, la vue, sur les hauteurs de Brazzaville, embrasse superbement le Stanley-Pool et ses labyrinthes bleus

entre des îles flottantes. Le lac, à l'infini, est bordé de sables blancs, de verdures en massifs sur des soubassements de pierres tombées et enrochantes. La grande nappe, sous une vaporeuse grisaille de lagune, occupe son humide domaine en vastes sinuosités. Et dans sa magnificence lumineuse, dans sa quiétude, le Pool ronronnant et tendre, — avec cette captieuse poésie dont tout lac est bénéficiaire, — semble un long repos du fleuve dans une région de mystère et de douceur. L'entour de végétations claires, jeunettes, très irrégulièrement, se mélange de tons graves, patriarcaux; des dômes de frondaisons se bombent; plus loin, de fraîches perspectives partent vers l'horizon; des arbres longs et pensifs, attirés par l'eau, semblent verser leurs branchages dans le courant; les ajoncs de la lande bordière s'ébouriffent; et, très loin, soupçonnées dans des tons hydratés et calcareux, se dressent les falaises de Douvres. Dans les hauteurs boisées, de maigres et tremblantes colonnettes fumeuses annoncent des aldées disséminées, des hameaux indigènes. Une pointe montueuse cache Kinschassa et la baie de Ndolo. Derrière l'île de Bamu, se massent d'immenses festonnements de verdure, des lointains embués, des horizons qui, sur les découpures sylvestres, semblent faits d'un flottement de dentelles bleues.

Devant nous, l'étiage découvre des interstices de roches, des bancs, des monticules, une convulsion de rocs sous-marins qui sont les récifs et les écueils, les menaces embusquées dans ces dangereux parages, où des bateaux ont été engloutis. Par là, brusquement, sur des anfractuosités rocailleuses, des remous tourbillonnent, des barres écument; les eaux rechignent à quitter leur délicieux repos; elles opposent des façons résistant à la poussée qui les jettent dans le goulet des cataractes. A droite et à gauche, les côtes avoisinantes, en vertes visions, sont parées de jolis palmiers qui sont la consolation du regard, — et derrière nous, dans les branches, des singes examinent, épient, la tête mobile, virant de tous les côtés.

Brazzaville, sur son élévation, a une coquetterie coloniale, malgré l'air peu accueillant que donnent le manque de déve-



Brazzaville. — La revue des tirailleurs.

loppement bâti et l'absence de toute installation d'accès à la rive. Une garnison de marins et de tirailleurs manœuvrant sur la place d'armes qui domine le site, paraît le principal élément vital, — avec d'intéressants essais de culture. Des porteurs, en flottante gandourah de cotonnette, offrent le trajet en tippoï, — le hamac de toile suspendu à deux perches que quatre hommes portent sur l'épaule. Ce moyen de locomotion tient en éveil par la multiplication des cahots, sursauts, choppades et secousses.

Le long des routes débraillées qui s'enfoncent dans la sauvagerie environnante, on voit, regagnant leurs paillottes, des nègres à face brute, des nomades de tribus forestières; ces hommes, la figure peinte et le ventre dans un pagne de couleur vive, ont encore les allures méfiantes des « cibles à chicotte » de la vieille région des razzias. Chez beaucoup, la chevelure, partagée au milieu de la tête, est raidie, poissée en deux cornes pointant latéralement en courbe légère un peu au-dessus de l'oreille.

La vivacité remueuse et amusante de la faune fait passer des tortues, des caméléons, des serpents d'eau, des martins-pêcheurs, des ibis, des mygales, de grandes tarentules à corps

de souris, des criquets, des charaxes et de longues chenilles brunes qui sont un très recherché comestible pour les gourmets indigènes.

Une tribu de Bateke vient, en palabre démonstrative, près des autorités françaises de Brazzaville.

Des hordes de noirs à faces bestiales, vilainement cruelles, le front très découvert, les cheveux en bandes ou en touffes sur le sommet de la tête, le buste nu, un chiffon formant pagne autour des reins, un lourd bracelet de cuivre au poignet. Beaucoup sont armés d'une lance de bois mince, coiffée d'une délicate ferrure ouvrée; quelques-uns ont un chapeau souillé,



Brazzaville. — Un tippoï.

troué, ou bien un parapluie de couleur; un long diable agite un drapeau français attaché à une gaule... Ils suivent, en désordre, leur chef, un abominable drôle à tête de bandit, porté sur un brancard recouvert de peaux de léopards. Ce suzerain penailleux a le crâne enveloppé d'un madras noué;



Arrivée d'une tribu de Bateke.

il est couvert de colliers, de bracelets, d'ornements de cuivre et de verroteries; sa figure est ignoblement arrangée et maquillée; les yeux sont peints d'une bouillie de craie, pour donner au maître une expression surnaturelle et terrifiante; et le chenapan a des regards fixes, des attitudes de mauvais comparse marquant des menaces qui sont comiques : grimaces de croque-mitaine, défis de fier-à-bras, expression de malandrin sur une tête de commandant de pirates. Il tient à la

main une espèce de sceptre-martinet et gonfle sa solennité grotesque.

Les porteurs déposent le vilain personnage sur le sol, le brancard devenant litière et les peaux étant éployées en étalage de descentes de lit. La foule noire fait galerie en demi-



Palabre de Bateke

cercle sur les côtés ; les hommes s'asseyent, s'accroupissent à croppetons, gardant un étonnement de silence.

Dans l'espace central resté libre, le féticheur, le nganga, se présente, cérémonieusement juponné de longues plumes noires et le cou surchargé de bizarres amulettes, de griffes de fauves et de talismans de premier choix. Un tambourinaire travaille, tandis que le féticheur se contorsionne, danse et pérore; il se tient l'estomac à deux mains, jette des cris au

ciel, sursaute avec des trépignements furieux et hurle des affirmations.

Le tassement des figures noires est une collection de curiosités tendues, de faces violentes, hagardes et très attentives. Les physionomies, horribles par l'épilage des cils et des sourcils, sont durcies d'expressions hargneuses, montrant des dents voraces, des instincts de fauves bipèdes. L'ensemble est barbaresque et pas rassurant.

Indisciplinés, qui ont quitté le territoire de l'Etat indépendant, ils ne sont ici encore que des aubains, — et des officiers nous préviennent, en vue des promenades isolées que nous pourrions être tentés de faire, que beaucoup de ces Bateke n'ont pu encore perdre la mauvaise habitude de l'anthropophagie.

Le mois précédent, ce chef, qui veut faire du spectacle déclamatoire, était en révolte. Il a été pris par les tirailleurs et colloqué pour huit jours au bloc. Aujourd'hui, dans la parade piteuse de son tumultueux équipage, il vient, avec sa peuplade, jouer un semblant de soumission, — en attendant que l'occasion soit meilleure pour la rébellion.

Comme une accumulation de volonté vigilante qui surveille et commande le débouché du haut cours du Congo, Léopoldville, dans son appareil militaire, au milieu de camps en exercice, s'érige sur les hauteurs, à l'endroit où le fleuve quitte le Pool. La ville, en ébauche et de physionomie sérieuse, est bâtie sur des vallonnements et des crêtes; un ravin partage les habitations, taille la cité par une vaste tranchée, un fond allongé, — et la topographie se dessine en petite façon d'Edimbourg.

La voie maitresse, l'avenue du Roi-Souverain, dans une belle ampleur, part du poste de la force publique, du quartier

officiel où, dans un square, une colonne élève une civilisation, le flambeau à bout de bras, au-dessus du buste de Léopold II. La ville, — familièrement appelée Léo, — possède donc des monuments publics, comme elle a des plaques indicatrices aux coins de routes et des services affichant une naïve organisation communale et approximative. Les constructions, régulières et solides, sont en briques et pans de charpente; des enclos, des jardinets les agrémentent, bordés d'ananas; l'avenue part dans un accompagnement de bananiers et d'acacias, passe devant des maisonnettes rectangulaires entourées de colonnades, des établissements commerciaux, le commissariat de district, des habitations carrées au centre de vérandas, des constructions en boiseries dans le style du Nord.

Le ravin, à gauche, se déroule sous les plantations. Le chemin des Bambous, normal à l'avenue, traverse ce ravin par un pont sur des eaux herbues, où pataugent des canards couleur bronze; un escalier en terre et en bois remonte l'autre versant jusqu'aux maisons et aux bureaux de la poste.

L'avenue principale fait un arrêt sur une place dominante où le repos est charmant près d'un banc circulaire, très à l'ombre, sous un arbre rempli de gazouillements d'oiseaux. La vue s'en va sur le Pool, dans des lointains vaporeux d'azur tendre, découpés par les forêts et où s'ouvrent de superbes morceaux de solitudes... Ensuite, la route descend à la rive, aboutit à la place de la Marine que centre un sémaphore planté sur une tour grise crénelée. Là, dans l'amollissante tiédeur de l'air, le déchargement des steamers du Haut-Congo s'opère; la flottille de l'Etat fait des préparatifs; à côté, se trouve le chantier de réparations navales; des marins, des artisans travaillent, laissant circuler de petits cochons noirs, le groin fureteur; des nègres démontent le lourd pâté d'un four à briques; et d'autres nègres, les bras croisés, regardent très consciencieusement; des chèvres sournoises, la barbiche malicieuse, grignottent, à la dérobée, les plantations bordières, — et le Pool, dans sa souveraine distraction, poursuit son grand rêve bleu.

La promenade, continuée dans les environs, croise le non-


Un veilleur.

chaloir de Bakongos, des hommes qui semblent tout en taffetas noir; leurs yeux épiants ont des lueurs singulières, comme filtreuses de curiosités ; la denture encadrée de grosses lèvres gourmandes se montre en expression de sourire bon garçon... La rencontre des blancs a son émotion : on sent l'impulsion de ces affinités instinctives qui apparentent et rapprochent les êtres de même race; et spontanément, on cause avec des inconnus parce qu'ils sont des compatriotes; on parle tout de suite de santé et de climatologie, de paludisme et de coups de chaleur, de désordres viscéraux, de malaria et des risques hâbleusement exagérés que surmontent les constitutions solides et les natures prudentes, sans redouter plus la fièvre paludaire d'Afrique que la fièvre des polders.

Enfin, par des chemins de poussière brune, de sables fins et insinuants, dans un poudroiement desséchant, on gagne le vieux Léopoldville, le quartier des employés, les camps militaires et le point culminant, — où l'on assiste à la descente blanche des eaux embouquantes précipitées vers les rapides; le bouillonnement et la fureur mugissante de la première cataracte couvre d'une domination le fleuve contraint de reprendre son cours.

Par là, aussi, se découvre une partie de Léopoldville : un panorama de cultures, de bâtisses, de grands toits, la gare et la longue voie ferrée qui rattache cette avancée de civilisation au vieux monde. L'aspect dit une installation solide, d'une énergie calme et raisonnée, où vient sourdre un effort puissant, sous une volonté nette et bien dirigeante.

Quatre nègres, puissamment indolents, drapés de morceaux d'étoffes ramassées, poussent, le long de la route, un petit tonneau, à efforts minuscules, mal tendus, avec des lenteurs magistrales... Le fardeau léger, tout disposé à rouler sous la moindre poussée, semble indigne d'une peine sérieuse ; les nègres, en placide nonchalance, dans une fierté de paresse, opèrent avec des façons hautaines; ils officient une cérémonie de transport; leur solennité de manœuvre est grandement considérable. Mais, estimant que l'opération se précipite de manière déraisonnable, ils s'arrêtent pour discuter, controverser, criailler; ils parlent tous les quatre à la fois, jargonnent à pleine bouche, les bras ballants : ils se reposent de la fatigue à venir.

Ils se remettent à la besogne, mous, condescendants, les nerfs lâches; ils jouent la peine, simulent du labeur, grandiosement flemmards, sans l'aiguillon d'une surveillance. Ces fatalistes demeurent persuadés que tout se réalise et aboutit, et que le blanc est bien sot, pour une question de plus ou moins d'heures, de dépenser de la fatigue, afin de contraindre des événements qui se résolvent tout seuls, — comme les fruits mûrissent aux branches.

Loin de la route, à l'écart, je me suis assis sur une pierre, en un coin de retraite très solitaire, où la brousse hésite devant un commencement de forêt. Des taillis, des arbustes secs vivent là, et aussi de grandes fleurs bleues et jaunes, de couleurs saines et vigoureuses, mais sans odeur, — et cette impassibilité donne à la fleur plus de sincérité, plus de nature, comme si le parfum était un perfectionnement, un truc malin, un artifice de chimiste.

Le paysage est d'une gravité de choral. Son négligé a de l'énergie; son désordre a du solennel; son expression de puissante liberté est belle — et se fiche souverainement des professionnels de l'esthétique et ignore le code académique des colorations.

Des rafales tièdes, des bouffées de foehn lourd soufflent, attisent et excitent le frisson des germes. Et l'homme se reconnaît un ferment, une menue force organique, prise et entraînée dans l'effervescence chaude, sous le grand attouchement de la nature. La tranquillité du sol est faite d'ardeurs tracassées, de violences laborieuses. En suivant l'humble détail, l'herbe au ras du sol, les tiges montant patiemment en colonnettes grêles, élaborant sans arrêt, et toujours recommençant, on découvre toutes les petites veines en mouvement dans cet immense organisme végétal fait d'activité obstinée. On admire, visible, étalée, avouée, la perception du labeur amplifié des gramens construisant petit à petit les géants de la terre sauvage.

Des glissements de reptiles s'insinuent; des lézards au repos attendent; entre les tigelles froissées, farfouille une maraudée de bêtes; une migration de fourmis blondes passent, en longue colonne, bien en rangs et surveillées par des conducteurs; sauterelles et carabiques se démènent, des lépidoptères légers voltigent, des bergeronnettes et des bengalis s'envolent avec de petits cris; un coléoptère très gros va à ses affaires; des nuées de bestioles et d'insectes très occupés mettent partout une crépitation grêle, des sautillements vivaces, une remuante variété, de vagues chuchotements, — une vie universelle qui se dit en murmures suaves, amoureux, enfantins. De petits coups de vent promènent ces gentilles rumeurs de préoccupations sur le merveilleux travail physiologique de l'infatigable fécondeuse. L'admirable laboratoire sans savants, sans microscopes, sans manies coordinatoires et cataloguantes: c'est l'histoire naturelle en grande liberté, le superbe rythme secret des formations, les murmures impétueux de la vie... La nature œuvrante, évocatrice de grands phénomènes, après avoir provoqué une respectueuse multiplication de l'attention, devant la magnificence

vitale, impose un endormement, une magnétique domination et l'évanouissement des aptitudes analytiques. On regarde encore les fonctions atomiques des choses inlassables; on suit les corpuscules à l'œuvre dans la chimie vivante du monde, — mais on n'a plus conscience que de l'équivalent mécanique de son être. Sans autre idéal, on prend son rang dans l'organisation travailleuse; on s'avoue une force insinuante, une simple résultante d'instinct animé, — ni papou, ni aryen, sans orgueil de pensée ou de devination.

La nature fascinante affirme sa possession, sa toute-puissance dans cet esseulement, où rien encore n'est agencé par l'industrieuse humanité. L'être, en plus intime communication avec les courants de la terre, éprouve la vertu des harmonies et se pénètre de désirs de simplification, de naïveté. La candeur souhaitée, l'attirante primitivité voudrait presque aller nue sous les belles frondaisons, très tranquillement, et dégagée des formules et des surcharges de vêtements baroques... Il faut avoir subi le grotesque phénomène, pour savoir le ridicule invraisemblable, la penauderie et l'inextinguible comique d'habits noirs et de chamarrures empanachées, portés avec essais d'orgueil dans cette grandiose indifférence des terres vierges. Ils allaient, ces dignitaires, raidissant leurs prétentions surdorées, sans comprendre ces bruits d'activité, ces murmures délicieux, ces chuchotis remuants, unis en une grande solennelle voix d'annonciation : sur ces régions toutes pures, dans ces étendues d'ardente lumière et de pleine liberté travailleuse, la révélation de la nature, en allégorie vivante et ingénue, ramène la vanité de l'homme à un chétif élément, momentané dans la continuité de la substance à travers le temps.

Ils sont amusants d'abord, et bien vite énervants, avec leurs yeux de singe, ces grands garçons noirs, institués boys près du blanc, et ayant l'air de faire les courses et le service. Ils organisent avec calme la tromperie, l'illusion d'une utilité, pas du tout empressée, mais toujours à point pour solliciter une rémunération, avec supplément de pourboires consentis ou soustraits, ces polissons crépus, aides de camp aux mains sales. Leur paresse est faite de malice et s'agence avec art. A son entrée, le premier soin du boy est de se documenter sur les menues propriétés du patron et de reconnaître l'endroit où se tapit la boite aux cigarettes. Quand le maitre arrive, le serviteur, mis en mouvement, promène très mollement une branche de palmier sur le sol pour soulever beaucoup de poussière et avoir l'air de balayer le chimbèque. Mais, un moment après, il est assis, méditatif, dans le coin le plus cachette du logis... Le boy a l'oreille dure aux appels. Il fait semblant de ne rien comprendre; il n'entend point le langage du blanc et il déclare, imperturbable : — Moi, pas connu ça... Il sait aussi très bien répondre solennellement à un visiteur : — Moi, pas ton boy... Et il passe. Quand, à bout de patience, on lui dit : — C'est bon, tu peux t'en aller, va-t'en, file... La compréhension est subite, et il disparaît sans faire répéter.

Le maître parti, le noir use de ses droits domestiques pour ranger et casser; il goûte les pommades, boit l'eau dentifrice et se mouche dans les serviettes de toilette. Il ne met de l'ordre que pour dissimuler de petits objets à sa convenance, des choses qui lui plaisent, autour desquelles il fait de l'ombre et de l'oubli, et qui deviendront un jour sa propriété.

Il donne à ses méfaits des explications en charabia impénétrable; il simule, avec des simagrées godiches, un air penaud de grand dadais pris en faute, — ou bien, son gros rire niais, sa satisfaction de négro, ses grimaces compliquées affirment que la bévue est sans importance ou que le premier venu n'en ferait pas autant. Il se gratte de la façon la plus alarmante, prend une mine apitoyante et attend, avec des façons de mauvais gamin guettant la taloche.

Le congédier, serait un remède illusoire, — car tous, ils

sont d'une identique race de mortes-payes, ces artistes en maraude, friponneaux nés pour la foire d'empoigne avec l'instinct du truquage et de la dissimulation, chapardeurs intimes, organisateurs de la piraterie à domicile, — avec une unique ambition : le pourboire, la gratification, le matabish.

L'air d'une tiédeur dense comme une haleine de calorifère, la température et ses sautes brusques, le mélange des saisons, le raccourcissement des jours, la configuration végétale en dessin d'art, la couleur violente des choses : un défilé de stupéfactions, des étonnements finissant en doutes sur l'authenticité, le vraiment naturel de ces singularités; une instinctive naïveté voudrait soupçonner des apprêts, du simulé devant l'exceptionnel de décorations que, depuis l'enfance, nous avons toujours vu représenter de la féerie... Follement, volètent des passereaux, des cardinals, des oiseaux multicolores, des papillons de feu. Toutes ces surprises joyeuses et chantantes animent une réalisation de fantaisie; c'est un rêve vivant, un pays de musée : on se promène dans un jardin zoologique en liberté, sans grilles, sans cages; on s'émerveille dans une serre démesurée et libérée de vitrages.

Plus loin, une cahute planchéiée, des cabanes coniques, des paillottes sur charpentes de perches, des constructions instablement élémentaires où campent des négrillons s'essayant à mimer nos façons; puis, des pagayeurs se mettant à l'eau; et aussi, notre arrivée promenant la badauderie des blancs devant les travaux usuels des noirs... Voici que le bout de village indigène, au bord du lac, me retrace furieusement des coins de l'Exposition de Tervueren...

Mais, il ne faut pas penser au pays; il est imprudent de laisser l'imagination naviguer sur le millier de lieues du retour : la nostalgie est prompte à sauter à la gorge.

Dans le souvenir des paysages équatoriaux, restent, en incompréhensions et en étrangetés : les forêts, les forêts furieuses qui désorientent nos régulières lois de vision... Comme de gigantesques et violentes broussailles condensées, elles poussent, en tous sens, follement; elles s'emmêlent, s'entrelacent et se contusionnent, colossal *in globo*, — alors que la sylve, dans nos pays d'ordre lucratif et de culture de rapport, en apparentant des essences similaires, en réunissant des arbres de même famille et des individus à peu près de même âge, présente un aspect de tracé régulier, une ordonnance d'ensemble et de la symétrie. Ici, dans un effrénement de barbarie, en farouche indiscipline et au caprice du hasard, poussent en expressions d'imprévu et se développent en méli-mélo, toutes les essences pêle-mêle, toutes les catégories et les espèces d'arbres et de plantes, en tas, en vrac, n'importe comment, se faufilant où il reste un peu d'espace. Le rapprochement, toujours plus compact, devient un plexus indébrouillable, un fouillis, une extravagance pléthorique, confectionnant, sous le soleil, un vaste bouquet de fantaisies vertes, — ou le bazar en désordre de toute la végétation ligneuse... La multitude de superbes troncs, de fûts élancés ou trapus, les tiges droites ou souples s'entortillent, se joignent, s'épaulent; des arbres se tordent, se coudent pour s'insinuer et trouver passage; les branchettes, les ramures se tressent les unes aux autres; les végétaux de toutes natures s'emboîtent, se prêtent un peu de place, et, s'allongeant toujours, se soutiennent, se liguent ou s'attaquent, et les plantes se serrent, se blottissent dans la cohue sylvestre. Une branche, qui déniche un peu d'air libre, sort de l'étouffement, se frise, se défripe; mais ce mince réduit de liberté, déjà guigné par les alentours, sera bien vite assailli et conquis. Partout, des poussées de sève, des ardeurs feuillues cherchent un peu d'aise, un petit morceau d'espace; les feuillées entrecroisées, les limbes et les petioles

ratatinés, les futaies et les frondaisons en attroupement se pénétrant et se conglomérant, forment un empaquètement de forêt, un vaste fouillis tassant ses mailles, le rassemblement d'une rebelle furie, tout un capharnaüm botanique tissé en bois. La complication est inextricable. Et toujours, obstinément, lutte et persiste, la fougue organique confectionnant, et serrant plus encore, ce désordre bourré, cet imbroglio d'arboriculture, ce foisonnement densifié en bloc de vie végétale, — qui barre toute tentative de pénétration.

Par la solitude des déserts, sans lois et sans police, l'apprêt du civilisé se défait et craque sous la tension des instincts d'origine. Une passion de liberté remplace les fausses glorioles de la science appliquée. L'être se simplifie, se fait élémentaire, végétatif, regardant des pensées très unies. On la perd vite, le long de ces brousses folles, l'âme moderne, très compliquée, faite de chiffres et de subtilités...

Nous sommes sans aucune nouvelle de nos pays; nous ignorons ce qui a pu se passer depuis six semaines dans les importances qui nous illusionnaient d'anxiété. Pour nous, dans le monde entier, les événements marquent le pas, et nous sentons, assez voluptueusement, une reposante et totale indifférence, une ataxie mentale, la parfaite inaction de la pensée engourdie : un hiver cérébral. Et sans fièvre de soucis, d'intérêts, d'ambitions, l'homme se refait de la jeunesse, de l'enfance; il se laisse vivre dans l'espace, comme dans un reposant étui d'azur. Très béatement, il savoure le temps vide, et, contemplatif, il n'ose trop remuer ou proférer un cri qui offenserait le silence. Les tâtonnements et les inquiétudes de l'esprit, ses tracas de curiosité, sont bien apaisés. Notre modernisme se détend, se décomplique. Nous avons la conscience de redevenir primaires et candides, dans cette existence

plane et toujours identique, sans notions de calendrier, dans une vie qui n'est plus paginée.

La quiétude d'une belle journée dissipe toutes les querelles des docteurs. Un sentiment tendre et naïf, une volonté animale remplace les subtils moteurs de l'âme, en ces heures calmes et régulières, où ne tressaille plus que l'idée accaparante de nourriture et de femelle. Rien de plus. Et des expressions de franche félicité, de jouissance se rencontrent dans cette réduction, dans cette restitution à la nature, où notre éducation perfectionnée perd ses contours, où les théories sagaces fondent leur précision, et où la matérialité de l'être s'affirme par le bonheur dans la belle santé et le manque d'idéal...

Nos conceptions, dépêtrées de conventionnel, comprennent alors le nègre, ses façons de forte bestialité, sa peau tailladée, ses bracelets lourds, sa chevelure en partie rasée. Cette ornementation brutale ne nous semble maintenant pas plus drôlatique ou déraisonnable que les fausses frisures et le maquillage des Européennes très désirées, coiffées, comme des sauvagesses, de plumes, de rubans et de perles, d'oiseaux empaillés, de fleurs en toile peinte, de boucles en amoncellements extravagants... Dans la simplification de l'esprit, et à cette distance, les édifications architecturales de nos villes deviennent de la composition dramatique, du panneau théâtral ; et nos paysages, industriellement arrangés, avec travaux d'art et rivières canalisées, font l'effet d'une nature teinte et qui se frelate de postiches.

Le soir approche dans les longues solitudes... Des cris rauques d'animaux inquiets blessent l'heure respectueuse. Le paysage grave, dans un calme de résignation, est du Leconte de Lisle. Les horizons se foncent en sinistre, — d'une émotion grandiose.

Et le soleil, comme s'il était épuisé des violences de la journée, semble choir plutôt que se coucher : c'est un tomber de soleil, un déclanchement brusque, précipité, un évanouissement de l'astre qui casse net le jour.

Déjà, le ciel, en azur puissant sous des poussées d'indigo, a pris des tons de sévérité. Bien vite, il se maquille de poudre violette, transforme en lueurs verdâtres les dernières réfractions solaires; puis, il s'ardoise, — et tout de suite, s'endeuille d'ombres profondes.

Au loin, s'élèvent des colonnes de brumes bâtissant des édifices de brouillards... Autour de nous, accaparante, règne la nuit ardente et nue, la nuit équatoriale, épandue et sereine comme un grand songe d'éternité...

L'abandon dans la liberté des éléments devient un rajeunissement, un bain de fraîche nature, une reviviscence énergique. L'imagination, absorbant les remarques qui surgissent et les incidents qui passent, perd l'impression première de l'étrangeté : elle retrouve, elle réveille de confuses notions, — et comprend que cette nature si neuve, c'est, pour nous, du passé. Le transformisme a conduit nos ancêtres par des milieux semblables; et cette incursion explorative nous fait simplement rebrousser chemin sur la route de l'évolution. Vaguement, nous sommes des voyageurs se disant : nous avons traversé cela, quand nous étions enfants...

Dans cet esseulement, notre existence de là-bas, faite d'un furieux mouvement d'imprimés, ne paraît plus qu'un trimbalage essoufflé, une surmenante galopade vers les duperies et les déceptions. On voit mieux, d'ici, comment le pompeux factice du progrès, la cruauté du sens pratique et l'avortement du bonheur font ce régime complexe et haletant où, pour emporter une émotion, il faut la voler. Ici, l'énergie

positive de la création, méprisant les trucs et les falsifications, toute mécanique et spontanée, verse l'ivresse d'un vin de vie. Plus rien d'intellectuel : le retour à l'instinct dans le prodige et le mystère du monde. L'Européen se familiarise ainsi, par rapprochement, avec l'Africain incompréhensif, — comme deux esprits convergeant, par-dessus les âges et les constructeurs de doctrines, et ils reconnaissent leur parenté. On comprend la tentation conduisant en ces plaines, des individualités qui dépouillent le formalisme du vieux monde pour revenir au primitif, sur la terre généreuse et féconde, pour trouver une vie isolée et désintéressée dans un ermitage équatorial. Ces aventures ont un attrait captivant; bien vite, on devine la nostalgie qu'elles laissent à nos compatriotes. Très loin des contraintes et des flagorneries cérémonieuses, loin de notre progrès où il est impossible de vivre sans haines, c'est le bonheur de la lutte et de la victoire, la bataille contre toutes les forces animales et végétales; c'est la rentrée dans l'état de nature, — où l'homme souverain, affranchi de réglementations et de gendarmeries, dans un enivrement de liberté, est vraiment roi de la création.

La diversité des tribus, hordes et peuplades rencontrées, nomades ou autochtones, le long des côtes maritimes ou fluviales, échantillonne une série fournie de silhouettes, de têtes, de facies, de dessins physiques, de conformations et de physionomies fières ou grimacées, toutes variations exprimées autour du type noir : le nègre... Des longs, des chétifs et aussi quelques joufflus; des figures à l'encre; des mines doucement sinistres, avec un rire en blanc et noir faisant éclater des façons de compères jouant le benêt; le sans-soin des uns marqués de psora; d'autres luisant sous les huiles et les ablutions; une dureté saillant souvent dans le prognathisme; le nez

renfoncé; le ptyalisme qui mouille les grosses lèvres; la tête conique et des airs de jocrisse au cirage, sous des cheveux moutonnants, en touffes, en petits taillis ; des tatouages et des peinturages de peau; et beaucoup, pris par la traîtrise du brusque refroidissement du soir, les épaules rentrées, une toux pénible leur raclant la poitrine; toutes les variétés de déformations faciales se présentent. En réalité, ces physionomies sont plutôt des traits en ébauche; elles rappellent les opérations du sculpteur préparant un visage et modelant et massant des formes générales : l'expression attend le coup de pouce terminal, l'éveil qui affinera les traits dans la précision. Ces effigies béantes, un peu bonzes et empesées de gaucherie, montrent une mentalité à peine tâtonnante, non instiguée par la curiosité. Une lueur de sens simple, des évidences naïves brillent dans les brumes d'incompréhensions. Le nègre, devant une nouveauté, regarde : il ne comprend pas, mais il voit, il constate, c'est une conclusion, et elle lui suffit. Il n'a même pas d'étonnement après coup, quand la révélation se fait. Dans les travaux de terrassements du chemin de fer, les noirs, qui n'avaient jamais vu une plate-forme de route, raillaient le blanc et trouvaient absurde d'être payés pour prendre de la terre ici et aller la déposer là-bas. Aujourd'hui, très calmes, ils considèrent le résultat comme s'ils l'avaient toujours deviné et prévu. Leurs curiosités sont vives, mais courtes. La pensée atrophiée, l'attention engourdie sans habitude d'exercice, ne font que des efforts momentanés, des essais, — et ils retombent bien vite dans l'inerte placidité, dans la lourde inaction, ces hommes qui semblent de molles machines à sommeil... L'ahurissement gai, le rire énorme et fantasque les prend devant l'allèchement d'un plaisir, la joie des danses ou de l'alcool, le bruit du tam-tam dont le bruit insipide résonne en écho de ces natures.

La simplicité des Congolais trouvait évident de fabriquer de la monnaie divisionnaire en coupant les pièces de cent sous en cinq secteurs égaux. Une logique courte et minuscule leur fournit des éléments de prudence et de circonspection, des préceptes de sagesse gardés comme des miettes d'expérience.

Ils disent que c'est à jeun qu'il faut discuter, que c'est la sensation du bâton dans la main qui incite à frapper et que le dieu Zambi est trop grand et trop haut pour se soucier des hommes qui doivent donc se débrouiller eux-mêmes.

Au total, le nègre est englué d'indolence et d'indifférence par le manque de l'habitude du travail, par la non-constatation de l'utilité du labeur. C'est une éducation à faire, — petit à petit. On ne peut pas, à un moment donné, imposer l'activité à des hommes qui ont été façonnés dans un ordinaire d'oisiveté et à qui les avantages et les profits de la peine ne sont pas encore démontrés. Le noir, qui est solide et malléable, est un emmagasinement d'énergie inutilisé; il a de l'endurance et du zèle; à Matadi, il prouve un sens commercial. Le ressort est bon, — il suffit de le remonter.

Dans l'état présent, le nègre allongé dans des repaires puamment négligés ou, sous un arbre, nuitant, roulé dans une étoffe, reste, plus proche que nous, le frère des animaux, le moricaud hébété et bizarre, étonnant avec son rire en ébouriffement de Bamboula; et lui, nous regarde avec plus de stupéfaction que d'envie, nous qui, dans notre pâleur, devons lui faire l'effet d'une race de Pierrots astucieux.

En descendant le fleuve, dans un paysage rouge et cendreux, — qui est du Chateaubriand équatorial, — nous avons embarqué le peloton des petits instrumentistes bleus, la musique de la Mission.

Une bande de grands gosses circulant, pieds et mollets nus, la chemisette bleue à galons jaunes, et la taille enveloppée d'une vaste ceinture de flanelle bleue. Ils promènent, sous leur fez rouge à ganse jaune, une vivacité curieuse, très regardante, observant et commentant. Ils ont la tête grosse, brutalement modelée, une chevelure court frisée, des yeux en

pruneaux dans des mines de louveteaux apprivoisés. Plusieurs ont le front ramagé de tatouages descendant sur un nez plat. Le menton est dur et proéminent; le sourcil, tombé, est froncé par le soleil; les oreilles, écartées en vastes pavillons, ont souvent le lobe troué.

Ils campent à l'arrière, au milieu des caisses, et se font très promptement les aises d'un chez-soi en plein air. Ils enlèvent



Les musiciens de la Mission.

les parties de vêtement qui les gênent; les uns, comme des guetteurs, grimpent aux cordages avec des instincts de singe; d'autres ramassent des choses qui traînent, déballent un pauvre matériel de campement, usant de vieilles boîtes à conserves en manière de gamelle; ils tirent de leurs poches entrepositaires, du poisson fumé, d'énormes miches de pain dans

lesquelles ils mordent à pleins crocs. On leur a donné des bouteilles de limonade gazeuse, qu'ils appellent, par harmonie imitative : du mata-boum ! Ils risquent des essais de français assez informe ou affirment simplement : boté ! boté !... avec un sourire de bonne digestion.

Quelques-uns, dans un coin, feuillettent à doigts sales un cahier de musique et répètent des passages en chantonnements éraillés.

Des pauvrets, la poitrine concave, toussent douloureusement.

Et quand le moment est arrivé de faire montre de leur talent, ils se rangent en bonne tenue, avec une gravité de petits fonctionnaires, et ils jouent. Les longs doigts noirs manœuvrent sur les pistons nickelés; les grosses lèvres spongieuses salivent sur les embouchures; dans ces attentions d'ébène, une vivacité de gros yeux émaillés suit les mouvements du chef, — et les couacs partent à la venvole. Ils jouent faux avec sérénité et orgueil... Mais, quand ces pardonnables maladroits, aux mines d'un autre monde, entonnent, dans l'éloignement de ces rives rébarbatives, et jettent aux échos d'Afrique un refrain de ducasse de Wallonie, la puérile ritournelle du Doudou, une émotion de plaisir tressaille. Et ensuite, la *Marche des Carabiniers,* qui nous paraît banalement cuivreuse le long du Treurenberg, devient, — jouée sans conviction par la gaucherie de ces moricauds, — un admirable élan, avec des envies de lancer les casquettes en l'air.

Boma, — les bâtiments propres et alignés, — a une apparence très ville, des avenues tracées et soignées, un tramway à vapeur, des magasins et de la réclame, un bureau de police, une église dominant le verdoyant tableau, des résidences, des « palais » dans de beaux parcs officiels, le télégraphe, des

places bien entretenues, — comme la place des Cocotiers qui, devant le pier d'accostage, est l'entrée de la coquette capitale. Là, converge l'activité des promeneurs : des blancs causent à l'ombre ; des indigènes somnolent; le mouvement du port amène, en blanc et bleu, les marins de l'Etat, des Ubangi



Boma rive. — La place.

et des Sango à profil de léopard, les dents limées; les sergents de ville, portant l'écharpe rouge et le casque écussonné, montent la garde, très dignement, près d'un édifice en briques grandement titré : Commissariat de police; le bâtiment de la paix citadine s'ouvre en perron où s'étalent les affiches et les annonces avec des casques d'agents.

L'ensemble montre une aisance de civilisation bien implantée, qui a pris racine et, solidement, pousse et se développe.

Une claironnée violente remue la curiosité de la foule : les troupes indigènes arrivent en tenue bleue flottante, les pieds



La revue des troupes à Boma.



Boma. — La revue.

et les mollets nus, la tête coiffée de rouge. Les troupes, qui doivent être passées en revue, prennent position pour la cérémonie. Les fusiliers noirs présentent les armes avec une nerveuse conviction, une évidente fierté de la correction de leurs mouvements. L'attitude est disciplinée et la marche allègrement martiale quand, par pelotons, derrière les commandants



Boma. — Le défilé des pupilles.

en uniformes d'officiers de marine, ils défilent, au pas de parade, ces soldats de bronze, sous le déploiement du drapeau bleu.

Après la troupe, passent, crânement et sans armes, les pupilles... La force, dans cette initiation des peuplades sauvages, s'impose : elle est le premier ressort du progrès, l'élément tout d'abord nécessaire; elle caractérise la phase première dans l'évolution vers une condition supérieure, vers un éveil d'intelligence et de conscience, quand l'autorité, —

toujours indispensable, — pouvant par raisonnement convaincre, ne devra plus empoigner.

La promenade par les boulevards, opulemment plantés, est amusante devant la variété des négoces, les boutiquettes à grandes affiches, les bonnes femmes drôlement accoutrées vendant des bibelots et des objets de toilette, les bazars de pacotille et Shanu, le noir, habillé à la dernière façon, le maître-bijoutier s'exprimant en français aussi bien qu'un membre de la Chambre des représentants. Les passants sont des indigènes baguenaudant, des porteurs allant droits sous la charge, le pas raide; des fonctionnaires habillés de coutil blanc; des boys très posément en courses: des soldats, des agents de compagnies sous le vaste feutre; un disparate circulant où surgit la surprise de se trouver soudain devant un



Les curieux regardant la revue à Boma.



Boma. — Le boulevard, un jour de fête.



Une rue de Boma.

camarade connu jadis aux environs des Galeries Saint-Hubert ou à l'Université...

— Eh bien! mon vieux, comment ça va?

— Pas fort... Mais je me retape tout de même...

Le pauvre diable, pâle, défait, les joues tirées, relève le col



Le tramway de Boma-plateau.

de sa veste. Malgré l'épuisement du corps dévoré par la fièvre et bourré de quinine, il veut causer, avoir des nouvelles... Il est pris d'une suffocante quinte de toux, tend une main longue et osseuse, et s'en va, faisant le fort, — sous une expression de poignante mélancolie...

Un négrillon, les lèvres boursouflées et les yeux éteints sous une envie de sommeil, est assis dans le sable, les jambes en V, à la porte d'une cabane. Le boy, l'attention vague, passe à la craie le casque de son maître. Sans idée de précipitation possible, il caresse distraitement de son chiffon blanc, le



Le tramway de Boma plateau.

casque, sur lequel ses doigts crasseux renouvellent toujours des marques brunes. Sans inquiétude, machinalement, il poursuit l'opération, très insoucieux de la lutte engagée entre la saleté de ses doigts et la craie de son tampon. Il a grandement le temps. Ce nettoyage se terminera bien un jour ou l'autre, et on verra comment.

Une seule chose serait peut-être susceptible de dérider ce patient serviteur, et de décrocher son insouciance : c'est de savoir ce que, dans un naïf langage, l'Européen appelle travailler comme un nègre.

Au bout d'une descente, par une avenue de sable, à travers un champ de bananiers, deux piliers sévères, quadrangulaires, maçonnés, forment une entrée toujours béante, sans grille... Le cimetière.

La promenade se fait lente, réfléchie comme l'accomplissement d'un devoir. La méditation se prolonge, s'attarde dans les allées droites, — et déja si étendues, — entre les tertres, les uns, simples bombements du sol, les autres, surmontés d'une croix noire numérotée. Quelques pierres tombales, des monuments dressés, de la statuaire funèbre, des couronnes de perles, des envois touchants, des souvenirs, des hommages venus du pays. Des noms sont peints en grands caractères ou gravés sur la pierre, au milieu de touffes d'herbes et de fleurs qui éclairent d'un peu d'existence le sable mortuaire.

On suit ces noms avec de l'anxiété, — et on retrouve de vieilles amitiés gisant là, des camaraderies d'autrefois; on revit la souvenance de scènes d'adieux. Je lis : CANDEILH... CONDRY..., puis, au bout de la lugubre rangée, le nom de ce bon garçon : WARLOMONT, avec la date 1888, et une énorme couronne envoyée par le régiment des grenadiers... De ce coté : GILMONT... Voici encore le nom de HOTON... la tombe du père DEDEKEN... Et par ici, des Portugais inconnus, — et aussi des croix de bois sans nom.

Ils n'ont pas eu une mort inutile, les aventureux qui reposent ici, payant en sacrifice et en généreuse vaillance, en dévouement et en deuil, la victoire du jeune Empire. Les feuilles de marbre, allongées sur le sol, sont autant de pages notoires dans ce cimetière qui remémore, — comme la colonne Doit du Grand Livre africain. C'est la dette qui se marque et demeure envers ceux qui bravement furent des initiateurs de prospérité.

L'enclos recueilli, — champ sacré, semé d'héroïsme, — apparaît comme le sanctuaire de l'Exemple, vers lequel l'avenir viendra pèleriner, continuant une dévotion de gratitude, aux non-oubliés.

L'impression est profonde et austère. Elle retient le passant songeur dans le repos, dans le calme de cette solitude au grand air, à mi-côte, devant le fleuve qui passe toujours.

Des oiseaux volètent avec un chant aigre, et vont se cacher dans un acacia flamboyant solennellement planté près de l'entrée. Et le vent, qui agite les arbres, enlève des feuilles jaunies, des pétales de fleurs flétries, qui planent un instant et viennent, symboliquement, mélanger, sur les tombes, une expression d'Afrique aux tendres souvenirs envoyés d'Europe.

A Boma-plateau, où le tramway arrivé par l'Avenue royale fait une première halte, se déploie la régularité, le méticuleux du fonctionnarisme : les allées sont spacieuses, les avenues



Boma-plateau. — Foule indigène.



Boma-plateau.

solennellement plantées; en des jardins méthodiques, se dressent des édifices rectangulaires largement aménagés, la résidence du gouverneur, les bâtiments de l'intendance, les bureaux du secrétariat général et une imprimerie où des typos, noirs comme leur encre, composent et tirent les affiches et les circulaires du gouvernement. L'église de fer, avec ses appentis donnant de l'ombre, fait vis-à-vis au bâtiment crénelé de la force publique; mais, entre les deux, sinue un vallon allant retrouver la Rivière des crocodiles. Les alentours sont plantés de beaux arbres épanouis, de cocotiers, de bananiers, d'eucalyptus; des essais de plantes, des élevages de jeunes pousses, des pépinières très surveillées, préparent, pour les ans prochains, une flore merveilleuse.

De l'autre côté, sous le ciel calendré de soleil, coule l'étagement des villas descendant la colline et formant une petite cité riante qui affirme de l'énergie et de la prospérité. Là-bas, le fleuve décrit une grande boucle dans le bel espace de la



Boma. — Les femmes revenant des champs.

vallée; les érosions se marquent en lisérés rouges; la dénudation du substratum se perçoit, — et son étude est scientifiquement entamée. Des commencements de collections de la faune malacologique et ichthyologique montrent un travail de documentation suivie; la cité studieuse a des velléités de musée; des cartes fluviales sont ébauchées et le dossier du pays se forme.

Dans les larges allées de la descente, traînassent, le fardeau sur la tête, des femmes desoldatrevenantdeschamps,



Boma. — Une indigène.

négresses charnues, replètes et mamelues, les lèvres peintes de sang, et des regards bien doux coulés sous un plissement de paupières.

On quitte Boma, emportant une impression jeune et saine... Boma, qui affiche une aisance confortable, qui fait même du genre, avec quelque distinction assez britannique, dans l'élégance de ses cottages coloniaux, est — soigneusement rangée, — la cité du classement, la ville administrative : l'organisation et la méthode s'affirment dans ce carrefour de tous les grands services de l'Etat africain.



Un *Te Deum* à l'église de Boma.



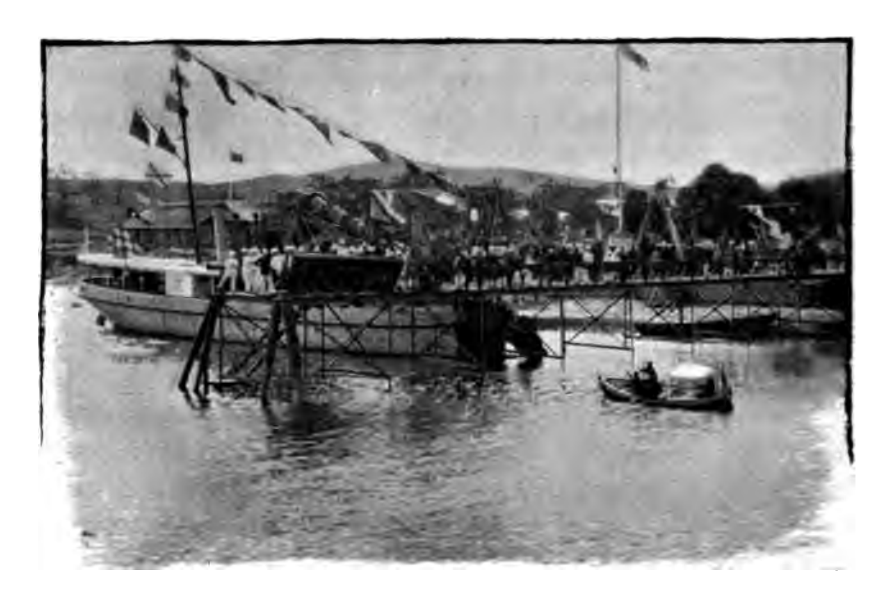
Boma. — L'extrémité du pier.

Un moment de troublant enthousiasme et d'étreignante sincérité dans les adieux...

Les amarres sont lâchées.

Le steamer se détache du pier — qui est chargé de compatriotes et vibrant d'acclamations. Et tout le monde entonne, à pleins poumons, la *Brabançonne*... Cette musique, qui nous paraît si galvaudée par les pistons de festival et si réduite en banalité dans les expositions de bétail, prend ici, dans l'éloignement, une saisissante grandeur : le chant ému se dresse, monte dans les airs, en majestueux symbole des affections lointaines.

La distance s'allonge entre eux et nous... Eux, gardent cette mélancolie obstinément pensive et toujours tendue vers le pays. Nous, nous sentons le réconfort et le ravissement



Le pier de Boma.

orgueilleux d'avoir trouvé, par la volonté et l'abnégation de ces bravoures, un déploiement de la nation belge sur ce sol africain.

Longtemps, les mouchoirs s'agitent, les adieux se gesticulent, — et nous éprouvons, en quittant le Congo, autant d'émoi qu'au départ, devant les quais d'Anvers.

Le bateau, qui a repris la régularité de ses fonctions itinérantes, descend la large estuaire du fleuve.

Nous saluons la pointe de Banana d'un ultime adieu aux terres congolaises.

Et maintenant, voguant vers la haute mer, sous la tombée de la nuit, dans les songeries longues qui s'accoudent au bastingage, chacun, après ces journées de grand intérêt, après ce millier de kilomètres parcourus en pays original, chacun classe et condense ses souvenirs, cherche la résultante de ses impressions, dégage l'émotion maîtresse qu'il emporte.

La vie africaine apparaît dans la tumultueuse activité traficante de Matadi; l'administration travaille à Boma; des

stations énergiques propagent des idées de travail et d'instruction, entretiennent et multiplient des commencements de cultures et d'exploitations, favorisent la mise en valeur de territoires immenses. En même temps, une organisation sage, habile, raisonnée, s'étend, s'affirme, se fait accepter et apprécier, préparant, au milieu d'une fertilité hier inactive et abandonnée, une gigantesque civilisation laborieuse et riche.

La barbarie, peu à peu, patiemment, jour par jour, est défrichée, transformée par des hommes généreux, des intrépides, des déserteurs du banal, des audacieux violemment trempés, offrant leur vie pour une généreuse fantaisie de gloire, campant dans la brousse et y bâtissant un Etat. Parmi ces caractères de belle décision, les officiers surtout emportent une véritable admiration. Nous les avons trouvés dans les districts, au milieu des indigènes; et nous avons reconnu partout l'énergie calme, la prudence pacifiante, la sagesse de ces vaillants, dont beaucoup sont devenus très simplement des héros, quand il a fallu prendre les armes. L'installation des stations comme le plus substantiel de l'œuvre africaine sont dus à des militaires dont les noms resteront des fiertés pour leur pays.

Le pouvoir judiciaire, confié à de jeunes hommes, — dont plusieurs n'ont pas même d'heureux débuts à leur actif, — ne fait pas bon effet. Une magistrature maladroite, parfois cassante, paraît le point faible dans ce gouvernement.

Enfin, on brave même le prompt soupçon de courtisanerie, tant il est impérieusement juste de reconnaître que l'Afrique congolaise donne, avant tout, un sentiment de respect pour celui qui, depuis des années, a deviné et compris ce qui est aujourd'hui en plein épanouissement; pour l'homme qui a voulu que la petite nation belge fût la marraine du colosse congolais et qui, malgré les criailleries de gazetiers impondérants, malgré les déclamations d'avocats à tout faire, malgré les gros mots d'une politique intéressée, a fermement créé, avec les faibles ressources de la neutralité belge, l'Etat du Congo. Les régions, déjà travailleuses, étalent un spectacle d'ordre, de discipline et d'effort conscient; elles montrent la puissance

d'une idée non pas livrée à des bureaux de ministères électoraux, mais dirigée par une même et constante volonté bien avisée. Le conducteur de ce superbe mouvement est un clairvoyant, un vrai maître. Comme le disait devant nous, à Léopoldville, le 6 juillet 1898, le colonel Thys, dans une très belle et chaude allocution, à la cérémonie inaugurale du chemin de fer du Congo : « la conception de Léopold II dominera, comme un poème grandiose, l'histoire du Progrès dans la fin du dix-neuvième siècle. »

Nous avons repris le flottement et l'inaction de l'existence maritime. Nous avons retrouvé nos habitudes dans les coins du bateau, — et nous poursuivons, encore dans le Sud, allongeant toujours l'éloignement du chez nous.

Après la pointe Saint-Georges, par 8 degrés de latitude australe, le jour se lève, alourdi, rechignant. La matinée est d'un gris hivernal. La mer, planie et lissée sous un long glacis, est troublée et déchirée seulement par les ailerons des squales, les nageoires dorsales des requins, qui abondamment nous suivent et nous surveillent.

L'air, sous les moussons chargés de vapeurs, est tassé, compact comme une condensation de clarté, une matérialisation de lumière qui fatigue la vue; il faut baisser les visières des casquettes pour soutenir ce jour qui est vif sans éclat. Le ciel et l'eau dans cet épanchement de luminosité, — le soleil restant au-dessus d'un écran de nuages, — ont une même teinte; ils s'emboivent et se dissolvent un peu l'un dans l'autre. La mer molle, en lourdeur de pâte vert bleu et tout unie, a l'air désorienté d'un grand lac qui aurait perdu ses rives.



Le port de Saint-Paul-de-Loanda.

Saint-Paul-de-Loanda et les monts de l'Angola sont devant nous.

La baie, dans un recul des terres, est défendue des vents et des courants côtiers, — sous la garde de la forteresse Saint-Michel. Au fond, des constructions s'étendent devant un paysage d'euphorbes, de steppes, d'eriodendrons, de nappes onduleuses de savanes, de gommiers ; et dans l'étagement des



Saint-Paul-de-Loanda. — Une avenue.

négresses charnues, replètes et mamelues, les lèvres peintes de sang, et des regards bien doux coulés sous un plissement de paupières.

On quitte Boma, emportant une impression jeune et saine... Boma, qui affiche une aisance confortable, qui fait même du genre, avec quelque distinction assez britannique, dans l'élégance de ses cottages coloniaux, est — soigneusement rangée, — la cité du classement, la ville administrative : l'organisation et la méthode s'affirment dans ce carrefour de tous les grands services de l'Etat africain.



Un *Te Deum* à l'église de Boma.



Boma. — L'extrémité du pier.

Un moment de troublant enthousiasme et d'étreignante sincérité dans les adieux...

Les amarres sont lâchées.

Le steamer se détache du pier — qui est chargé de compatriotes et vibrant d'acclamations. Et tout le monde entonne, à pleins poumons, la *Brabançonne*... Cette musique, qui nous paraît si galvaudée par les pistons de festival et si réduite en banalité dans les expositions de bétail, prend ici, dans l'éloignement, une saisissante grandeur : le chant ému se dresse, monte dans les airs, en majestueux symbole des affections lointaines.

La distance s'allonge entre eux et nous... Eux, gardent cette mélancolie obstinément pensive et toujours tendue vers le pays. Nous, nous sentons le réconfort et le ravissement



Saint-Paul-de-Loanda. — Un mendiant.

la spécifiante coquille typographique en écrivant des farçades.

L'étiolement d'une puante marmaille grouille à tous les coins. Et dans cet ensemble poudré de poussière, et sous le beau soleil, la ville d'accalmie, qui sent la crasse, paraît un réaliste poème de saleté. Elle porte une prétention de chère guenille, cette bâtisse décrépite ; et on croirait qu'il a été volontairement construit du délabré et confectionné des ruines. Malgré l'humidité de ses magasins-taudis, malgré les moisissures des baraques crou-



Saint-Paul-de-Loanda. — Une marchande.

lantes, la capitale, en repaire de marchands d'esclaves, se drape d'une certaine morgue, affichant de vieux parchemins souillés, et se titrant encore Sao Paolo da Assumpçao de Loanda.



Saint-Paul-de-Loanda. — Un carrefour.

Dans la reposante fadeur de Saint-Paul-de-Loanda, le marché appelle un peu d'animation dans un grand carré planté d'arbres maigres, étiolés. Quelques flâneurs passent dans l'affalement général d'un négoce stagnant. Les légumes, les fruits, les pâtes et les bouillies sont en grandes mannes ou en augées, — et la marchande est assise ou allongée par terre au milieu des épluchures et des déchets.

Les achats se négocient en lentes caqueteries, très dépenseuses de temps.

De jeunes femmes, les oisives, prétentieuses négresses aux lourdes frisures de toison, paradent, enveloppées d'étoffes claires et légères. Les plus riches se coiffent du luxe d'un



Saint-Paul-de-Loanda. — Le marché.

foulard lustré, et fument le cigare à pleines lèvres... Le tour de marché accompli, elles s'en iront, toujours traînassantes et jaboteuses, s'installer et coqueter devant les longs comptoirs où se vendent des bagues en torsades d'argent, des colliers de perles, du tabac, des badines en peau d'hippopotame, du bibelot voyant et du toc à gros effet.

En raison du dimanche, en l'honneur du jour de domingo, des affiches, très longues et détaillées, convoquent la foule à la PRAÇA DE TOUROS, annonçant *la grande torneio tauro-machico,* six bravissimos touros, de nombreux et émerveillants banda-

rilheiros et cavalleiros et un distincto amador, — et, en surplus, une musique abrilhantara o espectaculo com o seu vastissimo reportorio.

A travers des terrains bruns à végétations maladives, toutes les voitures de la localité montent vers les arènes, — qui ne sont, en réalité, qu'une maigre installation foraine, peinte en gris, secouant au vent de petits rideaux rouges devant les portes des loges.

Le sable de la piste est arrosé. Des valets de toril, des gens de service, déguisés en vert et jaune, font les derniers arrangements. La foule, pas bien fournie, se tasse sur les gradins, dans les coins d'ombre, au sombra.

Les musiciens sont des noirs en tenue de coutil gris avec képi blanc. Leur entrée est saluée de cris, de trépignements, d'un tapage battu par les cannes sur les planches. Dans le public impatient, remuent des nègres en veston clair et des



Au marché de Saint-Paul-de-Loanda.

blancs au teint jaunâtre, des matelots de la flotte en large béret blanc, des femmes du peuple, la tête coiffée du madras jaune ou rouge, le nœud d'étoffe à l'oreille; des connaisseurs discutent en agitant leurs vastes sombreros, et des dames mulâtresses, pas vilaines, sont endimanchées de plumets et de panaches extravagants; les décolletages sont gracieux; les toilettes, trop esbrouffeuses et villageoises, multiplient les effets de



Les arènes de Saint-Paul-de-Loanda.

jaune; les bras nus, les mains habillées de mitaines, balancent, sur cette exposition de modes coloniales, une agitation d'éventails multicolores... Des cris, des appels, des interpellations, des défis, des promesses se clament, — quand sonne la trompette annonciatrice.

Le quadrille des «illustres» toréadors fait solennellement son entrée, avec salut au président, hommage au public, jet de la clef, marches et défilés respectueux, suivant un formalisme de rite... Le cavalier, en pourpoint de velours noir et monté sur un cheval blanc, effectue un tour de piste et, avec une pose

d'écuyer de cirque faisant de la haute-école, il salue les bravos qui s'envolent.

La porte du toril — dont les vantaux bas sont écussonnés de têtes de taureaux aux cornes formidables—s'ouvre, donnant passage à un petit bœuf noir, l'allure pas méchante et les cornes emboulées sous une gaine de cuir.

Courses sans intérêt, espèce de jeux landais auxquels l'animal, de caractère peu querelleur, cherche à se mêler le moins possible. Il s'offusque seulement, estimant la plaisanterie sotte, quand les banderilles le mordent et lui sautent le long du corps, mêlées à des rubans de sang... Mais, la colère n'est point dans la nature de la bête; ne se défendant que devant des attaques trop véhémentes, le bovin résigné attend le troupeau des camarades qui le ramèneront à l'étable.

Le public, malgré tout, manifeste, discute, conteste, acclame et lance des chapeaux dans la piste.

Et le même manège, couraillant et sautillant, et vainement provocant, recommence pour une deuxième course : le bœuf est roux, — c'est l'unique différence.

Sur la mer équatoriale, le soleil disparaît, après une journée très pure, — malgré les passades de nuages.

L'adieu solaire est précipité. Le jour craque dans une explosion de splendeur, dans une décomposition de l'astre en énorme beauté... L'espace est en alerte, pénétré d'attention devant le déploiement de solennité. Les colorations s'accentuent et se violentent. Des feux et des outrances, des vibrations écarlates semblent, flamboyante confusion, jaillir d'un cratère sous-marin. La vision est volcanique, furieusement ignée. Les nuées ont du bouillonnement; les fumées violettes, les rayures d'or fondant, les déchirures rouges, en craquements, tracent l'impétuosité en flammes d'un phénomène plutonien s'imposant sur l'empire des eaux.

Le ciel est d'incandescence, en parure de vive clarté; il mêle étrangement des tons de colère et d'effroi, des nuances douces de supplique, des tendresses d'agate, à du sinistre de feux de résine, à des fantasia d'incendie, à de chimériques teintes diamantées, éclaboussées de lueurs. Des jaunes safran, des moires lilas se marient délicatement; par de longues courbes de lumière, les nues emportent de mouvantes marbrures roses mêlées de rayons verts... Le ciel entier est envahi de ce fastueux débordement, de cette folle liquidation de tout le coloris du jour, — tandis que le soleil, foyer d'or calme, drapé de pourpre, tend un dernier rayon, éclat suprême, dans cette cérémonie d'apothéose.

Aussitôt, les ombres guetteuses se ruent et commencent le saccagement et la démolition. Des éboulis dégringolent et ravagent; des dessins de cascades et des torrents se précipitent. Les hordes de nuages galopent, se lancent ou se bastionnent, s'attaquent en formidables cataclysmes rouges. Des masses grises et jaunes se buttent dans des abordages immenses; des effondrements s'écrasent; des gouffres terrifiants s'ouvrent dans des péninsules violettes; des vapeurs iodeuses montent à côté de translucidités frêles comme en gardent les plus mignons coquillages de la côte...

A son rôle, et placide, une étoile de laiton s'allume dans un coin de firmament.

Et la cotonneuse fumée du steamer jetant ses cocons en longue écharpe, en astragales de fusain, se déroule, s'allonge, se tord, — et prend le fantastique d'une immense chenille noire rampant sur le ciel.

Nous mouillons devant Sainte-Hélène.

L'île, un bloc solide et foncé, le profil hargneux, les pics dessinés en crocs, est de toutes parts abrupte : paysage de

consternation, en rouge sombre, couleur de colère. C'est bien « l'immense cercueil flottant sur l'Océan » — et la vision du poète est exacte :

Il est au fond des mers, que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans...

Comme sous un titanesque coup de hache, l'île est fendue, déchirée. « On dirait, écrivait Mlle Betsy Balcombe, dans ses souvenirs de *Napoléon à Sainte-Hélène*, que le rocher, las de son existence solitaire et immobile au milieu de l'Océan, s'est mis à bâiller largement et n'a pu refermer la bouche. »

En cette faille — appelée prétentieusement la Vallée — repose, encaissée, tombée dans le pli de pierre, amincie et coïncée dans l'échancrure, aux pieds du Peak-hill, la petite ville de Jamestown, — avançant en signal, sur le bord escarpé, le clocher gris de son église. Et autour de cet amas d'existences, s'élèvent, se dressent, se rangent une garde de roches brunes et dépouillées, des terres à l'ensemble desquelles on a voulu trouver un vague profil d'énorme tête de nègre, des massifs calcinés, grillés au grand vent, sortant des angles, avançant des pointes, se retirant en grottes, en cavités où s'engouffre bruyamment la vague. Le tuf, déchiqueté, tout en aspérités, est une barricade politique sur un pêle-mêle de rochers en plein Océan : une île sur la défensive, affirmant son humeur mal accueillante par les batteries de Munten et les canons braqués sur les hauteurs de Ladder-hill. La ville se défend derrière des murs, dans une enceinte à créneaux et à meurtrières ; la garde est montée par de vieux affûts dans un parc d'artillerie, par tout un appareillage de fortifications ancrées dans les blocs de maçonnerie de soutènement qui consolident les pans de roches.

La cité, longue rue montante et tortueuse, a un aspect de faubourg anglais. Cottages exotiques, et britannisme d'exportation. Des négresses mal peignées sous le chapeau à plumes ; des misses d'occasion ; des dames jouant les ladies par leur chignon en tapon dans le cou et leurs robes de toile blanche et sale ; des mulâtresses aux énormités pectorales crevant les

corsages; des métis qui tiennent d'infects bars avec avis que les dames ne sont point admises; un maigre marché aux poissons où il y a cent mille fois plus de mouches que de poissons; une Napoléon Street; un épouvantail d'escalier en fer grimpant tout droit, par 730 marches, jusqu'au fort; un unique hôtel appelé the Hotel; des blanchisseuses galantes; des boutiques de photographies; des soldats bruns à guêtres blanches, la badine à la main; de jolies fillettes au teint de citron qui vendent des objets indigènes, bracelets, ceintures, pochettes en pépins noirs et jaunes... La ville est rapidement explorée.

On entame la longue marche de huit à neuf kilomètres vers Longwood, le pèlerinage obligé de Island-Sainte-Helena, par des routes en interminables rampes, des sentiers de mulet, des grimpettes de montagnards.

Le chemin, qui part dans le flanc droit de la longue vallée étroite, permet de voir en détail et de plus près la structure du paysage... Les fonds s'enjolivent de vagues tentatives de cultures revêches; les hauteurs, d'une obstination implacable, restent arides, desséchées; la couleur générale est chromée; des tas de scories dévallent; des superpositions de roches font des parois vives et renversent les figuiers de Barbarie à palettes poilues qui tentent de vivre sur les penchants.

La route monte, monte toujours, cassant les jambes et découvrant des profondeurs de gorges sinistres, dures, où pointent des cactus, où se balancent des bananiers, où végètent des champs de vignes étriquées, des indigotiers, — et vite reprennent les accaparantes ronces, les genêts, les ajoncs. La vue se désole devant un bouleversement de roches volcaniques, qui, sous la chaleur bouillante et dans leur couleur rouge feu, forment un décor d'enfer.

En des coins, à l'abri des vents, vivotent blottis, effarés, des

arbres desséchés, des pins sauvages, une misère de végétation, de pauvres troncs tordus, des parcelles chichement boisées — où un bûcheron en haillons charge de bois un ânon efflanqué. Les mornes solitudes de ce pays de spleen s'étendent et s'attristent : cet esseulement de roches moroses, enfermées par l'Océan, donne une impression de grande cage à lion.

Dans une partie plus haute encore, — où le sol toujours tourmenté se boise plus abondamment, — les sommets s'enchainent en longue crête enroulée en élément de spirale. Au bout de cette crête, que suit la route, est Longwood, — et dans l'entonnoir formé par le contournement de cette longue chaine, le Napoleon's Vale... On descend par des chemins de gazons glissants, — et le tombeau git dans un recoin de retraite fraiche, silencieuse, ombragée. Une clôture de bois à claire-voie enserre l'enclos funèbre ; au centre, ce qui fut la tombe du « géant broyé sous le talon des rois » ; une grille rouillée encadre un cimentement de carreaux formant un grand rectangle peint en blanc et fendillé — sans une inscription. Autour, dans ce fond méditatif, le calme et la solennité de cyprès et de chênes ; et dans le grand silence de la mer voisine, le cri d'alarme de petits oiseaux écarlates. Le saule célèbre, mort lui aussi, est continué par la pousse d'un saule jeune et fluet, conservateur de la tradition :

Napoléon alla s'endormir sous le saule ..

A la sortie de cet enclos, — point de résolution dans l'histoire du monde — est postée une Anglaise faisant au passant la demande d'une signature et l'offre de photographies et de souvenirs.

Le chemin remonte à travers une verdure malingre et grise, des tiges nourries de poussières et de terres caillouteuses, des frondaisons funéraires, des plantes abimées, courbées par le vent, des arbres arc-boutés, l'échine ployée.

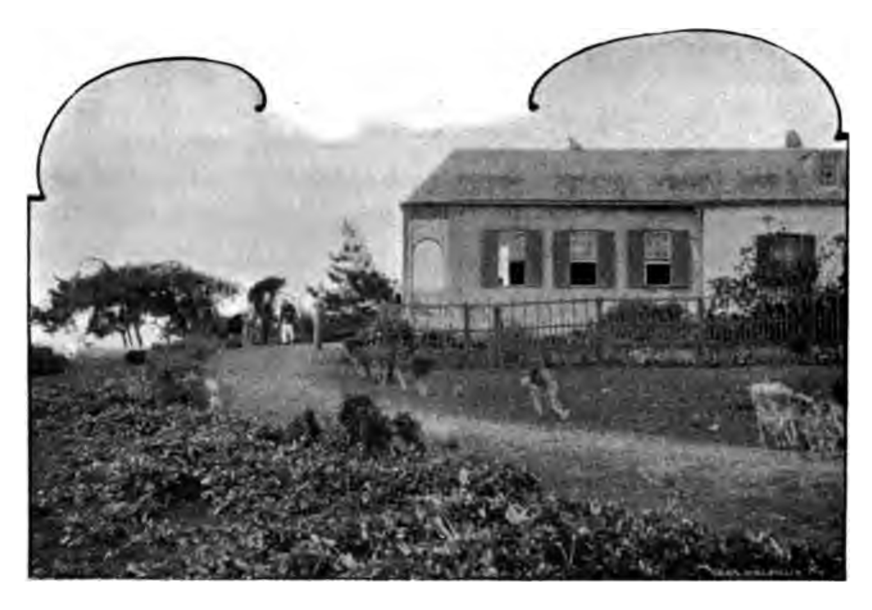
Au bout, enfin, — à 1,771 pieds d'altitude, dit la borne fichée à l'entrée, — un semblant de parc pierreux, aux arbres tordus,



Sainte-Hélène. — Longwood.

aux contours exténués, entoure la résidence basse et modeste de Longwood, la retraite du « prisonnier de l'Europe ».

Le bâtiment livré aux intempéries fut très délabré. On sait que le gouvernement français donna mission à un officier du



Sainte-Hélène. — Longwood.



Sainte-Hélène. — La maison du général Bertrand.

génie de rétablir la maison et ses avoisinements dans l'état où tout se trouvait au temps de l'Empereur. L'habitation a été rigoureusement refaite et reconstituée; des lambeaux de papiers trouvés aux murs ont servi à refabriquer d'identiques tentures qui tapissent aujourd'hui les locaux. Les salles, petites, basses, sont vides et nues. L'une contient des drapeaux français et un buste de Bonaparte au long d'un mur, derrière une barrière de bois. Ainsi, en reconstitution sur place se retrouvent la véranda et les coins où le vaincu rêvait, combinait encore et dictait son Mémorial, le bout de jardin, la terrasse, la salle à manger et son papier doré, la chambre à coucher, le salon — où de jeunes misses à lunettes, en taille claire, vendent des photographies. Ces jeunes personnes, malgré leur dehors et leur parler britannique, sont, affirme-t-on, des Françaises, filles de préposés français.

A côté, la maison du général Bertrand est en pimpante toilette de fleurs, de fuchsia, de bégonia, de coleus à grandes feuilles veloutées, décorant le perron où le prisonnier venait, la longue-vue à l'œil, regarder manœuvrer les troupes

anglaises. Devant, s'étendent, dans un gris de très vieux souvenirs assombris, une plaine en pente douce, de vagues terrains et des roches violentes avancées en puissant promontoire. C'est le rocher de Sainte-Hélène et ses menaçantes dégringolades, ses éboulements, ses écrasements entassés découvrant la vue immense, l'horizon d'une mer en frissonnantes couleurs, dans une rêverie de tons bleus.

Ici, où s'éteignit vinculé le « voleur du tonnerre », vit une effervescence de souvenirs, de curiosité, une recherche de détails, un travail de mémoire devant ce promontoire qui a ses grades dans l'Histoire comme dans la Poésie. Machinalement reviennent et défilent des bribes de textes, des vers fameux...

> Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,
> Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe.
> . . . .
> Sur les escarpements croulant en noirs décombres
> Il marchait seul, rêveur, captif des vagues sombres.
> . . . .
> Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.

Mais au total, guère d'émotion : le sentiment d'une justice, d'une volonté pacifique infligeant, dans cette solitude, l'expiation à un tourmenteur de peuples, à ce brutal génie de la



Le rocher de Sainte-Hélène

bataille. On examine sans révolte le panorama de cette île, écueil où vint s'abîmer et sombrer une sanglante aventure, aboutissement de toutes fortunes trop éclatantes. Le poète des *Contemplations* le dit :

Il est au plus profond de notre Histoire humaine
Une sorte de gouffre où viennent tour à tour
Tomber tous ceux qui sont de la vie et du jour.

Et l'on quitte, sans autre impression que le calme d'une curiosité satisfaite, cette terre d'abord méchant, ces rochers qui, sans un phare, sans un feu, sans un signal, s'enveloppent d'obscurité et se dissimulent dans la complète nuit avec des précautions de prison.

Le cap est mis sur le Nord : c'est le retour, — et en même temps la constatation de la distance, l'empoignante impression de l'éloignement... On calcule, on réduit les degrés en milles et en lieues; on additionne qu'il faut maintenant suivre une immensité de huit mille kilomètres pour aller retrouver l'ordinaire des habitudes matérielles et de quelques amitiés, — qui sont les habitudes du sentiment.

On se confectionne une armature de patience. Dans l'avancée persistante du bateau, un consolant enfantillage regarde fondre et se réduire, minute par minute, la grande étendue séparatrice. On va même jusqu'aux encouragements affectueux à la machinerie, à la vigoureuse hélice, dont chaque tour nous approche de quelques mètres...

Car, après ces semaines de mouvement, nous nous sentons rassasiés de nouveautés. C'est du calme, que l'esprit souhaite, à présent. Les magasins aux souvenirs sont emplis; il faut la tranquillité de la rentrée pour la mise en ordre, le débrouillage des documents et le rangement méthodique.

Plusieurs de nos compagnons sont moins pétulants qu'à l'aller. Guéris de la crise que donne la fièvre du neuf, ils sont maintenant plus enfermés, plus enveloppés de pensée, avec le besoin de se reclure dans le travail réfléchissant... Après cette vaste ration émotionnelle, nous digérons.

Vers le neuvième parallèle Sud, la mer violette, balançant des écharpes de vapeur sur un azur fané, se fronce. Le temps grimace. Des nébulosités grises, épaisses d'humidité, se gonflent. L'horizon embué, est trouble, indistinct,—et il disparait... La pluie marche sur nous, envahissante, semblant soulever la mer pour la laisser retomber en grosses gouttes.

La sirène hurle et prévient.

L'ondée opaque nous aborde, agressive. Nous coupons un nuage, une compacité humide. Le bateau claque dans la vague tourmentée, et nous barbottons dans une nuée descendue, surchargée et trop lourde. Le ciel a disparu; l'averse englobe. Des rafales trempées, balayantes, font d'amples chasses d'eau... Et après ces journées de surchauffe, on se laisse mouiller avec jouissance; sous la pluie doucheuse, parmi les sautillantes éclaboussures, le pataugement sur le pont est savoureux et rafraichissant. La pluie tropicale, orage sans tonnerre, assaille; les violences fouettantes, les cinglades d'averse, l'arrosage à pleins jets, inondent; on cogne des paquets d'eau chassés à la galopade; on entend des chutes dégoulinantes, une musique de gouttières, partout un ruissellement, des cascatelles, une pulvérulente submersion.

Des lassitudes perdurent... Le temps est calé dans une monotonie toujours étirée sur la pérennité de l'eau.

De Sainte-Hélène aux îles du Cap-Vert, huit jours de pleine mer en des parages non fréquentés par les lignes de navigation. Des suites de jours et de jours sans rencontrer une voile, sans apercevoir une fumée, un mouvement qui annonce d'autres existences. L'inquiétude se figure très loin dans



Sur le pont.

l'abandon irrémissible. L'Océan toujours vague, non repéré, s'en va, se développe, s'étend en amplitudes perpétuelles : c'est dans l'inépuisable que fonce notre route... Le calme imperturbable de la mer — qui toujours, toujours « allonge l'illimité » — impose un régime sans aboutissement; notre marche prend des allures régulières d'éternité établie, instituée.

L'énormité quantitative des eaux est devenue excessive; il y en a trop, du continuel liquide bleu et vert. On s'avoue des

indigestions de sempiternel océanique, — et les languides contemplations se transforment, chez plusieurs, en blagueuse ingéniosité d'invectives. Elle agace, l'eau — même dans le bain du matin, l'eau servile et cajoleuse. Une horripilation, un énervement voudrait un peu de solidification des plaines environnantes; et c'est en protestataires contre l'élément submergeant, en révoltés anti-aquatiques, que nous allons au bar avaler des grogs.

D'autres contrôlent les rhumbs de la boussole pour être bien sûrs qu'il ne dévoie pas et forlonge, le bateau trop lent qui semble musard, épris d'onde et de vent, sous le ciel qui n'a pas la ride d'un nuage.

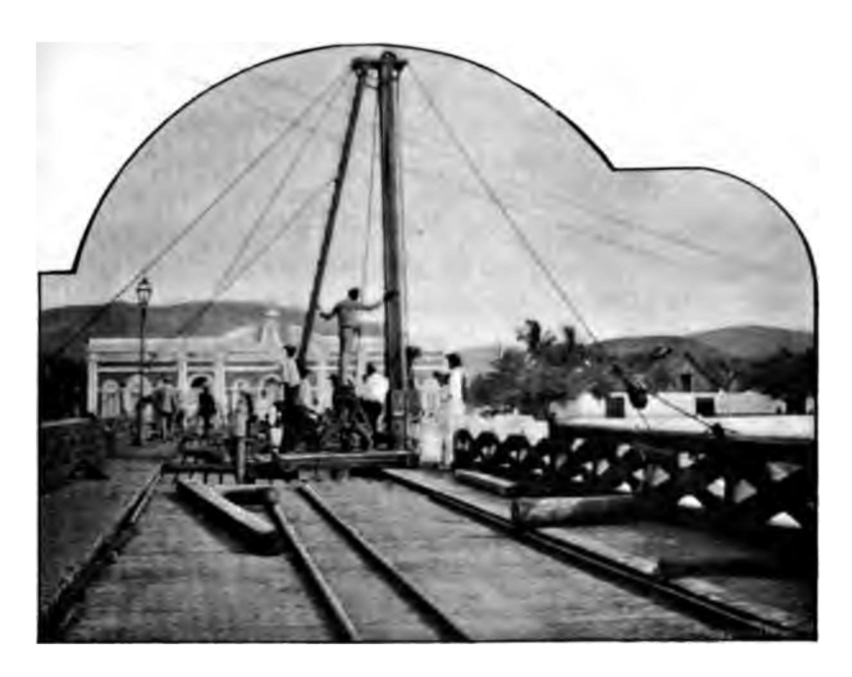
Et dans le vide, continuent l'attente et les bêlements de l'ennui...

Enfin, nous avons repassé la ligne équinoxiale; nous réintégrons notre hémisphère, et nous patientons, déroulant une résignation baudelairienne,

Tant l'écheveau du temps lentement se dévide.



Iles du Cap-Vert. — Praya de Santiago.



L'estacade de Praya.

Dans l'attroupement des iles caboverdiennes, l'escale est faite devant Santiago : une langue de terres basses; des maisons jaunes, sur un fond de montagnes brunes, arrondies en gros dos; un massif bastion surélevé portant les principales constructions de Praya; un promontoire qui avance dans une opposition de ressac bondissant; un phare rond et nu comme un puits extrait de terre.

Les canots accostent au musoir d'une estacade rouge en réfection. Le travail de charpente a de l'intérêt : les pilots sont des fûts de palmier battus à la sonnette. Au bout de cette jetée de bois, l'arrivant est reçu par le bâtiment clair et morne de la douane. A droite, la route, longeant des murs que surmontent de balançantes ramures, vient à des fermes, à des exploitations où travaillent des moulins à maïs : les grains dorés sèchent, étendus sur des toiles au soleil. Plus loin, se



Praya. — Un moulin à maïs.



Praya. — Une ramasseuse de bois.

dresse la montée raide en lacets, vers Praya, une villette soigneuse, à grandes rues d'équerre, à maisons basses et rectilignes, une cité de mine administrative, gérée de façon acceptable et montrant une propreté au-dessus de la pauvre moyenne portugaise. La ville tout en l'honneur de Serpa Pinto a des réverbères, un beau bâtiment des postes, des places carrées, pleines d'air, ombragées sous de beaux arbres; par les rues bien empierrées, passent des attelages de bœufs, de petits bourricots écrasés



Praya. — Un coin de rue.

sous l'empilement des charges ; des marchands de singes ; de souples mulâtresses portant sur la tête de grosses jarres d'eau fraiche; puis, des fourmillements d'enfants, quelques-uns nus, d'autres vilains d'affections cutanées rosissant des placards de chair... Ces passants, pas pressés, charmés de trouver de l'ombre, s'arrêtent sous une porte ou près d'un arbre et bavardent en jolis groupes de fantaisie, en vivant pittoresque de couleurs.

La population est d'un type réduit, des gaillards en diminutif, le teint brun gris, des figures au café. La mendicité dévolue à de vieilles décharnées, harcèle, — et les pauvresses branlantes, éjouies devant l'aubaine rare de vingt reis, remercient avec des confusions, des révérences et des envois de baisers.

Les jeunes femmes, graciles et bien découpées de profil, sont assez jolies; elles ont le nez malin, la mine futée, affinée d'une raillerie chaude, d'une moquerie alerte. Elles se promènent juponnées jusqu'aux genoux, les mollets nus, le buste libre dans une chemisette flottante, très dégagée. Au marché, — qui assemble le commerce et les commérages autour de montagnes de bananes, d'oranges, d'ananas, — elles exhibent, par l'incomplet de la toilette, un vif sans façon, une impudeur rafraîchissante, des langueurs foncées et aguichantes, des

morceaux de corps prenant l'air. Ces révélations attrapent l'attention; et l'on ne sait plus bien quelles sont les denrées offertes dans les grandes corbeilles et les calebasses. Vaguement, on se rappelle les calamités de mouches sans nombre, et le papier-monnaie décoloré, gluant comme un torchis de



Praya. — Types du peuple.

crasse; et aussi, dans le coin des charbonniers, — qui ne craignent pas de se salir les mains, — le combustible vendu par petits paquets, par minuscules provisions emportées dans un mouchoir. Le chauffage est peu connu dans ce climat heureux, sous un ciel bienfaisant, dans une atmosphère de paressant bien-être qui reste des années sans pluie. Les insouciants flâneurs cueillent, le long des chemins, des fruits nour-

rissants, mâchonnent du maïs et acquièrent — les jours de bamboche — pour quelques reis, de copieuses rations de vivres.



Praya. — Sur la place.

Dimanche. Le dîner a été balancé, — et le soir, de grands nuages d'un noir méchant passent devant la lune, étendent de l'obscurité. Les eaux plus dures cinglent et frappent. Le tangage a des retombées dans des jaillissements qui raflent l'appontement d'avant. Le vent grogne. La vague, au long du bateau, mugit. La mer en rebroussements a des brusqueries de colère. On comprend une hostilité des éléments, — et le



Un gamin de Praya.

baromètre, ce confident de l'atmosphère, marque de l'inquiétude.

C'est du gros temps pour la nuit.

On ferme tout; on visse à fond les volets des hublots; les hommes qui passent avec des bouts de chanvre, assurent les élingues, renforcent des attaches, consolident les nœuds, enlèvent une partie des tentes... Le commandant fait mettre le cap un peu dans l'Ouest pour gagner plus au large, pour prendre la vague de front et la trancher normalement.

Mais le bateau s'agite de plus en plus. L'arbre de l'hélice a des mouvements irréguliers, des saccades, des sursauts quand les ailes émergent. Le tangage se violente, les lampes oscillent et des craquements crient la peinante souffrance et les fatigues du bâtiment.



Au marché de Praya.

Les officiers circulent, regardent, inspectent : des passagers gagnent leur couchette avec des idées de bourrasques, des idées en préparation de cauchemar, — et aussi cette résignation de fatalisme qui est la philosophie des flots.

Sur le pont, quelques-uns assistent à l'agitation de la mer et aux changements de décor dus au défilé de longs nuages déchirés provoquant des allumages lunaires, puis des extinctions brusques. L'eau battue, secouée, agacée, se rebiffe,



Une pauvresse à Praya.

prête à perdre patience; de la révolte bondit dans la tourmente des eaux. Les heurts et les coups de vague attaquent le steamer, l'empoignent et, par des soulèvements sur de puissantes lames, semblent le saisir et l'emporter. Le bateau se reprend par des coups de barre, et recommence la lutte, le pont raboté par la rafale. Le navire a des inclinaisons, des



Embarqués à Praya.

penchements qui semblent décisifs, vaincus. En bas, la verrerie entrechoquée sonne, les portes claquent, des ferrures grincent, comme une expression de fatigue, le halètement de la lutte contre les violences et les résistances de la mer.

Dans cette agitation, dans ce tableau d'alerte, le médecin du bord annonce que l'ingénieur mécanicien, un bel homme de 32 ans, pris d'une attaque de miséréré, ne passera pas la nuit. Dans un délire d'agonie, déjà, le malheureux n'a plus que des essais de mots : devant l'extinction de sa vie, il a repris le

patois du pays de Galles, le parler de son enfance, dans lequel revient le nom de sa femme.

A minuit vingt-cinq, devant le capitaine et le médecin, il succombe, — ayant pu faire comprendre sa frayeur d'être laissé à la mer.

Le commissaire dresse les actes de formalités civiles que signe le capitaine.

L'affligeante nouvelle est répandue... Les rats gros et voraces qui nous dévorent ont tenté déjà de venir explorer le cadavre.

Les obsèques, l'immersion, sont décidées pour ce matin, les lois de la mer n'accordant pas plus de douze heures d'attente.

Le pavillon d'arrière est en berne.

Le corps étendu sur une planche est enseveli, avec des barres de fer, dans un sac qui est ensuite cousu solidement et roulé dans le drapeau anglais.

A onze heures — par 23 degrés 40 de latitude Nord — le quartier-maitre et trois matelots en tenue montent la dépouille mortelle... Une coupée d'arrière à bâbord a été ouverte. Le corps est déposé là, sur un plan incliné, installé sur le pont. Tout l'équipage en tenue, les passagers en toilette de deuil sont rangés.

Le capitaine, en uniforme de cérémonie, lit en anglais l'oraison mortuaire, des versets bibliques... Il lève le bras : la machine s'arrête; le bateau stoppe, et les quatre matelots inclinent la rampe de bois et soulèvent le drapeau mortuaire. Sous les couleurs du pavillon, le cadavre glisse, tombe à l'eau, les pieds en avant, entraîné par le lest de fer...

Quelques éclaboussures, — et l'effacement sous l'indifférence des eaux.

Formalité d'une simplicité brutale et expéditive, — et effroyable image symbolique de la disparition de nos douleurs dans le temps — dont les ans, comme des vagues, se referment avec une même impassibilité.

La matinée, sous la brise apaisée, est claire d'un radieux soleil. La mer bleue est crépitante de lumière, — mais il semble sinistre, ce bleu de la grande tombe mouvante, toujours ouverte.

L'hélice s'est remise en marche ; le pavillon d'arrière, rehissé à sa place, claque dans un vent d'insouciance.

Mais chacun emporte sa songerie et son recueillement en regardant la place, là-bas, qui s'éloigne, et la mer, ce déversoir infini, la mer happeuse et féroce qui remue, sous un brillant de joie, des colorations et des clartés faites de tant de dépouilles, de tant de drames, de tant de sinistres.

Et la mémoire psalmodie un vers de Baudelaire dans l'*Harmonie du soir* :

Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir...

Une belle heure de nuit, à la poupe, dans la solitude... Sous les abîmes du zénith, dans le vertige de l'immensité, par la solennité sombre, — prend une gravité de prêtre dans une cathédrale.

La lune rayonne un charme de mansuétude. Du ciel, — où se blottissent des morcelets de nuages en nichées vaporeuses, — une lumière dialysée coule, lumière de tendresse, timide, à travers des translucidités de voiles. Et sur l'eau, dans l'agitation que secoue le bateau, les phosphorescences parsèment un long effeuillement de pétales de clartés.

On entend la sourde respiration de la mer.

Et la pensée, en extase, suit le sillage, comme le vague

chemin des admirations que nous abandonnons, là-bas, — et nostalgique, et visionnaire, retrouve les contrées de splendeurs dans le grand lointain et dans la nuit.

Et la vie des caractères à bord, dans cette petite province flottante?...

Une entente affable, sous des jours de fois à autre gris, — et sans orage.

Des arrangements, des affinités, des accommodements ont assorti les natures; mais, le psychologue a, sans doute, entrevu, en ébauche, les phénomènes que suscite dans toute agglomération d'êtres, la dissemblance des goûts et des façons. Tous les tempéraments étant représentés, le fâcheux devait en être; et les grincheux n'ont point fait surir la pâte de conciliation à laquelle toutes les bonnes volontés ont voulu travailler... Taquins et semeurs de mécontentement, critiques obstinés, — qui regretteront perpétuellement de n'être point intervenus dans la création du monde, — complètent, sans aigreur, ce nomade rassemblement très échantillonné en toutes variétés. Les officiels un peu empesés marquent de souriantes condescendances, jouent des rondeurs de manières qui se savent flatteuses; les autorités, les munis de pouvoirs, dans leur conscience de gros personnages, prennent de la place, régentent les conversations et tranchent les controverses; des militaires assaisonnent leurs très longues parties de cartes, de plaisanteries à la graine d'épinard; les vieux Africains qui « la connaissent dans les coins » ne s'épatent pas, prennent de la quinine et font de philosophiques siestes; les fonctionnaires titrés émettent des questions bizarres et frayent peu avec le commun; les financiers, majestés actionnaires commandant la manœuvre des millions, ont l'assurance maxima que donne la poche lourde; des journalistes, les uns font des calembours

en sautillant parce qu'ils se doivent à leur réputation d'esprit amuseur, les autres ne voient rien parce qu'ils griffonnent avec continuité du matin au soir, et transcrivent des statistiques; l'officier supérieur, qui ne parle que par affirmations nettes et par défis, a toujours raison : un tyranneau de Bergerac; les médicos, bons vivants, tutoient et purgent à la ronde; le littérateur profond aux attitudes de prêtrise, le vêtement insolite et solennel, penche indéfiniment sa méditation sur la proue; les mondains distingués et dédaigneux font des effets de chaussettes et ne lisent que des auteurs chics; l'observateur pénétrant se brûle aux tuyauteries, se cogne ou trébuche à tous les coins indignes de ses remarques; des réputations de naïveté se pavanent dans un sillage de gaieté; le jovial et bon camarade très parleur termine tout par de vastes régalades; le loustic complote et manigance des charges dans les cabines; des solennels, la tenue correcte, s'embêtent sénatorialement; bien d'autres encore se font cataloguer, — sans omettre le désolant piano, champ de tapageuses gymnastiques où boucane une musique très spéciale : le Beethoven pour transatlantiques.

Dans cette compilation personnifiée, les conversations du bord sont du bariolage et passent des administrateurs, ne négligeant pas la réclame, au chauvinisme proférant la gloire prédominante de son pays, ou bien se fondent dans les fadaises fort polies d'une rencontre au pied d'un escalier. Le littérateur très creusant établit l'équation qui doit relier l'admiration à la distance; le major accable de sa gaieté en bourrades; un directeur de revue fait de la politique coloniale; un ancien de l'Afrique déroule des souvenirs d'expédition; un autre gémit sur le persistant mauvais vouloir de son kodak détraqué; les manies, les tics et les drôleries sermonneuses se manifestent et victiment... Aussi, le besoin d'isolement, — surtout pour les pensifs peu habitués à vivre en tas et à se dépenser en babil cérémonieux, — fut parfois vif. Plus d'un, après avoir essuyé un flux de bavardage ou écouté un défilé de considérations doctorales, a pensé que le bonheur eut été rare et trop beau de faire seul, à sa libre guise, ce voyage, sans de notoires

premiers sujets sur les grandes scènes de l'attention publique.

Dans ce tohu-bohu de caractères si variés par l'instruction, les opinions et les tendances, surviennent des aimantations de sympathies et aussi des heurts, des défiances avec le sentiment de mésintelligence prochaine. Naturellement. Alors, on se partage, on se subdivise pour former des cantonnements reliés les uns aux autres par des jeux de politesse et des manifestations de courtoisie ordinaire...

Les anciens, qui ont la pratique de ces aventures, nous racontent comment, dans toutes les longues traversées, sous toutes les latitudes, le petit monde d'un paquebot présente toujours les mêmes phénomènes sympathiques, — qui ont pour réaction les mêmes phénomènes antipathiques. Le naturel ne se laisse pas longtemps contraindre. Et, malgré tout, les uns, par énergie de tempérament ou par habitude professionnelle, commandent, — et d'autres, par défaut persistant, sont chineurs ou débineurs. Des volontaires, après carrière heureuse, ont l'orgueil de la réussite et ne retiennent pas des mouvements cassants. Ce sont les puissants, — contre lesquels la fâcherie serait puérile. Ils sont les beaux sujets pour l'observation studieuse, ces hommes à la main lourde, ces impératifs, oseurs aux formes violentes. Ils savent qu'on n'emporte pas le succès avec le sentiment; toute victoire est faite de brutalité qui brise et qui façonne; il faut la poussée de confiance que donne le grossissement du moi pour aller de l'avant, en négligeant les personnalités accessoires et les moyens temporaires. Et ceux-là, parce qu'ils ont froissé et écrasé, sont, dans leur éclat, suivi des animosités envieuses qui font cortège à toutes les réussites, et qui attendent, — comme les requins derrière notre bateau.

Ainsi, dans toute communauté d'existences inoccupées, qui pourraient se fédérer en naïve cordialité confiante, des soucis de préséance, de grade, de dignité à tant de galons surgissent et aussi le sentiment si humain de régir et d'être la vedette.

Or, l'autorité ne s'affirme point sans attiser des émois et des résistances qui s'agglomèrent en coteries, en clans; des ferments d'inimitié revêche sont jetés, — tant la division et la

tracasserie s'attachent au caractère de l'homme. Les chiffonnements qui tentent de déranger la meilleure volonté d'entente dessinent bien la folle utopie de la fraternité dans une nation : association bien plus vaste et plus bigarrée, n'ayant pas le coude à coude de relations de tous les jours, et devant, avec une opiniâtreté désespérée, soutenir des rivalités d'intérêts. Les rêveurs d'égalité, clamant les brillantes et sonores naïvetés du socialisme, se trouveraient déçus devant cette minuscule république, qui aurait pu, délicieusement, laisser flotter l'insouciance de sa vie contemplative. Cette vie devient une politique avec ses inquiétudes, parce que dans toute organisation de groupement humain, le désir d'évidence, et après lui la méfiance, s'insinuent ; puis, l'envie, dans son coin, conjugue le verbe détester au mode acerbe...

Mais, le doux moraliste, pas plus étonné qu'indigné, conclut que la politique ne peut être que la science des inévitables divisions entre des hommes obligés à une association d'existences.

L'activité prise par la ligne Anvers-Congo justifie le lancement, sous pavillon entièrement national, d'une marine sérieuse avec outillage complet de vitesse et de confort. Pour qui connaît les ordinaires transatlantiques de France, d'Angleterre et d'Allemagne, l'*Albertville*, qui nous transporte, est un vapeur de troisième ordre. Filant avec peine ses douze nœuds, ce steamer, — qui doit, du reste, après cette traversée, prendre sa retraite, — est encore un des mieux cotés : il en est, dans la flotte, — comme le *Coomassie*, — qui ont une pas flatteuse réputation.

A côté d'un aménagement de machines excellentes, les installations et les services de l'*Albertville* sont médiocres. Le personnel est insuffisant et mal dressé : le commissaire sans obligeance est dépourvu de tous renseignements ; la cuisine

se confectionne sur le pont devant les passagers ; les gens d'équipage donnent au public l'inutile spectacle de leurs peignées ; à sept heures du matin, pour aller déjeuner, on patauge dans les grandes ondées du nettoyage ; les conduites fuyent, et par les planchers non étanches, l'eau dégouline dans les chambres ; le service des bains est fantasque : ou bien les tuyaux sont engorgés et il faut attendre, ou bien l'eau est brunie de rouille ; le service postal est ignoré, et les missives partent ou ne partent pas ; le pitancier du bord ravigote dans des sauces picratées des viandes abîmées par la congélation ; les stewards et les marmitons viennent faire de bruyantes parties de cartes aux portes des cabines, dans des salons qu'il conviendrait de réserver aux passagers... L'ordre, la discipline, la bonne tenue, l'entretien des bâtiments sur les lignes de grande navigation doivent être imités. Et nous restons étonnés que des capitaux belges n'arment point une flotte marchande, qui desserve, d'une façon irréprochable, ces relations commerciales d'une importance déjà acquise et encore si grandement prometteuse.

Le matin se débrouille. L'espace se multiplie en explications de clartés qui élucident, — et dans le groupe des Açores, vers lequel nous naviguons, San Miguel se détaille, avec des commentaires bleus et verts, dans des dessins de lumière.

L'île capitale avance de radieux paysages de mamelons, en formes de grandes taupinées rebondies, de montagnes bosselées, lourdes et chamarrées de végétations veloutеuses. Des maisons s'éveillent, comme pour nous recevoir. Des moulins à maïs tournent et miment de l'activité.

Le panorama est de douceur accueillante.

Dans la baie du centre, est assise en apparat commercial, la ville de Ponta Delgada, centre de ravitaillement qui a



Aux Açores — L'île San Miguel

déposséda le bourg de Villa Franca, pour prendre l'autorité. Les jetées, commencées puis abandonnées devant les résistances et les rudesses contrecarrantes de l'Océan, demeurent en morceaux, — dans une très suffisante sécurité de mouillage, — affirme la capitainerie. Derrière ces pierrailles qui serpentent dans la vague, Ponta Delgada, très consolée, s'ouvre gracieusement au fond de la rade par un arc de triomphe à triple portique. De là partent les rues ombreuses où s'emmêle une vitalité pittoresque allant aux marchés, allant aux églises, à Saint-Joseph, à l'Espérance, un pieux édifice d'architecture jésuite très ouvragée, en style d'encadreur, toutes les baies liserées d'enjolivures plates en pierre grise.

Des magasins sombres et frais sont emplis d'acheteuses qui marchandent; les tailleurs causent dans les boutiques en pierres [illegible] les [illegible]; les curieuses s'arrêtent devant les nombreuses tabacaria, devant les boucheries ou les [illegible] les [illegible] de moustiquaire; la fabrica [illegible] emplit les oreilles de [illegible] sur le trottoir; la plaque d'un « solicitador judicial » affirme [illegible] « precos modicos »; les orfèvreries exposent les filigranes [illegible] et les vieux bijoux portugais sertissant les chrysolithes.

Les maisons sont basses et roses; les fenêtres ouvertes derrière des balcons à ferrures légères, aspirent l'air. Les rues en petits carrelages sont coupées de « traversa », ruelles calmes où rôde la silencieuse hypocrisie de gros chats gris souris.

Sur la place joliette, devant l'Hotel Açoriano, le bâtiment clair de la Banque portugaise fait de la gravité; de beaux arbres sont ceinturés de bancs de bois où se tassent et s'empilent, dans une fainéantise transpirante, des maraudeurs, des trainards miséreux et pionçants. Des mendiantes sont assises sur un seuil de porte, dans un carré d'ombre.

Dans le jardin Saint-François, se repose un square carré, autour d'un grêle kiosque pour concerts. Une fontaine, qui déborde, fait de l'irrigation; des arbres, des cèdres, des araucaria, le pied entouré de corbeilles, ombragent les bancs vert clair et les grands dessins en cailloutis des avenues, — où le



Ile San Miguel. — Le port de Ponta Delgada.



Le quai de Ponta Delgada.

soir, à la fraîche, la flânerie des insulaires se promène dans les mélodies d'une musique militaire.

De jeunes laitières, le jupon court et une cruche sur la tête, crient d'un ton rauque : leite!... leite!...

Dans des caboulots gîtés au fond de caves aux blocs de pierres suintantes, des hommes à figure bistrée boivent de gros vins rouges, des vinhos do alto douro à 120 reis le litre.

Au milieu de l'animation des rues principales, passent des gens barbus de noir, la cigarette aux lèvres et la vareuse sur l'épaule, des femmes en grandes mantes avec capuchons-cloches ressemblant au kapmantel brugeois, des ménagères en peignoir et pieds nus, des mulets chargés à plusieurs étages, de petits chevaux habillés de branchages protecteurs contre les mouches. Des gamins aux yeux effrontés sous de vastes chapeaux de paille fument à grosses bouffées; devant les débitants d'aguardente superior des pauvresses attendent et supplient portant deux doigts aux lèvres ou découvrant leur poitrine sous une chemise en lambeaux; des perroquets à col jaune braillent à tue-tête; dans l'anse de la pêcherie, le long



du quai des Sardines, des gens de mer en bonnet napolitain attendent la rentrée des barques.

L'air est lourd, et la chaleur « importante » comme dit un jeune guide qui annonce la « mauvaisation » du temps.

Le *Café Suisso* offre un rafraîchissant repos ; l'établissement nu, dans une spacieuse clarté, a un peu la physionomie d'une cuisine où l'on vendrait, avec de la boisson, des photographies, des timbres-poste et des gâteaux . Des consommateurs lapent des limonades ou prennent aux alcarazas de longues lampées d'eau fraîche, des cavalheiros jouent des parties de dames, d'autres dégustent des sorvetes de laranja ; des Anglais en flanelle blanche lisent de vastes journaux ou le *Diario dos Açores*, — et par les fenêtres se découvrent l'Océan reposant, et la grande baie bleue, rayée du tronçon de môle gris ruiné par la mer ; de mignonnes voiles triangulaires rasent les flots, et les gros points rouges des bouées sautillent dans la vague.

Ponta Delgada, — à mine de petite province exportée, — est une cité propre et coquette, paressant avec une saine



Ponta Delgada. — La place.



Ponta Delgada. — Les manteaux féminins.

gaieté, en rose et vert, une ville où passent des femmes fringantes dont le teint et les joues ambrées semblent un reflet des cascades d'oranges croulant à tous les coins de rues : ville de repos et de vacances, avec une note européenne, des échos du continent. Une population souriante, vivace, honnête fait circuler des rumeurs d'affaires dans cette île très parée, — qui se classe parmi les premières et les plus avenantes dans la diversité des colonies portugaises.

La banlieue et les environs, en choix d'excursions, sont des jardins, des parcs, de longues plantations, dans une séduisante variété d'aspects. D'un côté, les agressives formations volcaniques et les cratères surgissent, asséchant l'aridité des plaines de pierrailles; d'autre part, une région exploitée, toute de cultures opulentes; le travail agricole, la production fruitière égrènent de la prospérité dans des sites où villégiaturent des élégances autour de sources d'eaux sulfureuses.

La zone plutonienne, redressée dans l'étagement de montagnes, fait des reliefs fantasques, heurtés, des surfaces soulevées, fendillées, un bousculement d'irrégularités. La bizarrerie de formation ignée figure, sous les chaines de collines molles, de grandes vagues de terre, la tumescence d'un pays





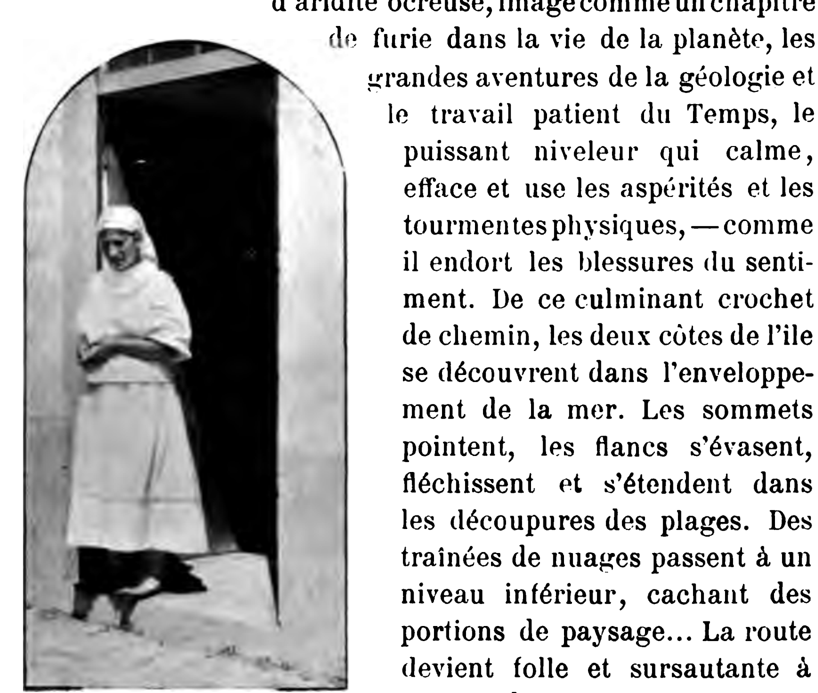
Une rue de Ponta Delgada.

pâteux figé dans une crise de bouillonnement, l'arrêt subit de brutales vibrations du sol, la fixation d'une tourmente, l'image d'une tempête solidifiée. Des soulèvements de terrain montrent de la furie, du vouloir batailleur, en bosses déchirées et ravagées. Sur les sommets et dans les fonds, comme des blessures ou des abcès, l'éruption a crevé des cratères béants en forme de coupes, — qui se sont comblés de sables et de cendres, sont devenus de petits lacs mous et circulaires, des mares dans des terrains de calcinations, sur des épanchements de laves, devant des coulées de cendrées, de mâchefer de vitrifications... Dans les scories grises, un crapaud, hagard, demeure affalé.

L'informe chemin monte toujours. Des vaches pâturent dans les hauteurs désolées et rougeâtres. Quelques guipures de fougères sombres flottent, au long des sentiers de chèvres. Par là, de pauvres diables maigres, noirs d'un mélange de sueur

et de poussière, chargent du terreau pour les cultures d'ananas.

Plus haut encore, la route tortueuse passe une ligne de partage d'où se domine, dans son ensemble, la constitution imposante du sol; on voit, en dessins de violence, la projection de l'île comme par une explosion au-dessus des eaux. La perspective d'aridité ocreuse, image comme un chapitre de furie dans la vie de la planète, les grandes aventures de la géologie et le travail patient du Temps, le puissant niveleur qui calme, efface et use les aspérités et les tourmentes physiques, — comme il endort les blessures du sentiment. De ce culminant crochet de chemin, les deux côtes de l'île se découvrent dans l'enveloppement de la mer. Les sommets pointent, les flancs s'évasent, fléchissent et s'étendent dans les découpures des plages. Des traînées de nuages passent à un niveau inférieur, cachant des portions de paysage... La route devient folle et sursautante à travers de longues landes torturées. Des conduites et des barrages de réservoirs prennent des précautions d'aménagement contre l'impétueuse violence des eaux ravinantes. Des cassis en écharpes éreintent les malheureuses voiturettes condamnées aux travaux forcés de ces vagues itinéraires. Et par l'autre versant, on atteint le lac, le lac très écossais, le Lagoa grande, gigantesque dépression tassée dans un environnement d'altitudes boisées. La formation cratérienne est englobée dans des soulèvements en immenses pustules. Plusieurs gonflements de cratères conservent des structures très nettes, gardent leurs profils menaçants



Une habitante de Ponta Delgada.

de bouches de feu et de lave... Dans ce pays à mine de cataclysme, en ce coin des Sete Cidades, la légende veut que sept villes aient été englouties.

Le lac, avec ses habitations, ses petits ateliers, son auberge, est un intermède de repos, un tableau de calme dans le tumultueux et sec désordonnement des roches éruptives, — où les pierres ponces allument des éclats blancs sous le soleil.

Après les explorantes fatigues sous la grosse et tuante chaleur de la journée, — on s'étend dans les longues chaises d'osier, en un coin découvert, avec la compagnie d'une limonade glacée. Et l'on se recueille pour compléter, parachever les souvenirs qui se rangent dans la mémoire.

Sous la bonne fraicheur du soir, la douceur apaisante de la nuit envahit... Une nuit sans ténèbres, une nuit toute fluide dans les clartés de la lune. Le repos est caressé par le moelleux du bateau à l'ancre, qui semble battre une lente mesure de chantonnement maternel, et nous câliner sur des oreillers d'insouciance...

A distance, deux bâtiments, arrêtés comme nous, en rade, silhouettent un treillis de mâtures et des masses sombres sur la moire argentée.

L'atmosphère, sereine et affectueuse, s'étire et s'éploie en décor de calme et de rêve, en composition lunaire, en nocturne vague, flou et merveilleux.



Ile San Miguel. — La banlieue de Ponta Delgada.

La région des cultures, dans une autre direction de l'ile San Miguel, part de Villa Franca, une modeste et coite bourgade baignant au bord de la mer des façades blanches, des toits rouges, des tours carrées, une image de petite ville lombarde sur les lacs du Nord de l'Italie.

La route, soignée par des équipes de cantonniers, va vers des fonds de montagnes, suivant de longs penchants découpés, suivant des plaines en pente douce sur lesquelles luisent les serres immenses où se cultivent, par milliers de plants, l'ananas açoréen récolté en toutes saisons. Des paysans brunis, la barbe longue et noire, travaillent la terre. Dans un manège en plein vent, des bœufs tournent lentement, battant le blé suivant le mode antique décrit dans l'Histoire sainte. Des paquets de beaux hortensias bleus se penchent sur les talus et les perrés. Des attelages descendent, trainés par une paire de bœufs le joug en frontal; le chariot est une caisse en clayonnage d'osier qui grince sur des roues pleines.

Les terres accentuent leurs mouvements, évoluent et s'accidentent à l'approche des torrents. Des lacs s'enferment dans



Ile San Miguel. — Une église de campagne.

des cirques de hauteurs forestières. Le paysage a de la violence sans brusquerie, une grâce de grandeur, et semble un enjolivement de pittoresque alpin : c'est la Suisse en grande toilette.

Dans les chaumines qui bordent la route, on voit, par portes et fenêtres ouvertes, des intérieurs rangés, le lit très paré, le traversin roulé sous des broderies; dans un coin, une commode chargée d'objets de pauvre luxe, des chromos godiches et un Christ. Le sol de terre battue est couvert de jonchées d'herbes fraîches. Des campagnardes assises par terre, tressent des joncs, des roseaux blancs ou teints en rose; le travail de la vannerie, la confection de petits paniers de formes contournées est l'industrie régionale. Ces ouvrières, qui ont de beaux yeux et qui sont coiffées d'un foulard formant fronteau, ont une figure de solennité biblique.

Des recoins feuillus s'enjolivent de somptueux jardins fleuris et font, auprès des lacs, des retraites de calme et de flânerie

pour les villégiaturants, — car, à une quarantaine de kilomètres de Ponta Delgada, voici Furnas et ses châlets, dans des perspectives montagneuses... La petite ville de deux milliers d'habitants est installée dans une vaste cuvette, à deux cents mètres d'altitude, sur un immense terrain volcanique encore en grondante fermentation. Les roches sont craquelées, tièdes et trépidantes : les blocs de basaltes et de laves se mélangent de cendres, de produits hyalins, — et des fumerolles enlèvent de grosses bouffées blanches... Plus loin, le sol se sulfure en jaune : des jaillissements d'eau brûlante et de vapeur font clapoter des boues : on entend des grognements qui semblent sortir de cavernes : les bouillonnements d'eau, les fumées filtrant dans les sables, les rumeurs sourdes donnent l'inquiétude d'une proche explosion. Des odeurs âcres d'anhydride sulfureux acidifient l'espace : les dépôts, les oxydations et les hydratations font des ruisseaux rouges et bruns dans ce paysage diabolique. Là, fument et tapagent les geysers, les caldeiras, marmites cyclopéennes, laboratoires du sous-sol, les chaufours de cette nature comburante. Des colonnes de vapeurs, des panaches de gaz balancés dans le vent, montent au-dessus des mares en ébullition, jetant l'eau à gros flots. La « Caldeira grande » lance, en vingt-quatre heures, plus de cent mille litres d'eau à la température de 98° centigrades. Les neufs geysers du groupe ont un débit de huit cent mille litres. A côté, des bains d'eaux thermales ont une clientèle de gens avariés, — comme les marins qui rapportent du Brésil des restes de béri-béri, — et les malades reprennent un peu de santé dans ce pays d'angoisse. Continuellement, le sol tremble, les profondeurs sont en remue-ménage : on vit sur des vibrations, sur les frissons d'une fièvre souterraine. A peu près chaque jour, la crise menace, les terres sont saisies de tressaillements, d'esquisses de tremblements qui font dégringoler des blocs de roches. Quand les oscillations prennent de la violence, les habitants sortent de leurs demeures et s'agenouillent en prières au milieu des chemins, implorant la clémence des forces mystérieuses.

Aussitôt le calme réintégré, bonnes gens, ils oublient et se

rassurent, devant l'enchantement des sites, et devant leurs lacs de roman, les habitants de cette île à secousses, de cette terre électrique... Et la clientèle revient aux baignades, aux parcs et à l'anxieuse distraction de toutes les cités portugaises: le jeu.

A Furnas, la roulette — comme une toupie du hasard rouge et noir — pivote, distribuant la chance ou le guignon, dans une pièce du rez-de-chaussée de l'hôtellerie. Le local est nu; le gris clair des murailles est orné d'une vulgarité de chromo; les chapeaux et les cannes s'entassent sur une table; une porte ouverte autorise une promenade dans un jardinet négligé où s'empilent des bûches, où sèche du linge. Le luxe de la maison est la musique des valses et des polkas confectionnées par un piano et un violon. Sur la cheminée, des verres entourent une carafe d'eau.

La table de jeu est gérée par deux croupiers en blanc; et des gens très quelconques, snobs de pacotille, les ordinaires flâneurs équivoques des villes d'eaux de deuxième classe, jettent, avec un faste modique, des pièces de cinq cents reis sur le tapis.

Le soleil disparaît, — et notre steamer à petite vapeur contourne l'île San Miguel pour aller prendre la mer dans le N.-E.

Nous regardons, intarissable contemplation, l'ensemble des terres, le dessin travaillé, les tourmentes du sol, les côtes en velours verts, largement ombrées, les criques déchirées en noir, — et dans le très loin, une silhouette bleutée de l'île cadette Santa Maria.

C'est l'heure de la couleur, opérant des variations, des changements de ton, des combinaisons, des effacements ou des agencements de teintures capricieuses, — sous de grands nuages blancs, alourdis, descendant comme des drapements

de dentelles... Les lignes se renforcent, se durcissent sur les crêtes accidentées, dans les sinueuses pentes entrecroisées, dans les descentes et les éboulis. Le travail de déformation volcanique, arrêté par des gorges béantes, comme des entailles, se décompose, par ses pans allongés et ses arêtes vives, en une géométrie curieuse d'hétéroclites solides, et pétrit des volumes non catalogués dans les coordonnées classiques. Un inexpliqué de formidable gracieux est recouvert de selles de verdures maniérées, de cultures en damier, où se lotissent les carrés de maïs, les maisonnettes avec tous les petits yeux noirs de leurs fenêtres, — et, en haut, la fantaisie solitaire de quelques arbres sur un sommet. Dans les bois touffus et sous la ramageante tapisserie des végétations sauvages, la masse insulaire s'allonge, s'expose sur un fond de nuages dressés comme un décor. La parure de l'île est faite de tous les verts : du clair souriant au plus profond et farouche, nuance jeune pomme et couleur vert-de-gris, vert mousse et vert de gentillesse tendre, des verts qui mélangent le printemps et l'automne, les verts chimiques et le vert sentimental, avec une association en gris de roches tronçées. Les ombres des nuées glissent sur les surfaces, promènent des effets de lumière, font remuer et frissonner des colorations qui, peu à peu, deviennent graves, pensives. Des ondes de nuit semblent sortir des failles, comme de sinistres déchirures. Devant la mer unie, comme engourdie sous un charme, les teintes contrites, dans une lente agonie, s'apprêtent à mourir doucement, étouffées dans les ombres du soir.

Alors, l'île, enveloppée d'indécises diaphanéités, prend des nuances bizarres, adorablement fausses, momentanées comme des essais. Des bruns de lignite s'avivent d'étincellements d'acier ; des tons fanés de tapis anciens s'allument de l'incandescence d'un dernier rayon solaire réfléchi dans une vitre ; des chastetés de couleur s'étendent sous des teintes de vision, des rouges impératifs et des lumières de vitrail.

Dès l'extinction absolue du soleil, des brumes de soies se déroulent, s'étendent ou se replient comme pour un lent et précautionneux empaquetage. De longues et flânantes ara-



besques mauves s'étirent en chatoiements, en caresses sur l'immense immobilité bleue, et des murmures de consolation entourent l'île — qui se ternit et s'efface.

Nous avons retrouvé les placides fins de jours et leurs lentes rêveries moroses. Le crépuscule, sans brutalité, est redevenu l'heure longue et mélancolique, l'effacement du jour en regrets qui insistent, en hésitations dilatoires, en atermoiements infinissants.

Dans l'air subtilisé, sur le ciel en songeries cristallines, vit un monde de vapeurs qui étouffent graduellement la lumière, — et les marbres roses des nues deviennent des schistes; les couleurs se défont comme un abandon de parure. Le ciel se déshabille.

La magnificence du couchant nous est rendue avec ses blondeurs septentrionales, ses idéales fluorescences, ses mousselines vaporeuses, ses frissonnantes tendresses. Nous nous reconnaissons chez nous, dans le décor de notre nature, — et nous trouvons l'ensemble bien délicatement beau. Affectueusement, nous admirons les anilines solaires, les pâleurs adriatiques, les harmonieuses tonalités...

La nuit approche dans une sérénité de requiem sur la mer infiniment verte. Les fantaisies décomposées du prisme se brouillent dans l'ombre, dans le noir chaos funéraire, — et le ciel, foraminé d'étoiles, se crible de points d'or.

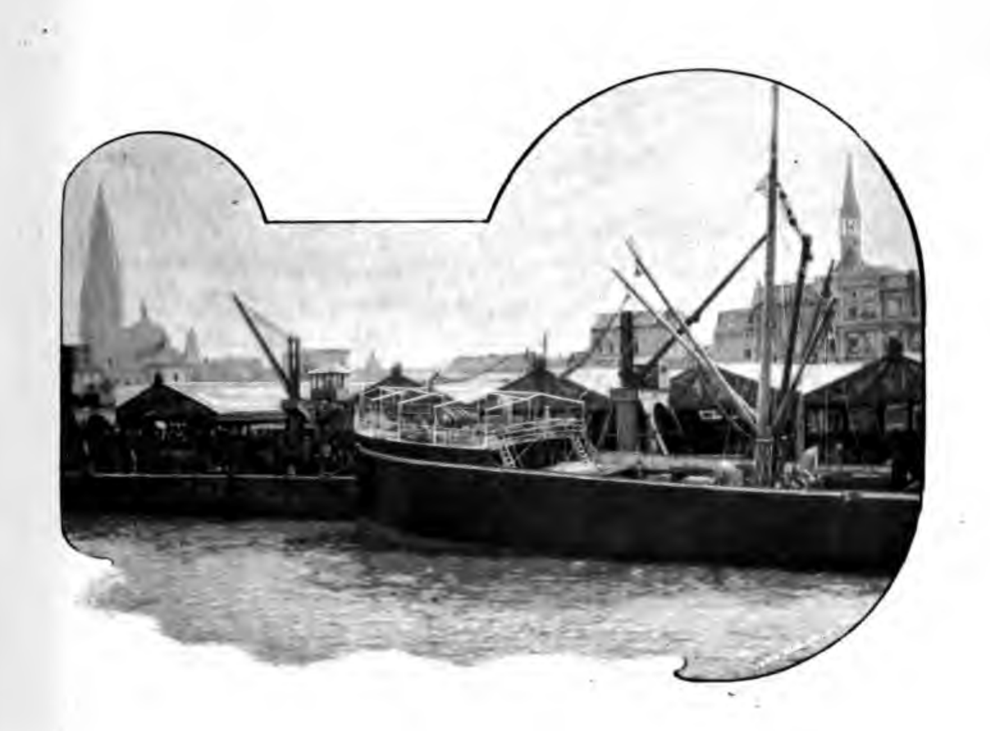
Avec une hâte d'évasion prochaine, tous emballent, ficellent des caisses, ferment des cadenas.

En rangeant trois gros cahiers gonflés de crayonnages, je feuillette un moment, je revis des souvenirs... Devant cette provision de notes, après une bonne prise d'impressions, je me sens la rétine gonflée de dessins et de couleurs. La surcharge de cet emmagasinement veut de l'ordre, un rangement. Le besoin d'une mise à jour de ces dossiers enjoint une comptabilité de pensée.

En donnant, à l'encre, une forme à des ébauches descriptives, je ne prétends nullement avoir découvert ou exploré. Je n'ai rien rencontré qui n'ait été vu depuis longtemps, consigné et décrit en des rapports, récits et journaux de voyage. Ma promenade n'a eu ni le temps, ni les moyens d'étudier. Mais de simples journées dans ce pays équatorial, encore mal accessible dans ses solitudes inexploitées, laissent de grandes émotions de nature. Un contact suffit pour provoquer une sensation, — et je ne cherchais pas plus.

Donc, en confirmant des souvenirs, en complétant des notules rapides, je ne tente pas de raconter un pays aussi vaste, où tant d'attentions intelligentes et tant de curiosités vaillantes ont passé, regardant de près. Bien simplement, je livre l'émotion éveillée en traversant les pays et la vie du Congo; j'écris le détail, l'à-côté, l'incident ou l'amusement d'observation et le mouvement des idées devant le tout neuf du spectacle africain. Et ce volume les classe et les enferme, surprises d'aspect, menus croquis, bribes d'études, minutes de contemplation, étonnements de passant ou notations personnelles, vignettes à traits sommaires, essais de paysages figurés même avec leurs contradictions, suivant les changements d'humeur ou la couleur du temps, — et qui doivent uniquement, dans la mise en ordre de mes carnets, préciser des images formées un instant dans la chambre noire cérébrale.

[illegible]

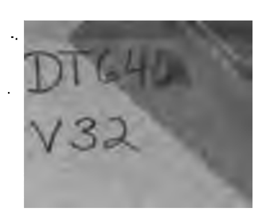


TABLE





ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 20 DÉCEMBRE
M DCCC XCVIII
DANS LES ATELIERS DE CHARLES BULENS
ÉDITEUR
22, RUE DE L'ESCALIER
BRUXELLES


DT646
V32


CB
Imprimerie Scientifique
Ch. BULENS, 22, rue de l'Escalier, Bruxelles.
Clichés de JEAN MALVAUX
Rue de Lannoy, 43, Bruxelles-Ouest.